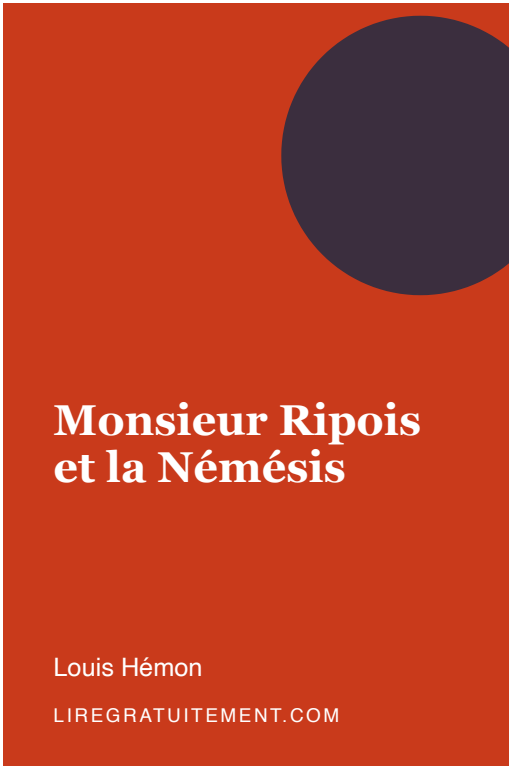


Monsieur Ripois et la Némésis

Louis Hémon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

M. Ripois franchit le seuil du restaurant du Littoral,les mains à fond dans ses poches, un cigare entre les dents et s'arrêta quelques instants sur le trottoir.
Dans Cambridge Circus les voitures tournoyaient comme un vol de goélands, traversant la place pour s'enfoncer dans Charing Cross Road ou dans Shaftesbury Avenue, en longues courbes rapides et faciles comme des coups d'ailes. Leur défilé incessant s'accompagnait d'une grande clameur égale faite du ronflement des moteurs et du bruit crépitant des pneus sur le sol, ressac monotone, que les appels de trompe et les hurlements des sirènes perçaient comme des cris.

Il n'y avait pas de ciel. Les regards levés n'allaient pas plus loin qu'une voûte indéfinie, sans couleur, qui pouvait être un manteau de brume, ou l'obscurité de la nuit, ou le vide d'un éther sans étoiles. Mais, au niveau du sol, l'atmosphère était presque libre de brouillard, et les mille lumières formaient sur les places et les rues une couche de clarté dans laquelle le trafic humain se mouvait avec assurance. Au-dessus de cette couche illuminée collée à la terre, le reste du monde s'oubliait dans la nuit.

D'un geste sec du petit doigt M. Ripois fit tomber la cendre de son cigare et traversa la chaussée nonchalamment.

Devant la marquise du Palace,cabs et voitures de maîtres s'arrêtaient à la file, dégorgeant des hommes en habit et des femmes décolletées enveloppées de manteaux ou d'écharpes. Les por-

tières se refermaient derrière eux en claquant ; ils traversaient le terre-plein posément, sans hâte, et montaient les marches du perron en hôtes attendus. Des passants s'étaient arrêtés et faisaient la haie, respectueux ; leurs regards se posaient sur les toilettes, sur les fourrures, ou bien sur les cous nus et les figures poudrées. Mi-déférents, mi-curieux, ils se donnaient le spectacle gratuit de leurs maîtres allant à leurs plaisirs, et les maîtres semblaient leur reconnaître tacitement le droit d'admirer et les ignoraient complaisamment.

M. Ripois se joignit à la rangée de curieux et regarda par-dessus leurs épaules passer quelques couples fastueux. Il faisait osciller son cigare entre ses dents avec de petits ricanements de dérision, toisait les hommes de la tête aux pieds et fixait sur les femmes des yeux hardis qui cherchaient leurs yeux. Puis, comme un nouveau groupe arrivait et se dirigeait vers le perron entre les deux haies de spectateurs, il se fraya une trouée et passa.

Le long de Charing Cross Road, il descendit lentement dans la direction de l'Hippodrome,continuant à mettre en évidence son cigare, qu'il s'efforçait de faire durer longtemps, en souvenir d'un excellent dîner. La clarté était moins vive que dans Cambridge Circus, les couples élégants plus rares. Des femmes passaient à côté de lui, dont la figure se laissait deviner toute blanche dans l'ombre. La plupart avaient en commun un air de loisir qui marquait qu'en même temps que la journée leur semaine de travail venait de finir. Même celles qui s'en allaient droit devant elles vers leurs logis sans se retourner ni s'arrêter aux étalages des boutiques, marchaient sans grande hâte et laissaient leurs regards errer sur les choses et les gens avec complaisance, comme

si le joug de règles strictes et moroses se trouvait être relâché pour quelques heures.

Sous le regard chercheur de M. Ripois, elles détournaient un peu la tête, le regardaient à leur tour sans morgue, et passaient. Lorsque son examen lui avait révélé un visage frais et sain et une mine modeste, il s'arrêtait court, se retournait et suivait des yeux, guettant quelque signe discret d'encouragement. Les autres, les femmes qui offraient à tous les passants l'un après l'autre un sourire fixe, grimace de masques tous pareils sous leurs peintures barbares, il se contentait de les toiser d'un coup d'œil net et rapide, familier, sans se retourner ni ralentir.

En quelques minutes il arriva à l'Hippodromeet fit halte de nouveau. La marquise et les lumières fulgurantes de la façade semblaient une répétition presque exacte de celles qu'il venait de laisser derrière lui, et des couples, tout semblables à ceux de tout à l'heure, arrivaient encore. À droite, s'étendaient Cranbourn Street et Leicester Square, ces trois cents mètres de trottoir qui sont l'exposition permanente de la vie nocturne de Londres et de son vice luxueux. M. Ripois resta quelques instants immobile, à l'angle des deux rues, par habitude, puis tourna dans la direction du square, comme il le faisait invariablement.

Tout en marchant lentement, il songeait qu'il était trop tard pour un music-hall et qu'il ne fallait pas non plus penser aux cinématographes, toujours bondés le samedi. Il avait pourtant pris l'habitude de s'accorder ce soir-là quelque luxe. C'était d'abord un dîner dans un restaurant français, un dîner avec du vin, puis une tasse de café noir, très chaud et très sucré, un cigare et une flânerie sur les trottoirs illuminés, encombrés de passants et de filles. À défaut de toute autre distraction, cela suffisait déjà à lui

donner pour cette fin de semaine quelques heures de bon temps, une illusion de vie large et joyeuse.

De son cigare, il ne restait déjà plus qu'un tronçon qui lui brûlait les doigts, mais la bonne chaleur du vin et du café fort courait encore dans ses artères. Il se sentait satisfait, repu sans lourdeur, alerte et hardi. Songeant aux mets succulents qu'il avait mangés, au bordeaux généreux qu'il avait lampé à plein verre, il marchait en se dandinant un peu, ployant quelquefois les jarrets, comme pour s'assurer de leur souplesse, et caressait sa moustache légère d'un geste un peu fat. Quand il laissait courir ses regards sur les gens qui l'entouraient et passaient à côté de lui, il lui venait cette idée un peu méprisante que c'étaient des barbares ; qu'il était séparé d'eux par des différences essentielles : l'allégresse de son sang plus chaud, la richesse des aliments préparés avec art, à la française, dont il s'était nourri et qui semblaient déjà s'être fondus en lui, et une certaine prodigalité d'idées et de sensations, fuyantes, rapides, diverses, qui défilaient dans son cerveau en sautillant.

Ces Anglais ! Dire qu'on les proclamait parfois compliqués, profonds, difficiles à comprendre ! Il songea à cela et faillit en rire tout haut. À coups d'œil vifs il lisait l'une après l'autre les figures placides, correctes, sincères ou seulement ternes et neutres, des gens qu'il croisait. Tous ces hommes qui passaient, quelle que fût leur classe sociale, il les devinait liés pieds et poings par des entraves ridicules, esclaves respectueux de toutes sortes de prescriptions et de principes, docilement résignés à vivre toute leur vie sous les tuniques tissées de commandements et de déférences, tuniques lourdes et rigides comme des robes d'apparat. M. Ripois lissait sa moustache, raidissait sa petite

taille, bombait la poitrine, les épaules effacées, et s'en allait parmi les groupes en se dandinant, content de lui-même et se réjouissant de promener dans cette foule veule un cœur de corsaire.

Il avait traversé tout Leicester Square et Cranbourn Street et s'arrêta encore une fois en arrivant à Piccadilly Circus devant la façade du Pavilion.C'est là le troisième sommet du triangle qui contient la quintessence de la vie bruyante de Londres, entre sept heures et minuit. La topographie du plaisir ne va guère plus loin. Tous ceux qui cherchent les apparences de la gaîté – étrangers en quête d'animation, indigènes en rupture de banlieue – viennent là, se mêlent au flot humain qui envahit les théâtres et les music-halls au début de la soirée et en émerge vers la fin. Ils déambulent, remontent Shaftesbury Avenue, redescendent Charing Cross Road et se retrouvent à leur point de départ, marchant sans hâte, en gens qui ne vont nulle part, et regardant sans cesse autour d'eux comme s'ils s'attendaient à trouver là, au centre grouillant de l'énorme ville, quelque chose qu'ils souhaitent sans trop le chercher. C'est le parcours que suit la ronde nonchalante des hommes en quête d'aventures, et le circuit obstiné des femmes en quête d'argent.

M. Ripois se campa sur le trottoir pour voir défiler la foule. Depuis trois ans qu'il habitait Londres, il n'avait jamais manqué de s'arrêter là deux ou trois soirs par semaine, de sorte que cette foule lui était familière par ses types, sinon par ses individus.

Elle contenait quantité de Français, comme lui, ou d'autres étrangers, à qui ce coin du West-End rappelait quelque peu Paris et le Boulevard. Ils se promenaient par deux ou trois et causaient en gesticulant sans vergogne, certains que leur exubérance ne se-

rait guère remarquée. C'étaient eux qui semblaient se trouver le plus à l'aise dans ce décor et à cette heure, en gens qui possèdent naturellement l'art de flâner. Guillerets, ils suivaient lentement le trottoir parmi les Anglais qui passaient plus vite, et ils se retournaient volontiers pour suivre du regard une voiture d'aspect fastueux ou une femme à jolie tournure.

Les femmes ! M. Ripois les regardait aussi. Il les regardait toutes d'instinct, même les vieilles et les laides ; et, lorsqu'une d'elles lui avait renvoyé son coup d'œil avec un rien d'insistance, il lissait machinalement sa moustache et s'assurait que le col de son pardessus tombait bien. Pas mal de Françaises aussi parmi elles : toutes des habituées, de celles qu'on voit là tous les jours à partir de cinq heures. Bien habillées, trop maquillées, elles marchaient à pas menus, avec des gestes artificiels, la poitrine en avant. En passant devant M. Ripois, elles tournaient vers lui leurs yeux inviteurs ; mais, quand elles rencontraient ses yeux à lui, son regard direct et fouillant de maquignon, elles détournaient la tête aussitôt.

D'autres femmes s'en allaient parmi la foule d'un air plus indécis, avec une sorte de gêne. Souvent fardées aussi, elles portaient pourtant presque toutes des robes usées et qui leur allaient mal, ou bien des manteaux fermés du haut en bas, qui cachaient leur corsage et leur linge. Elles n'adressaient guère aux hommes que des regards furtifs et, lorsqu'elles se croyaient près d'être suivies, s'arrêtaient longuement devant une vitrine de magasin ou une affiche de théâtre, sans oser se retourner.

Ces dernières, M. Ripois les suivait des yeux avec plus d'intérêt et un mince sourire. Gibier facile ! Ouvrières et employées de magasin sans emploi, humbles théâtreuses sans engagement, ve-

nues au trottoir sous la poussée de la faim ou les menaces d'expulsion de leurs logeuses, mais que le trottoir n'avait pas encore endurcies. Elles erraient sans but fixe dans les rues où il y avait de la lumière, de la foule et des hommes pourvus d'un peu d'argent, espérant des aventures imprécises ; mais, lorsqu'on les abordait, elles se révélaient embarrassées, presque pudiques, dépourvues d'expérience et de ruse. Elles déclaraient invariablement qu'il ne leur était pas permis de recevoir d'hommes chez elles, et, interrogées, ne savaient vraiment pas où aller. Des Anglaises, celles-là ; M. Ripois connaissait leur espèce de longue date et savait comment s'y prendre avec elles.

Il songeait, tout en surveillant leurs manœuvres gauches avec indulgence, qu'il y avait bien longtemps qu'il ne s'était offert d'aventure, à cause de cette liaison à laquelle il s'était laissé entraîner dans un moment de faiblesse et qui avait déjà trop duré. L'idée que sa maîtresse l'attendait dans le petit appartement qu'ils habitaient en commun et le recevrait probablement, s'il rentrait tard, avec des reproches larmoyants, gâchait son contentement tranquille et l'irritait. Tout son être se révoltait contre ce qu'implique la vie à deux : la cohabitation continue, des droits tacitement invoqués de l'un sur l'autre, les apparences de respectabilité à conserver à cause des voisins. Et puis sa maîtresse faisait mal la cuisine et, trop sentimentale, l'ennuyait.

Sa figure un peu commune, aux traits moyens, se faisait dure et mauvaise quand il songeait à cela. Il se levait sur les orteils, soulevant ses talons de terre, pour faire jouer ses jarrets élastiques, et regardait fixement de l'autre côté de la place les lumières du Criterion.Inexplicablement il lui semblait à ce moment-là que, lorsqu'il serait débarrassé de cette femme, il aurait

droit à plus de luxe en même temps qu'à plus de liberté, et qu'il pourrait goûter alors un peu de cette vie large qu'il désirait : dîners fins, vins, liqueurs et cigares ; vêtements de bonne coupe ; soirées selon son bon plaisir, avec des femmes différentes, dans la vie desquelles il saurait s'insinuer habilement sans leur rien donner.

Les voitures continuaient à défiler sur la chaussée, en rangs moins serrés pourtant que tout à l'heure ; sur le trottoir, il avait vu les mêmes filles passer devant lui déjà deux ou trois fois. Après une dernière hésitation, il rebroussa chemin jusqu'au coin de Wardour Street et monta à la Lounge prendre un verre de porto avant de rentrer chez lui.

Une heure plus tard il faisait tourner la clef dans sa serrure, fermait la porte de la rue derrière lui et montait l'escalier sombre en tâtonnant. Il habitait dans une de ces maisons comme il y en a tant à Londres, qui, d'abord occupées par une seule famille, ont été, par la suite, divisées par étages, chaque étage étant loué comme un appartement. Cette disposition, toujours incommode, était encore aggravée dans son cas par le fait que chaque appartement était réparti sur deux paliers séparés par une dizaine de marches. Sur le palier inférieur s'ouvraient une cuisine et une salle de bains rudimentaire ; sur l'autre, les deux chambres.

M. Ripois entra dans la cuisine, où le gaz réduit à une flamme minuscule était encore allumé. Il l'ouvrit en grand et, son chapeau sur la tête, inspecta la pièce d'un air agressif et mécontent. Quelqu'un avait disposé sur la table ce qu'il fallait pour un souper : un couvert, une assiette de viande froide, du pain, deux tomates crues et une bouteille de bière. Cette vue lui arracha un haussement d'épaules et un ricanement de mépris : il avait fait

meilleure chère, heureusement !... Le fourneau donnait encore une chaleur douce ; M. Ripois s'assit dans un fauteuil d'osier, contempla ses pieds en faisant la moue et songea.

Le lendemain serait un dimanche ; il se promit de se lever tard et de sortir, sitôt debout, pour éviter d'être mêlé aux préparatifs du déjeuner ; mais il se sentait d'avance ennuyé et bourru.

Au milieu du silence, la porte d'une des chambres s'ouvrit, les marches de l'escalier craquèrent, et sa maîtresse entra dans la cuisine, les cheveux défaits, enveloppée d'un peignoir bleu.

Elle commença : « Comme vous êtes tard !... » puis rencontra son regard hostile et se tut. Ensuite elle chercha à s'excuser de sa mise.

— Je sais bien que je suis toute défaite, dit-elle. J'étais couchée, et je me suis levée en vous entendant pour voir si vous aviez tout ce qu'il vous faut pour souper.

Penchée en avant pour se regarder dans une petite glace qui pendait au mur, elle tenta de rajuster ses cheveux, se passa les mains sur les yeux et cambra sa taille mince sous le peignoir. Brune, large d'épaules et bien dessinée de corps, elle avait une assez jolie figure aux joues un peu creuses, où ressortaient des lèvres plutôt charnues, presque sensuelles, et des yeux mélancoliques. M. Ripois la considérait sans admiration et sans tendresse, mais avec une sorte de vanité instinctive de possesseur. Devant ce corps de femme, vivant et normal, il se disait : « C'est à moi. » Et ensuite : « Cela vaut-il la peine qu'on le garde ? »

Il préférait des femmes plus fortes, même mal proportionnées, mais dont la poitrine et les hanches saillent et attirent les re-

gards, des femmes dans le genre des Françaises maquillées de Cranbourn Street, quelque peu rajeunies pourtant, et plus fraîches. Mais, avant tout, il tenait à recouvrer sa liberté.

Une main légère lui enleva son chapeau et lui caressa les cheveux ; puis, enhardie, sa maîtresse se pencha sur son épaule et l'embrassa sur la joue. Elle demanda :

— Ne voulez-vous pas manger ?

— Grand merci, fit-il en ricanant. Il y a encore quelques endroits dans Londres où on peut se procurer autre chose que de la viande froide ! J'ai dîné.

Elle ne répondit rien et resta quelque temps immobile près de lui, une main sur son épaule. Lui sifflotait sans lever les yeux. Après un silence, elle soupira et commença à faire disparaître les préparatifs du souper. De la table au garde-manger, du buffet à la table, elle allait et venait d'un air las, remettant tout en ordre ; s'arrêtant presque à chaque instant pour arranger ses cheveux, relever une manche ou resserrer autour de sa taille la ceinture de son peignoir, évidemment soucieuse de rester séduisante tout en vaquant à ces soins, à cause des regards impitoyables et moqueurs qui la suivaient. Et elle parlait, d'une voix un peu hésitante, fatiguée, de toutes sortes de détails domestiques, en bonne ménagère.

— J'ai acheté un morceau de bœuf pour demain, un très joli morceau, et pas cher. Nous le mangerons avec des pommes de terre et du chou-fleur, et il y aura des poires à la crème comme vous les aimez. Et si seulement vous étiez rentré un peu plus tôt, cher…

M. Ripois avait quitté la pièce en bâillant…

Déshabillé avant qu'elle vînt le rejoindre dans leur chambre, il la suivait des yeux, la tête sur l'oreiller, plein d'hostilité sourde, pendant qu'elle retirait son peignoir. Ces traits tirés, cette bouche qui se pinçait par moments sous d'involontaires frémissements nerveux, ces paupières battantes, autant de symptômes qu'il connaissait. Ils présageaient une scène, une crise de larmes, des reproches et des prières, le tout entremêlé de tendresses : les dernières batailles sans espoir d'une femme qui se sent abandonnée ! Mais il n'avait pas peur de cela ; même il souriait presque, d'entre les draps, en y songeant. C'était toujours lui qui gagnait à ce jeu-là : elle était, elle, si simple de cœur et d'esprit, au fond si facilement blessée, si peu habile à trouver les mots qui font mal.

Et il la regardait. Elle n'était même pas bien faite, après tout, ni jolie. Au-dessus de l'échancrure de la chemise ses mouvements faisaient monter et descendre les omoplates, très apparentes sous la chair du dos, et, quand elle se retournait, la lumière du gaz lui mettait de grands creux : sous les pommettes. Depuis quelque temps, elle semblait avoir maigri et elle avait toujours l'air fatigué. Elle se plaignait que son travail au magasin fût plus pénible qu'autrefois : bonne excuse pour passer la soirée sur une chaise avec des mines affligées au lieu de s'occuper du ménage ! Toutes les mêmes, ces Anglaises, égoïstes et paresseuses, et toujours prêtes à se plaindre ! M. Ripois, couché sur le dos, s'étirait voluptueusement et lissait sa moustache sur le bord du drap.

Quand elle baissa la lumière et s'allongea à côté de lui, il resta immobile, aux aguets dans l'ombre. Il y eut un long silence, si

long qu'il pensa s'assoupir et, machinalement, se tourna sur le côté. Alors elle appela d'une voix un peu tremblante :

— Amédée… Ne dormez-vous pas ?

Elle prononçait « Amaidaie », en ouvrant les voyelles et façonnant le mot gauchement. Cet accent, quand elle l'appelait par son nom, lui était depuis longtemps déjà devenu insupportable.

Il répondit « Non ! » brusquement.

Elle se rapprocha un peu de lui et lui toucha légèrement l'épaule. Puis avec une gaîté forcée :

— Vous ne m'avez même pas embrassée !

Il se retourna lentement avec un soupir excédé et avança la figure dans l'ombre. Quand il rencontra celle de sa maîtresse, elle lui jeta un bras autour du cou, vite, et l'embrassa longuement en le pressant contre elle ; lorsqu'il se dégagea, elle se rapprocha encore un peu et demanda à voix basse, comme un secret tragique :

— Où avez-vous été, ce soir ?

C'était la question habituelle, insupportable, la question de la femme qui réclame un droit, et il y fit la réponse habituelle d'une voix haineuse :

— Mêlez-vous de vos affaires !

Elle se recula un peu, et il l'entendit qui faisait faiblement : « Oh !… oh !… oh !… », dans l'ombre, avec des frémissements du gosier.

— Voilà que ça va recommencer ! dit-il d'une voix exaspérée.

Il y eut un très court silence, et soudain elle se rapprocha de nouveau d'un coup de reins, se jeta sur son épaule et commença à pleurer avec de grands sanglots étouffés, pendant que ses doigts se crispaient sur la toile de l'oreiller, faisant un bruit de griffes.

Le passage d'une voiture dans la rue, le claquement d'une porte qui se fermait, le coup de sifflet lointain d'une locomotive. M. Ripois prêta l'oreille à tous ces sons l'un après l'autre, volontairement distrait et détaché de la scène que sa maîtresse lui infligeait. Il sentait le poids de sa tête que de petites secousses convulsives agitaient par moment ; ses larmes chaudes lui mouillaient le cou ; après avoir longtemps pleuré sans réserve, elle tentait de se dominer, et ses doigts fébriles pinçaient l'épaule de son amant, tirant sa chemise en plis humides, qu'elle mordait nerveusement pour renfoncer ses sanglots.

Il dit :

— Vous n'avez pas bientôt fini ! et se dégagea brusquement.

Alors elle se tut tout à fait, et la nuit sembla plus profonde. Dans le silence, M. Ripois restait éveillé, alerte, en une sorte de guet féroce. Il se demandait :

— Qu'est-ce que cela va être maintenant ?

Ce fut une voix blanche, fatiguée, qui lui répondit sans colère et presque sans chagrin, très bas : la voix de quelqu'un qui commente après coup un verdict sans recours. Elle disait :

— Vous n'avez pas été juste avec moi, Amaidaie… Je n'ai jamais eu une seule chance… Et si vous saviez comme je suis fatiguée !

Devinant son ricanement dur, elle se dépêcha d'ajouter :

— Si !... Mais ça ne fait rien ; ça ne fait rien... Seulement, vous devez bien voir que j'essaie de faire les choses comme il faut, et vous ne m'encouragez jamais. Quand c'est bien, vous ne dites rien ; et, quand je ne réussis pas du premier coup, vous vous mettez en colère ou vous vous moquez... Je vous assure que je fais de mon mieux, Amaidaie... Ce n'est pas de ma faute si je manque encore quelquefois les plats difficiles et si je ne fais pas toujours les choses à la manière française, comme vous y êtes habitué. On ne m'a jamais appris...

« Mais vous savez bien que je fais de mon mieux, toujours. Oh ! vous savez... vous savez...

« Et c'est difficile aussi de faire les choses comme il faut avec si peu d'argent : ce que vous me donnez et ce que je gagne... Oui ! cher cœur, je sais bien que vous ne pouvez pas me donner plus ; mais ce n'est pas de ma faute si on ne nous paye pas davantage au magasin, et je ne sais rien faire d'autre. Et quelquefois, quand je rentre, il y a tant de choses à faire, et je suis si fatiguée !...

« Si seulement vous étiez plus gentil pour moi, quand tout est bien ! »

Entre chaque lamentation pitoyable, coupée de hoquets, et la suivante, la nuit mettait des intervalles de paix, la nuit tiède, déjà presque silencieuse ; et, par la fenêtre entr'ouverte, la brise agitait doucement les rideaux. M. Ripois restait immobile, tournant le dos à la voix et prenant dans l'ombre des mines excédées ; mais cela ne l'empêchait pas d'écouter avec curiosité.

Elle s'était tue quelque temps, cette voix ; mais voici qu'elle reprenait, d'un ton encore plus bas et parlant lentement, comme si elle se donnait à elle-même une explication amère.

— Je sais bien, allez !... je sais bien pourquoi vous me traitez comme cela et pourquoi vous n'avez jamais songé à m'épouser... Oh ! je sais ! C'est parce qu'il y avait eu quelqu'un avant vous ; mais je vous ai dit comment... et sûrement vous auriez pu me croire... Et peut-être que, si je ne vous avais rien dit, vous m'auriez aimée comme une vraie jeune fille... Je n'ai jamais aimé que vous réellement, vous savez... Et je n'ai que vous... que vous... Si j'avais eu de la famille ou des amis... mais je n'avais personne, et c'est pour cela que je n'ai pas su vous dire non... Oh ! vous ne pouvez pas me quitter ; vous ne pouvez pas. Je serais seule ; et, même si quelqu'un d'autre venait plus tard, songez... ce qu'il faudrait que je lui dise ! Oh ! vous ne pouvez pas me quitter !

Elle avait cessé de pleurer et se tenait tout contre lui, sa tête sur son épaule, un bras jeté en travers de sa poitrine. Il semblait qu'après ces derniers mots elle se fût calmée tout à coup, s'étant peut-être persuadée elle-même ; sa respiration se faisait plus égale, et, comme elle s'abandonnait sur lui, il la sentait plus pesante, et la chaleur de son corps détendu pénétrait le sien.

À sa dernière phrase, M. Ripois avait répondu : « Vraiment ! » entre ses dents, avec un rire ; mais il était curieusement ému, ému d'orgueil. Ces supplications flattaient sa vanité cruelle de mâle ; mais ce qui le touchait surtout, c'était la délicatesse raffinée des sentiments qu'elle exprimait. Son regret d'avoir eu un premier amant avant lui : son idée fixe que cela offensait son honneur et l'éloignait d'elle, et cet instinct enraciné que, d'avoir été à lui, cela la marquait d'un sceau puissant, indélébile, comme

la brûlure d'un fer à son nom ; il songeait vaguement à tout cela avec une nuance de respect émerveillé.

Cet ensemble d'idées baroques, il savait que c'était une chose qui avait du prix. Ces choses-là étaient de celles qui constituent la différence entre les « femmes honnêtes » et les autres. Lui, Amédée Ripois, avait pour maîtresse une femme honnête : une femme pétrie de raffinements, d'instincts purs et distingués ! Elle était là, pelotonnée contre lui, la figure encore humide de larmes, attendant son bon plaisir…

Il se retourna lentement vers elle et la prit dans ses bras.

Un peu plus tard elle s'endormit, pacifiée, heureuse, et M. Ripois resta éveillé quelque temps, s'étirant pour jouir de la fraîcheur des draps au bord du lit, les yeux grands ouverts dans l'ombre.

Son court attendrissement s'était évanoui avec l'étreinte, et il se disait de nouveau que cette femme était vraiment insupportable et qu'il ne pourrait s'en débarrasser trop tôt. Même il se souleva sur un coude et la contempla dans la demi-obscurité avec une sorte de dégoût. Trop maigre, décidément, et maladroite en tout… L'argent qu'elle gagnait et qu'elle apportait au ménage ne faisait guère que payer sa part des dépenses. Il eût d'ailleurs préféré avoir un peu moins d'argent de poche et plus de liberté.

Plus de liberté… Dîner dans un restaurant français et fumer un cigare en déambulant doucement dans Charing Cross Road ou dans Oxford Street, qui, vers le soir, sont toujours pleines de femmes inconnues.

Chapitre 2

Le lendemain, M. Ripois se leva tard, comme il se l'était promis, et sortit aussitôt pour faire une promenade dans Regent's Park avant le déjeuner. Tout en arpentant les allées du parc, il se demandait quand et comment il pourrait amener la rupture et son départ ; il se le demanda d'ailleurs sans arriver à aucune décision ; mais le sort lui était favorable et, à peine rentré, il trouva l'occasion qu'il désirait.

Une querelle : des paroles brutales d'une part, révoltées de l'autre, quelques sarcasmes, et voici que sa maîtresse eut un accès de colère inattendu et mit au jour des reproches qu'elle devait avoir cachés longtemps au fond de son cœur tendre. Devenue vulgaire tout à coup, elle lui rappela avec véhémence ce qu'il était quand elle l'avait connu, fraîchement débarqué à Londres, dépaysé et gauche ; ses négligences de toilette à cette époque – qu'il avait des pellicules et souvent le cou sale – que c'était avec son mobilier à elle qu'ils s'étaient mis en ménage et comment elle avait dépensé ses maigres économies pour le compléter ; qu'elle avait souvent pourvu à tout, quand il n'avait pas d'argent… Enfin, qu'elle avait tout donné, tout ce qu'elle avait à donner, sans rien recevoir.

Elle s'excitait à ses propres reproches, les jetant l'un après l'autre précipitamment, comme si elle tenait à tout dire avant que sa colère tombât.

— Vous n'avez pas besoin d'être si difficile, cria-t-elle, et de vous plaindre toujours que la maison est mal tenue et la cuisine mauvaise, parce que, la moitié du temps, ce que vous mangez a été acheté avec mon argent…

M. Ripois cherchait une réponse qui la blesserait jusqu'au cœur et la ferait taire ; mais voici qu'il se calma tout à coup, comprenant qu'il tenait enfin le prétexte qu'il cherchait.

Il se leva, jeta son journal sur la table et fit avec dignité :

— Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que vous venez de dire ; mais aucune femme ne m'a encore parlé ainsi, et je m'arrangerai pour qu'aucune femme n'ait plus jamais le droit de me parler de cette manière. Je m'en irai… Je serai parti avant la fin de cette semaine, et, cette fois-ci, ce ne sera pas la peine de me faire des excuses et de pleurnicher. C'est fini, et bien fini !

En une seconde, elle était redevenue la femme de tous les jours, humble et fidèle, toute sa grande colère dissipée, et elle dessinait vers lui un geste pitoyable des mains, un geste qui cherchait à retenir et qui suppliait. Mais il avait trouvé son attitude et s'y cantonnait. Sans rien ajouter, il repoussa sa chaise, prit son chapeau et sortit.

Derrière la porte refermée, elle s'abandonna sur la table, la tête entre ses bras repliés, et commença à sangloter une fois de plus. La chaise vide qui lui faisait face, la serviette jetée à terre, le plat de poires à la crème encore intact, qu'elle avait préparé pour lui – tout parlait d'abandon. Et il lui sembla en vérité, quand elle eut emprisonné sa figure entre ses bras et fermé les yeux, qu'il ne lui restait plus rien qui eût de prix : sa jeunesse, sa force, son dernier espoir d'honneur et de vie respectée, comme les autres femmes, il avait tout emporté.

Quand elle cessa de pleurer, ce fut pour s'accuser amèrement.

— Quelle imbécile je suis ! fit-elle. Quelle imbécile je suis ! Il ne me pardonnera jamais.

M. Ripois suivait le trottoir à pas rapides, les sourcils froncés et son chapeau un peu en arrière sur la tête. Il n'y avait que peu de monde dehors et peu de bruit dans les rues par cet après-midi de dimanche ; mais le ciel brouillé était plaisant et doux. La brise fraîche qui lui caressait le front semblait chargée de sagesse aimable ; elle rassérénait, prêchait le calme et le contentement. Il n'avait pas fait cinq cents mètres que son énervement s'était évanoui ; il marcha moins vite, respira profondément et, par deux fois, rit entre ses dents. Il se disait :

« Enfin ! C'est fait… Encore une semaine ennuyeuse et j'en serai débarrassé. »

Les jours suivants, il consacra tous ses loisirs à la recherche d'un logement. Cette recherche minutieuse avait d'abord l'avantage de réduire au minimum le temps qu'il passait chez lui, et puis il n'était vraiment pas facile de trouver ce qu'il voulait. Pourtant il cherchait méthodiquement, prenant l'un après l'autre les quartiers sur lesquels il avait arrêté son choix.

À l'entrée de chaque rue, il s'arrêtait un instant et la sondait d'un coup d'œil. Celle-ci était sale, misérable d'aspect et encombrée d'enfants ; il passait. Cette autre, près d'un square, serait inabordable comme prix… Il ne visitait en détail que les rues qui semblaient favorables au premier coup d'œil. C'étaient généralement des voies tranquilles, perpendiculaires à quelque grande artère bruyante. Des deux côtés s'allongeaient les deux rangées ininterrompues de petites maisons à deux étages ; derrière les fenêtres encadrées de rideaux blancs qui reproduisaient d'un bout

à l'autre de la rue les mêmes plis parallèles, d'étiques plantes vertes ou de vases de faïence multicolore étaient disposés en évidence sur un guéridon ; des sous-sols en fosse, où le regard des passants plongeait à travers la grille, montaient éternellement des bruits de lessive ou de vaisselle entrechoquée.

Il interrogeait les pancartes appendues aux fenêtres du rez-de-chaussée comme autant d'énigmes.

« Bed-room » : cela voulait dire un cabinet garni d'un lit de camp, d'un lavabo de bambou et d'une commode en ruines, sur le derrière de la maison, donnant sur une petite cour bitumée semblable à un minuscule préau de prison.

« Bed-sitting-room » : ce serait une chambre un peu plus vaste, où le goût des propriétaires s'était répandu en embellissements hideux : un semblant de tapis, une armoire, peut-être un fauteuil fatigué au dossier luisant, à coup sûr une plante verte dans un pot drapé de papier rose. Et partout un entassement de bibelots surprenants, vases, soucoupes et coquilles, petits animaux de faïence, au cou démesuré, réputés comiques, photographies d'enfants scrofuleux et pommadés, vêtus de leurs habits des dimanches, dans des cadres écrasants.

Des femmes venaient ouvrir les portes, des femmes aux bras nus encore humides d'eau savonneuse, qu'elles essuyaient lentement à leur tablier. Elles s'appuyaient au chambranle et fixaient sur M. Ripois des yeux méfiants, tout en répondant à ses questions sans empressement et comme à regret. Avaient-elles des chambres meublées à louer ? Oui !... Oui !... Il se pouvait qu'il y en eût. Et elles posaient des questions à leur tour. Que voulait-il exactement ? Il voulait une chambre de taille moyenne suffisam-

ment meublée, située sur le devant, et de préférence au rez-de-chaussée, et qui ne fût pas trop chère !…

Quand il avait dit cela d'une traite, en ultimatum, la plupart des femmes secouaient la tête avec un sourire faible et refermaient la porte en marmottant des excuses. D'autres répondaient au contraire aussitôt qu'elles avaient « une très jolie chambre » juste ce qu'il lui fallait ; « seulement… » Le seulement annonçait un aveu que cette chambre était au deuxième étage, ou sur la cour, ou d'un prix prohibitif ; et M. Ripois continuait sa quête plus loin.

Certaines choses l'exaspéraient parce qu'elles semblaient spécialement réglées à son intention par un sort malveillant : entre autres l'entêtement vaniteux que des femmes presque en haillons mettaient à conserver pour leur propre usage ou pour celui de visiteurs improbables le « front-parlour », la meilleure pièce du rez-de-chaussée, qui eût fait précisément son affaire ; ou encore le fait que les maisons les plus propres et les mieux tenues étaient uniformément régies par des dames sèches, de mine austère, qui contemplaient dès l'abord avec défaveur sa moustache allègre et ses gestes engageants.

Il finit pourtant par trouver ce qu'il cherchait : une pièce assez grande, sise au rez-de-chaussée, et dont les deux fenêtres donnaient sur la rue, dans Star Street, tout à côté d'Edgware Road. Elle était, à vrai dire, sale et mal meublée, et la propriétaire, une femme osseuse à cheveux gris, avait l'œil furtif et fleurait l'alcool. Mais le prix était modéré, et M. Ripois eut l'impression que, dans cette maison, on regarderait ses errements de jeune homme avec indulgence, pourvu qu'il payât régulièrement et ne fit pas de bruit.

La porte de la rue s'entrebâillant discrètement dans l'ombre… un pas, une autre porte ouverte, et tout de suite l'asile d'une chambre discrète, bien close, dans une maison où personne ne serait fâcheusement puritain ni curieux… M. Ripois se dit qu'il allait enfin pouvoir se divertir un peu.

En annonçant à sa maîtresse sa décision irréductible de départ, il avait dit : dans une semaine ; et cette semaine tirait à sa fin. Il se composait tous les soirs, en rentrant au logis, un masque froid et digne qui dût décourager d'avance toute tentative de réconciliation ou de compromis ; mais, à sa surprise, « on » ne fit aucune tentative de ce genre. « On » vaquait à ses occupations ordinaires d'un pas automatique et lent ; « on » ne parlait guère ; « on » restait parfois immobile quelques instants les yeux grands ouverts dans le vide, comme suivant du regard quelque chose qui s'en irait à la dérive ; et, la nuit, « on » se glissait entre les draps, loin de lui, de l'autre côté du lit, et « on » demeurait ainsi jusqu'au matin.

Quand M. Ripois regardait sa maîtresse à la dérobée, au cours de cette dernière semaine, il lui venait parfois une impression curieuse qu'il ne l'avait guère connue ou bien qu'elle avait tout à coup changé. Après deux années de dévotion et d'intimité docile, il semblait qu'elle eût retrouvé soudain une froideur lointaine de jeune fille, et, par moments, quelque chose qui ressemblait à de l'orgueil de race : la hauteur d'une femme qui, après s'être longtemps asservie à un inférieur, va, délivrée, reprendre son rang.

Le septième jour vint. Préparatifs de départ ; tiroirs vidés, malles faites ; puis le cab à la porte… Elle descendit avec lui, mais resta à distance pendant qu'il donnait l'adresse au cocher, et ce

ne fut qu'à la dernière seconde, devant le claquement de la portière refermée, que son cœur simple parla encore une fois.

Elle fit deux pas rapides sur le trottoir, se pencha vers lui et lui jeta ces derniers mots comme la voiture s'ébranlait :

— Oh ! cher !... cher !... Prenez bien soin de vous !

Ce n'avait été ni un reproche, ni une prière, seulement un tendre conseil...M. Ripois, qui s'attendait à quelque autre adieu, n'avait rien répondu. Il restait immobile et raide sur la banquette et regardait défiler les réverbères.

Un peu plus tard il répéta distraitement ses mots :

— Cher ! Prenez bien soin de vous !

q

Chapitre 3

Amédée Ripois se levait tous les matins à sept heures et demie fort exactement. Il se réveillait à cette heure parce qu'il en avait autrefois pris l'habitude grâce à un réveille-matin ; et il sortait aussitôt de son lit parce que la vie l'intéressait et qu'il était avide de voir ce qu'il pourrait bien tirer du jour nouveau.

À huit heures et quart, sa toilette était faite et on lui apportait son breakfast. Il s'était facilement accoutumé à ce premier déjeuner à l'anglaise ; mais, ce à quoi il ne pouvait s'accoutumer, c'était la manière invariablement négligente et malpropre dont ce repas lui était servi dans ses logements successifs.

Sur un grand plateau de tôle recouvert d'une serviette tachée étaient disposées la théière, une tasse et deux assiettes. L'une de celles-ci portait quelques tranches de pain frottées de beurre ; l'autre… M. Ripois la considérait dès son entrée dans la chambre avec méfiance, et d'avance avec dégoût et rancune. Un œuf frit, dont le blanc s'était durci et maculé dans la poêle, et dont le jaune desséché était fripé et ridé comme un segment de pomme ; une tranche de lard trop cuite, qui se cassait sous la fourchette, le tout baigné de graisse liquide : c'était là le menu ordinaire. Parfois un hareng ou un morceau de haddock, qu'il flairait longuement, soupçonneux, ou encore un œuf mollet, qu'il préférait ne pas flairer, mais saupoudrait de poivre, modifiaient ce menu sans l'améliorer. Le thé, fait d'avance, était noir et amer ; des parcelles de suie s'égaraient parmi les morceaux de sucre tachés de jaune…

M. Ripois faisait égoutter la graisse dans son seau de toilette, tailladait rageusement l'œuf racorni, pliait en deux les minces tranches de pain beurré et mangeait, irrité plutôt que dégoûté. Sa colère s'adressait, selon les jours, à sa propriétaire qui avait préparé ce repas, au peuple anglais tout entier ou à sa propre pauvreté qui le condamnait à s'y résigner.

Mais, dès qu'il avait fini, mis son pardessus et ses gants et qu'il était sorti, tous ces détails ennuyeux et sordides ne comptaient plus. Il reprenait sans effort sa mine insouciante, vérifiait sa cravate et les plis de ses vêtements, relevait sans exagération les pointes de sa moustache et s'en allait par les rues, d'un pas vif, son chapeau un peu en arrière sur la tête, regardant autour de lui.

Pour se rendre à son bureau dans la Cité, il prenait, selon les jours, le tube ou l'autobus, ce dernier de préférence lorsqu'il avait

un peu de temps devant lui.

De la Banque à Bishopsgate il marchait vite parce que tout le monde marchait vite autour de lui, et il entrait dans le bureau précipitamment, l'air affairé, et se défaisait de son chapeau et de son pardessus à gestes brusques, comme s'il avait laissé inachevé la veille quelque besogne intéressante qu'il avait hâte de terminer.

Il s'asseyait à sa table, éparpillait devant lui quelques lettres et se faisait des manchettes de papier ; après cela, il se mettait à son aise et prenait son temps. Quatre jours sur six, il n'avait rien à faire avant onze heures ; sa seule occupation jusqu'à cette heure-là consistait à se polir les ongles et à faire la conversation avec Beuhling.

Beuhling était un jeune Allemand que sa famille avait envoyé à Londres pour y compléter son éducation commerciale, se perfectionner dans la langue anglaise, et, d'une manière générale, se préparer à prendre place dans une dynastie de Beuhlings, qui, de Nuremberg, avait déjà révolutionné le commerce des jouets par ses procédés obsédants. Le dernier rejeton d'une si redoutable lignée se révélait digne d'elle en mille détails, et surtout par l'obstination candide qui lui permettait d'apprendre toujours à la longue, en dépit de toutes les railleries et rebuffades, ce qu'on lui avait ordonné d'apprendre. Au demeurant un joyeux compagnon, assez enclin aux beuveries et aux ripailles lorsqu'il ne pensait pas avoir à faire grand usage de ses facultés le lendemain matin.

M. Ripois et lui occupaient dans le même bureau deux petites tables face à face, se partageaient une machine à écrire et fournissaient à peu près la même somme de travail – traductions,

correspondance, menus travaux de comptabilité – l'un en français et l'autre en allemand. Seulement Beuhling, de par son rang futur dans la dynastie, était là en volontaire et recevait force marques de considération, mais aucune rétribution ; au lieu que M. Ripois, qui n'avait pas de famille, touchait trente-cinq schillings par semaine, soit cent quatre-vingt-dix francs par mois.

De dix heures à onze heures du matin, ils échangeaient en s'étirant des propos divers, commentaient les journaux qu'ils avaient lus et attendaient sans impatience qu'on voulût bien leur distribuer quelque besogne. Parfois Beuhling, sous l'aiguillon de longues lettres venues de Nuremberg, étudiait avec attention des manuels techniques ou prenait semi-furtivement copie de documents que la dynastie saurait utiliser plus tard pour le plus grand bien du commerce germanique. Mais, la plupart du temps, il n'avait rien à faire et se plaisait à raconter longuement à M. Ripois ses faits et gestes de la veille, ses menus démêlés avec la famille chez laquelle il avait pris pension, les phases de sa plus récente intrigue avec une barmaid de Clapham, ou sa dernière visite à un music-hall, en quête d'un anglais vraiment moderne, et de l'argot du jour.

Il narrait tout cela par le détail, posément, faisant de son histoire un exercice de conversation. Il se reprenait toutes les fois qu'il avait fait une faute et introduisait avec un soin maladroit dans ses phrases les expressions disparates qu'il avait apprises depuis peu.

M. Ripois l'écoutait avec un sourire légèrement supérieur et laissait aussi tomber de temps en temps quelques mots d'argot ou la scie du moment, pour affirmer sa connaissance intime de la langue anglaise, qu'il parlait d'ailleurs mal, moins correctement

que l'Allemand, encore qu'il habitât Londres depuis plus longtemps. Volontiers il se laissait aller également à discourir sur les événements du jour ou sur les imperfections flagrantes du peuple anglais, assuré, en cet objet, de l'approbation presque servile de Beuhling ; mais il ne parlait guère de ses aventures amoureuses. Il préférait garder sur ces choses une sorte de demi-mutisme souriant qui sentait fort son galant homme ; et puis, lorsqu'il y songeait, ses aventures n'étaient guère de celles dont il est commode de parler.

À onze heures, la partie du courrier qui les concernait leur était apportée par un troisième employé qui partageait le bureau avec eux. C'était un Anglais, celui-là, pauvre diable, déjà chargé de famille, pour qui sa modeste situation dans la maison Keeble and Co était une chose d'une si poignante importance qu'il ne vaquait aux moindres détails de sa besogne qu'avec des frémissements de zèle anxieux. On le soupçonnait d'être devenu, au contact de collègues étrangers, d'un chauvinisme ardent ; mais, trop timide pour le montrer en leur présence, il les écoutait sans jamais rien dire et se contentait d'aller tous les soirs, vers l'heure du départ, épancher dans le sein du garçon de bureau le trop-plein d'un patriotisme amer.

De onze heures à une heure de l'après-midi, de deux à cinq, l'on travaillait tranquillement, sans hâte, même avec un certain souci de faire durer la tâche assez longtemps et d'avoir constamment l'air occupé. Entre une heure et deux, c'était le lunch.

Depuis trois ans qu'il habitait Londres, M. Ripois avait expérimenté l'une après l'autre les diverses formes de ce repas. Tout d'abord, continuant l'habitude des copieux déjeuners français, il avait fréquenté les restaurants où l'on mange sérieusement, où

l'on mange du poisson, de la viande et des légumes, avec quelque substantiel pudding pour terminer : Slater's,*le *Cabin,ou, dans des sphères plus modestes, le Dairy et autres lieux du même genre. L'expérience lui avait appris, à la longue, qu'il ne lui était guère possible, avec les ressources dont il disposait, de combiner un véritable déjeuner le matin avec un véritable dîner le soir, et il avait peu à peu sacrifié le déjeuner.

Les A. B. C. et les Lyons'ont été expressément créés pour offrir un simulacre rapide de repas, dans un cadre propre, aux gens qui ne cherchent qu'à atteindre la fin de la journée sans souffrir positivement de la faim. M. Ripois s'asseyait à une des petites tables de marbre et parcourait les quatre-vingts lignes du menu en habitué.

Quand il avait encore pas mal d'argent en poche, ou lorsqu'il se sentait plus d'appétit que de coutume après un breakfast mauvais ou insuffisant, il s'accordait le luxe d'un « steak pudding » ou d'une assiettée de langue et de jambon, ou de deux œufs pochés sur une tranche de toast. À mesure que la fin du mois approchait, il descendait par échelons aux saucisses froides, aux soupes à la queue de bœuf ou à la tomate, pour en arriver enfin, les derniers jours, au « lunch cake », gâteau massif dont on a pour un penny un bloc considérable qui, accompagné d'un verre de lait ou d'une tasse de café, suffit à rassasier.

Bien que les portions fussent généralement plus amples dans les A. B. C. que dans les Lyons,M. Ripois préférait ces derniers restaurants, parce que le décor y est plus recherché et que l'élégance des façades blanc et or et des murs marbrés communique un cachet de raffinement aux mets peu substantiels du menu. Une autre raison était que cette élégance même attire là une large

clientèle féminine. D'instinct, M. Ripois allait là où vont les femmes, et leur seule présence le flattait comme une promesse de possession et une permission de choisir.

On le voit assis contre le mur, un peu de travers, sa chaise éloignée de la table de marbre et les jambes croisées. Il a repoussé son assiette vide et laissé au fond de sa tasse un doigt de café qui lui sert de prétexte à rester. Un journal plié en quatre est accoté à l'huilier, mais il n'y jette les yeux que par à-coups et distraitement : il préfère regarder. Il regarde l'une après l'autre toutes les femmes qui sont là ; il scrute leur visage, les lignes de leurs bustes, leurs cheveux que la lumière fait luire au-dessus des fronts et des nuques penchées ; il guette leurs gestes, et, quand leurs yeux se lèvent, ils rencontrent les siens.

Elles sont presque toutes du même type : jeunes, quelquefois jolies, souvent plaisantes d'aspect ; l'air assuré et indépendant des femmes qui gagnent leur vie avec le crayon et la machine à écrire, dans les bureaux où passe le commerce du monde ; et, avec tout cela, un certain détachement qui montre que ce n'est guère plus qu'un jeu pour elles, qu'elles ne font cela que pour un temps, et que la langue des affaires qu'elles parlent et écrivent du matin au soir n'a guère plus de sens pour elles qu'une prière en latin.

Assises, par deux ou trois qui se connaissent, à la même table, elles causent posément, à voix discrète. Celles qui sont seules ont un livre à côté de leur assiette et lisent en mangeant. Ce qu'elles mangent : des tranches de cake ou des pâtisseries ornées de moulures en crème jaune et rose. Ce qu'elles lisent : quelque roman de Miss Marie Corelli, grandiloquent et sans vraisemblance. Elles l'ont lu le matin dans le train en venant de chez elles dans la cité ;

elles l'ont lu sur le clavier de leur machine à écrire toutes les fois que leur besogne n'était pas urgente et impérieuse, et elles le liront le soir en regagnant Brixton ou Peckham. Mais cinq cents romans farcis d'aventures étonnantes et pathétiques pourront passer dans leur cervelle sans y rien laisser, sans troubler leur vision placide d'un mariage raisonnable, d'une petite maison semi-détachée dans une rue bien comme il faut, d'un mari doué d'un bon caractère et d'une digestion à toute épreuve qu'elles aimeront très convenablement, sans effort, et dont elles attendront le retour chaque soir en lisant un cinq cent et unième roman sentimental et exsangue.

Pour le moment, elles mangent avec des gestes précis et délicats, les yeux baissés sur leur assiette ou sur leur livre. Et M. Ripois est là, un coude sur la table, l'épaule au mur, qui lisse sa petite moustache à la française, et les regarde l'une après l'autre avec des yeux de marchand d'esclaves.

Elles sont presque toutes hors de sa portée : il le sait. Certaines sont « engagées » ou tièdement amoureuses de quelque prosaïque garçon qui leur fait la cour et les emmène promener le dimanche. D'autres, romanesques, mais prudentes, trouvent dans leurs livres des héros plus séduisants que lui, qui leur suffisent. D'autres encore ont le mépris héréditaire de l'étranger. Même avec celles dont les yeux un peu curieux rencontrent quelquefois les siens, il se sent d'avance désarmé. Il faudrait les suivre, les aborder, trouver des formules qui leur fournissent un prétexte à réponse, sans atteinte à leur dignité d'honnêtes filles. Et il pressent encore, après cela, toutes sortes de malentendus, un code méticuleux à observer, un long siège à faire en pays inconnu, semé d'embûches…

Aussi il préfère ne pas se hasarder encore, et il se venge en leur plantant son regard brutal dans la figure, un regard qui défie et qui frôle.

Mais il y a là d'autres femmes : les bonnes, qui font leur service en un va-et-vient continuel entre les tables et le grand comptoir du fond. Les « Lyons'Girls ! » Elles sont jeunes, plus jolies que la plupart des clientes, parce qu'elles ont été choisies avec soin entre d'innombrables candidates : leur uniforme noir et blanc leur donne un grand air de propreté fraîche, et leur cape en forme de crête fait valoir leurs cheveux bien ordonnés. Il en est à qui l'habitude a donné un sourire impersonnel et léger de ballerines et d'autres dont le visage prend pour recueillir les commandes une expression d'obligeance un peu hautaine. Elles ont toutes quelques habitués qui leur sont fidèles et avec qui elles entretiennent une conversation pleine de bonne humeur, par bribes, toutes les fois qu'elles passent.

M. Ripois fréquente à tour de rôle cinq ou six succursales différentes, et dans chaque succursale il a changé souvent de salle et de table, pour être servi par la plupart des bonnes, l'une après l'autre. Il les connaît presque toutes et ne manque jamais de leur parler familièrement ; pourtant elles ne semblent pas le traiter comme certains des autres habitués, plaisamment et sans réserve. Peut-être est-ce son regard trop direct, trop aigu, ou cet air qu'il a toujours d'évaluer leur figure et leur corps et de leur poser, sans paroles, une question hardie. Celles qui répondent à son regard et sourient sont rares. La plupart détournent les yeux et l'ignorent.

Alors M. Ripois fait sonner à coups secs le timbre qui les appelle, demande sa note d'une voix brève et cassante, et s'en va en

sifflotant.

q

Chapitre 4

Une des premières femmes que M. Ripois emmena dans sa chambre de Star Street fut Winifred, la petite fleuriste.
Il la rencontra dans Hyde Park, un samedi après-midi. Elle était assise au bord d'une allée, non loin du kiosque de la musique, un livre sur les genoux et faisant semblant de lire. M. Ripois vit au passage sa figure point déplaisante, en raccourci sous son grand chapeau de paille, un manteau de molleton bleu boutonné de haut en bas, qui moulait toute sa petite personne vigoureuse, et, n'ayant rien de mieux à faire, il s'assit à vingt mètres de là.

Le parc était singulièrement désert pour une journée aussi claire, et par moment ensoleillée. Le vent frais chassait les nuages d'un bout à l'autre du ciel, comme s'il cherchait à s'en débarrasser ; mais ils étaient aussitôt remplacés par d'autres, qu'on voyait venir de loin entre les branches des arbres encore maigrement garnies. Le printemps n'apportait ni tiédeur ni parfums ; mais il donnait au monde un grand air de propreté saine et de bonne humeur.

M. Ripois guettait, tout en se donnant des airs insouciants, la petite silhouette bleue qui représentait l'inconnu, l'inconnu du moment et les possibilités mystérieuses des minutes à venir. Il feignait de regarder à droite, puis à gauche, négligemment, humait le vent frais, décroisait et recroisait les jambes et songeait.

— Regarde-t-elle par ici sous le rebord de son chapeau, ou a-t-elle vraiment les yeux baissés sur son livre ? Qui est-ce ? Que fera-t-elle si je lui parle ? Et, si elle me répond, que pourrai-je dire ou faire, et jusqu'où aller ?

Elle avait fermé son livre et s'étirait discrètement ; puis elle fit comme lui, tournant la tête d'un côté, de l'autre, d'une manière fort naturelle. Au bout d'un quart d'heure, elle se leva brusquement et s'en alla. Il avait cru deviner un regard rapide lancé vers lui, et il resta immobile, figé dans son attitude comme un pointer à l'arrêt, la suivant de ses yeux aigus. Elle longea les pelouses qui s'étendent vers Rotten Row, disparut un instant derrière les troncs d'arbres et reparut, traversant l'allée pour passer au pied de la statue d'Achille. En arrivant sur l'autre trottoir, elle s'arrêta un instant et se retourna à moitié avant de continuer dans la direction de Marble Arch.

M. Ripois avait deviné le geste esquissé, vu de loin la tache blanche de sa figure, montrée comme une invite et disparue aussitôt, et déjà il était parti sur ses traces à pas rapides.

Il la rejoignit près de la statue et la dépassa en la regardant fixement. Elle était petite, mais bien prise, d'aspect sain et robuste ; sou manteau bleu dessinait sa poitrine et ses hanches ; elle avait des cheveux châtains, raides, un peu défaits, une figure ronde, des mains sans gants que la brise avait rougies. Elle marchait lentement en oscillant de la taille, balançant son livre.

Ses yeux rencontrèrent ceux de M. Ripois, mais se détournèrent presque aussitôt. Il prit quelques pas d'avance et s'arrêta presque devant elle. Quand elle passa, il toucha légèrement le bord de son chapeau et dit : « Bon après-midi ! » avec un sourire.

Elle ne répondit rien et même affecta de regarder de l'autre côté ; mais il vit que sa figure se plissait d'un air amusé. Alors il continua à marcher à côté d'elle en lui parlant.

Quelques passants les croisèrent, dont un jeune homme qui se retourna et les suivit des yeux. Il paraissait se dire que cette petite personne en bleu n'était point vilaine. M. Ripois murmura : « Trop tard, mon vieux ! » et triompha secrètement. Ne sachant trop que dire, il relevait sa moustache, regardant sa compagne avec des yeux hardis. Au bout de quelques pas, elle s'arrêta tout à coup et dit d'un ton pétulant :

— Est-ce que vous ne trouvez pas que vous avez un certain aplomb de venir me parler comme cela ?

Elle fronçait les sourcils et faisait semblant d'être fâchée de tant d'audace ; mais sa bouche souriait à moitié, et ses yeux étaient encourageants et familiers. Mis à son aise, il protesta :

— De l'aplomb ? En quoi ? Un pauvre garçon qui s'ennuie tout seul rencontre une charmante personne, seule également ; pourquoi ne lui parlerait-il pas ? Peut-être vous ennuyez-vous un peu aussi ; hein ? Allons, avouez ?

En minaudant, elle reconnut qu'elle ne s'amusait pas follement et ils continuèrent à marcher côte à côte.

Le vent frais, les grandes pelouses bigarrées de taches d'ombre mouvantes et de clair soleil, l'émerveillement des pousses vertes sur les arbres après le long hiver, M. Ripois perçut soudain tout cela avec une acuité délicieuse. Il se sentit l'âme tout entière en une chanson. Il regarda la femme qui marchait à côté de lui ; la tête à moitié détournée, elle paraissait suivre aussi le jeu du soleil

et des nuages ; il voyait sa nuque bien plantée, charnue, où les cheveux poussaient bas, la ligne ferme de son profil qui passait sans faiblir de l'épaule à la gorge, le creux des reins où son manteau dessinait à chaque pas trois plis parallèles… Comme il la détaillait ainsi, elle se retourna de nouveau vers lui et dit :

— Quelle journée délicieuse !

Il répondit : « Délicieuse ! » d'une voix un peu étranglée, et lui plongea son regard jusqu'au fond des yeux. Ils étaient, ces yeux, d'un joli gris bleuté, très limpides et transparents, comme assortis à la journée claire, et ils lui parurent pleins aussi de gentillesse sentimentale. Se penchant vers elle, il lui prit le bras et demanda à demi-voix :

— Comment vous appelez-vous ?

Elle répondit : « Winifred » sans détourner les yeux, et lui sourit complaisamment.

Ils étaient maintenant arrivés au terre-plein de Marble Arch. Winifred, regardant l'horloge, dit pensivement :

— Déjà cinq heures ! Il va falloir que je rentre à la maison pour le thé.

En galant homme, M. Ripois protesta aussitôt.

— Mais non, voyons ! Vous n'allez pas me lâcher comme cela ! Venez prendre le thé avec moi…

Elle minauda :

— Oh ! vous êtes bien aimable… Je ne sais pas si je dois… Tenez ! nous pourrions allez ici !

Elle désignait du geste une succursale de l'Express Dairy, juste en face de la grille du parc, et son compagnon, après une seconde d'hésitation, approuva.

Ils allèrent s'installer au fond de la salle et lui, en habitué des établissements de ce genre, commanda un pot de thé, du pain et du beurre, et des gâteaux. En s'asseyant, elle murmura : « Je suis toute décoiffée ! », se souleva à moitié pour se voir dans la glace, arrangea ses cheveux et lui sourit gentiment. Quand le thé arriva, elle le servit avec soin, puis mangea ses minces tranches de pain beurré en les pliant en deux par le milieu.

M. Ripois la regardait faire avec un sourire de bonne humeur, mais, tout en souriant, il supputait ce qu'il pourrait bien obtenir d'elle. Une jolie fille assurément, habillée sans élégance, mais fraîche et saine ! À quoi s'attendait-elle ? À ce qu'il lui offrît le thé simplement pour avoir le plaisir de sa compagnie, le privilège d'une promenade ou d'une causerie familière et peut-être quelques caresses anodines sous un arbre du parc, quand il ferait nuit ?…

Elle avait déjà fini son pain beurré et regardait les gâteaux en hésitant. Il poussa la coupe vers elle en demandant :

— Est-ce qu'ils vous plaisent ?

Elle hésita encore, étendit la main comme pour en prendre un, s'arrêta, rougit un peu ; et voici qu'elle se penche vers lui et dit à voix basse, confuse :

— Est-ce que cela ne vous ferait rien si, à la place de gâteaux, je reprenais un peu de pain beurré et, peut-être, quelque chose… un œuf… Oh ! J'ai honte !

Les coudes sur la table, elle s'était caché la figure dans ses mains, et M. Ripois, surpris, entendit peu à peu ce qu'elle avait à dire, la pauvre petite histoire pitoyable qu'elle raconta sans le regarder.

Sans travail ! Voilà ! Fleuriste de son métier et sans travail depuis quatre mois… Sa propriétaire, bonne âme, ne l'avait pas encore mise à la porte malgré les innombrables semaines de loyer en retard, et même lui donnait encore un semblant de breakfast tous les matins. Seulement après cela, et jusqu'au soir, il ne restait plus que la rue, la rue fiévreuse et trop pleine, si dure aux pieds, la rue qu'on suit comme une longue piste, jour après jour, à la recherche d'adresses récoltées dans des annonces, la rue dans laquelle on retombe comme dans un gouffre après chaque insuccès. Vers le soir, un repos sur un banc de square ou dans le parc presque vide, un repos qui semble très long parce que l'estomac tire et que la tête tourne un peu, mais qui n'est jamais assez long quand il faut repartir, les jambes molles, sur les trottoirs qui brutalisent à travers les semelles trop minces.

C'était cela qui était le plus dur, d'avoir tant à marcher et de ne manger qu'une fois par jour. Elle avait d'abord dépensé penny par penny, parcimonieusement, le peu d'argent qu'elle avait ; après cela, elle avait emprunté un shilling ou deux, à plusieurs reprises, à des camarades de magasin qu'elle avait retrouvées ; et, jusqu'à ces derniers jours, elle s'était arrangée tant bien que mal, grignotant sur des bancs de square des choses qu'elle promenait dans sa poche, enveloppées de papier, faisant dans la cuvette de sa chambre des lessives rudimentaires.

Pourtant même cela tirait à sa fin ; sa propriétaire, lassée, lui avait fixé un dernier délai d'une semaine. Dans tous les magasins

où elle se présentait on lui faisait la même réponse : Rien pour le moment… Dans un mois ou deux peut-être, quand les affaires auraient repris… Dans un mois ou deux ! Encore trois jours, et elle se trouverait poussée à la rue pour de bon ; les repas, même de pain et de thé, se faisaient de plus en plus rares, et ses souliers ne tenaient plus. Dans un mois ou deux ! Et en attendant ?

Ce matin-là, elle n'avait eu ni breakfast ni lunch ; la veille seulement un verre de lait pour souper. Si elle s'était laissée aborder dans le parc, ce n'était pas pour qu'il l'invitât bien sûr ; mais…

Renversé sur sa chaise, M. Ripois la regardait. Il s'en voulait un peu d'avoir été si facilement déçu par les apparences ; de l'avoir prise pour une jeune fille habitant avec sa famille et qui se promenait pour son plaisir. Pourtant il aimait mieux, au fond, qu'il en fût autrement ; de cette façon, il ne lui aurait pas payé le thé pour rien. Une jolie fille pourchassée par la misère, c'était justement le gibier qu'il lui fallait. Assis en face d'elle, sous la lumière des ampoules électriques, il se sentait tout différent du garçon hésitant et sentimental de tout à l'heure, et son regard aigu l'étudiait à nouveau.

Des détails le frappèrent, qui lui avaient d'abord échappé. Le grand manteau bleu était boutonné jusqu'au cou, mais laissait paraître deux centimètres du col d'une blouse, fripé, râpé, un peu luisant ; ses boutonnières s'allongeaient en déchirures ; le chapeau de paille qui la coiffait était comme cassé en un endroit et les trous d'innombrables coups d'épingles y avaient ouvert une plaie. Mais sa figure ronde et saine se révélait maintenant à M. Ripois tirée de fatigue, marquée d'un cerne profond sous les yeux et de taches pâles qui allaient des ailes du nez aux coins de la

bouche ; la peau était, çà et là, piquée de trous minuscules, rougie plutôt que rose… Point répugnante pourtant, loin de là ! Encore fraîche et solide…

Plus à son aise après l'aveu, elle mangeait avidement sans le regarder. L'œuf qu'il avait commandé, une seconde assiette de pain beurré, deux pâtisseries… Sur la fin seulement elle s'appliqua de nouveau à picorer ; puis elle repoussa son assiette, s'essuya les lèvres et leva les yeux vers son compagnon avec un sourire un peu confus, reconnaissant.

Il attendit quelques minutes avant de demander :

— Nous partons ?

Sur le trottoir, dehors, il lui prit le bras et dit tout de suite négligemment :

— Maintenant, je vais vous emmener chez moi. Je vous donnerai une cigarette de tabac turc, très doux ; des cigarettes pour dames. Et nous ferons connaissance.

Elle fit : « Oh ! Non ! » Et il sentit son bras résister un peu à sa prise.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

Il parlait d'un air détaché, comme s'il avait fait là une proposition toute naturelle, sans arrière-pensée, à laquelle il n'aurait d'ailleurs pas attaché d'importance. Mais elle fixa sur lui des grands yeux ouverts, et sa voix tremblait imperceptiblement quand elle répondit :

— Oh ! non ! dites ! Vous devez bien voir que… je ne suis pas comme ça ! Je vous assure… Je n'aurais pas dû vous parler dans

le parc, bien sûr, mais si vous saviez comme j'avais faim ; vrai… Ce ne sont pas des histoires que je vous ai racontées ; jusqu'à ces derniers mois, j'avais toujours travaillé, depuis plus de trois ans, toujours ; et avant cela j'habitais avec ma famille dans l'Essex. Et, depuis quatre mois, j'ai vécu presque de rien et porté des vêtements tout usés et des souliers qui s'en vont en morceaux parce que… je ne voulais pas… Ce n'est pas maintenant, quand je suis si sûre de trouver une autre place d'ici deux ou trois semaines au plus. Oh ! non ! Vous aviez été si gentil… Et… Oh ! Dieu ! Je n'aurais jamais le cœur de retourner chez nous !

M. Ripois haussa légèrement les sourcils. Il désirait lui faire comprendre, sans brutalité, que ces scrupules n'étaient pas de mise.

— Dites donc ! Dites donc !… Vous ne pouvez pas me lâcher comme cela. Voyons ! Je ne vais pas vous avaler !

Elle fixait toujours sur lui des yeux grands ouverts, singulièrement jeunes, des yeux d'enfant qui raisonne et qui supplie. Il songea :

— Elle n'a guère plus de vingt ans, et elle doit être simple comme tout, et facile à mener.

L'idée ne lui vint pas à elle qu'elle n'avait qu'à se dégager et à lui enjoindre de passer son chemin, car elle suppliait toujours.

— Laissez-moi partir, dites ! Je vous reverrai si vous voulez. Parole d'honneur, je vous reverrai quand vous voudrez. D'ici quelques semaines j'aurai une place, sûr ; si vous voulez, nous sortirons ensemble, et je vous rembourserai pour le thé d'au-

jourd'hui… C'était bien gentil de votre part… Si nous allions nous asseoir dans le parc, dites !

Il répondit durement :

— Il fait trop froid !

Et plus doucement :

— Voyons ! Soyez raisonnable et gentille. Nous avons eu un bon thé ensemble, et je suis certain que nous allons être d'excellents amis. Vous ne pouvez pas dire non. Venez !

Elle se raidit une seconde sous sa main avec un regard rapide autour d'elle, comme un animal qui veut fuir ; puis elle releva les yeux sur lui, vit sa figure durcie, sa bouche mécontente, la petite moustache aux pointes relevées. Un étranger, évidemment, un homme différent d'elle et qu'elle ne comprenait qu'à moitié. Il avait dépensé de l'argent pour elle et il se croyait un droit ! Alors toute sa taille cambrée se détendit, et elle se résigna tout à coup, en honnête petite femme qui paie une dette. Elle murmura à voix basse :

— Puisqu'il faut !

Et M. Ripois l'emmena le long d'Edgware Road, en la tenant amoureusement par le bras.

q

Chapitre 5

Lorsqu'il sortait du bureau, vers six heures, M. Ripois revenait invariablement à pied jusqu'à Tottenham Court Road. Une fois là, il s'arrêtait. C'était la soirée qui commençait, et il se demandait chaque fois longuement ce qu'il allait en faire.

Pour beaucoup de gens, les heures du soir, leurs quelques heures de loisir et de liberté n'ont pas d'importance particulière. Elles marquent seulement la fin d'une journée de travail, et elles annoncent après un temps de repos la nuit, qui amène derrière elle une autre journée. Pour M. Ripois, ces heures-là étaient les seules qui comptassent vraiment. Il lui arrivait de se répéter à lui-même, tout en marchant dans les rues :

— Il n'est guère que six heures. J'ai toute la soirée devant moi et toute la nuit s'il le faut ; et me voici en plein cœur de Londres, prêt à prendre ma part de ce qui passe.

Quelquefois le sentiment des occasions innombrables qui devaient défiler à portée de sa main – occasions d'argent à gagner, d'amour à prendre – devenait si intense qu'il s'arrêtait court au milieu de sa promenade, étonné qu'il ne lui arrivât rien.

L'argent !... En y songeant bien, les chances de fortune, ou même simplement d'opulence momentanée, étaient parmi les moins vraisemblables. Il n'existe, en somme, qu'un nombre restreint de moyens de se procurer de l'argent, pour un homme qui n'a rien ; certains sont lents et difficiles ; d'autres, dangereux. Pourtant, il suffit d'une idée... Mais les occasions d'amour lui semblaient plus près de lui, et plus faciles.

Il pensait aux millions de femmes qui passent tous les jours dans les rues, dont le cœur et le corps sont à prendre. Celles qu'un désir vague émeut ; celles qui sont romanesques et se laisseront enchanter par d'adroites fables ; celles qui sont perverses ou curieuses ; celles qui s'ennuient. Il suffirait d'une rencontre opportune, d'un regard, d'une phrase heureuse ou drôle qui leur fournirait un prétexte à répondre, d'un peu d'adresse… Souvent il hésitait au tournant de deux rues, se demandant laquelle lui serait la plus favorable ; ou bien il changeait de trottoir pour éviter de laisser échapper une occasion qui serait la bonne ; et, toutes les femmes qu'il croisait, il les regardait avidement, notant d'abord leur silhouette, leur aspect, leur mise et l'expression de leur visage ; et puis il les fixait pour trouver dans leurs yeux une réponse.

Derrière elles il se retournait, épiant un signe, cherchant à deviner ses chances de réussite ; et quand une belle fille de mine honnête s'était éloignée sans vouloir faire attention à lui, il murmurait entre ses dents : « Chipie ! » et reprenait son chemin à regret, rageur et féroce.

Il était content d'être Français, parce qu'il savait que cela éveillait chez beaucoup d'Anglaises des classes moyennes une certaine curiosité, due à une réputation nationale de vice chevaleresque ; et aussi parce que cela lui donnait le sentiment qu'il était là en flibustier, à l'aventure dans un pays ennemi, où tout serait de bonne guerre.

Maintenant qu'il disposait de ses soirées sans aucune restriction, il ne manquait jamais de flâner une heure ou deux dans les quartiers du West End, soit avant de dîner, soit après, et chacune de ces flâneries offrait l'intérêt aigu d'une chasse. Il apprenait à

connaître de mieux en mieux la topographie cotillonnière de Londres, les carrefours et les rues où se répand à certaines heures la marée des employées et des ouvrières. Il remontait cette marée, marchant doucement en sens inverse, très droit, l'air vif et souriant, l'œil câlin, toujours à l'affût d'une expression de visage, d'un regard, d'une attitude qui parût indiquer qu'auprès d'une de ces femmes qui passaient il pouvait risquer une tentative sans perdre son temps.

Au bas de Charing Cross Road, par exemple, à côté de la National Gallery, l'on dirait que, de six heures à huit heures du soir, la gare de Charing Cross et les tramways de l'Enbankment agissent comme un aimant puissant. La foule arrive du Nord en courants qui convergent et fourmillent : des hommes et des femmes, seuls, des couples, des ouvrières marchant par trois, qui causent et rient ; des gens qui se hâtent, les yeux fixes, pressés de retrouver quelqu'un ou quelque chose ; d'autre qui vont plus lentement, indifférents, ternes, attirés par la seule force de l'aimant. Et, de temps en temps, un visage qui, parmi tous ces visages, frappe comme une révélation, un masque entrevu dans la lumière et aussitôt disparu, qui laisse un court silence derrière lui.

Dans l'immensité de Trafalgar Square, il flotte toujours un brouillard léger à travers lequel les lumières vacillent ; l'église de Saint-Martin plaque sa silhouette sombre sur le ciel cramoisi ; tout à côté, la façade du Coliseum étincelle et racole ; le trottoir où les sergents recruteurs ont paradé toute la journée n'est maintenant piétiné que par des légions en marche vers le sud. M. Ripois est là, debout contre la grille ; on le prend pour un passant arrêté une seconde, qui va repartir ; mais il restera immobile trois quarts d'heure durant, attendant gibier à sa taille.

L'angle de Regent Street et de Piccadilly Circus… Ici, ce sont surtout les ateliers de mode et de couture qui se vident dans la rue. Les vitrines de Swan et Edgarsont peut-être encore éclairées ; des femmes errent et s'arrêtent. Beaucoup restent là trop longtemps, lançant de côté des regards furtifs ; elles prennent par Piccadilly, pour tourner seulement ce pâté de maisons et repasser cinq minutes plus tard. M. Ripois est là aussi ; mais il n'accorde aux femmes qui font ce manège que peu d'attention.

Celles qu'il suit des yeux sont celles qui descendent la rue sans s'arrêter ni se retourner, marchant librement, celles qui sont vêtues sans trop de recherche, dont la peau est vierge de fard. Il les regarde et cherche à deviner où elles vont, ce qu'elles sont, ce qu'elles pensent ; si elles sont encore pures et pourquoi ; ce qui pourrait les tenter.

De celles qu'il a crues prêtes à l'écouter, il lui reste des souvenirs divers, qui s'accumulent.

Des souvenirs de femmes qui, lorsqu'il les aborde, font un détour et l'évitent ; d'autres qui le regardent une seconde dans les yeux et le laissent marcher à leur côté cinq minutes sans avoir l'air de l'entendre.

Une jolie fille bien habillée qui suivait le trottoir de Regent Street à longues enjambées souples, en se déhanchant un peu ; elle l'a emmené jusqu'au Strand sans ralentir, très à son aise, prêtant l'oreille et répondant parfois, en se tournant à moitié vers lui d'un air amusé ; puis elle a sauté dans un omnibus qui passait, avec un grand éclat de rire.

Une femme pâle, aux yeux profonds, qui avait d'abord paru s'offenser ; celle-là allait vers Chelsea ; il se souvient du trajet par Westminster et les quais. Elle s'est mise peu à peu à l'écouter avec une sorte d'attention passionnée, comme si elle retrouvait dans sa voix l'écho d'une autre voix qui avait dû lui dire jadis les mêmes choses. Et elle s'est arrêtée longtemps, accoudée au parapet du fleuve, à côté de lui, pour se défendre contre ses instances avec une grande émotion, semblant se défendre surtout contre elle-même et reprendre une plaidoirie ardente adressée autrefois à un autre. M. Ripois s'en est souvenu sans trop comprendre.

Enfin beaucoup qui ont ri et plaisanté avec lui et lui ont accordé sans difficulté un rendez-vous auquel elles ne se sont pas rendues. Il les a attendues quelque temps, puis il s'en est allé par les rues, lissant sa moustache d'un geste un peu rageur, et murmurant :

— Ça va bien, ma fille ! Ça va bien !... Une autre paiera pour toi...

Quand la fin du mois approche, et qu'il en est à ses derniers shillings, il ne se prive pas pour cela de ses flâneries dans l'Ouest. Son pardessus à taille, bien que démodé, produit encore une certaine impression ; il porte son chapeau à bords très plats incliné en arrière, lui laissant le front découvert ; ses mains sont soigneusement gantées. Les femmes du trottoir s'y laissent prendre et l'invitent des yeux en passant.

Lui tient dans son poing fermé, au fond d'une poche, tout ce qu'il lui reste d'argent : une ou deux pièces blanches, de la monnaie de cuivre... À ces moments-là, ce n'est plus l'amour qu'il convoite ; ses regards vont surtout aux choses de prix, aux bijoux

des vitrines, aux fourrures, aux automobiles dont le vernis et les cuivres luisent. Il estime leur valeur, fait sonner avec une sorte d'ironie le billon de sa poche et se creuse la tête.

— Que diable ! Me voilà ici, pas vilain garçon, pas bête, connaissant les ficelles ! Il doit bien y avoir quelque part de l'argent pour moi !

Des élégantes passent, qu'il toise d'un air sceptique.

« Femmes du monde, hein ? On connaît ça ! Si seulement on avait une garçonnière dans Jermyn Street et de quoi vous offrir à souper, mes belles !... »

Puis il s'abîme de nouveau dans des calculs misérables :

« Encore deux shillings neuf pence tout juste, et nous sommes à trois jours de la fin du mois ! Deux lunchs, deux dîners... Il faudra que je tape Beuhling ! »

Cette idée le rassérène, et il reprend tout naturellement ses airs vainqueurs.

« Même sans grand argent, songe-t-il, même sans grand argent, un garçon qui sait s'y prendre peut encore rire ! »

q

Chapitre 6

La fin d'un après-midi de mai. La fin d'une de ces journées rares qui sont si douces, si faites pour l'oisiveté et la dégustation des heures qui cheminent, que Londres a paru ralentir un peu le

mouvement de sa masse et s'attendrir dans l'extase. Les gens qui sont enfermés dans des maisons, bureaux ou boutiques, ne peuvent détourner les yeux des fenêtres, par où vient le jour tendre, et ceux qui passent dans les rues s'arrêtent de temps en temps, retirent leur chapeau et regardent autour d'eux d'un air un peu étonné, comme s'ils entraient dans un beau jardin inconnu.

M. Ripois longeait le parapet de l'Enbankment en flânant. Par les très beaux jours de printemps ou d'été, il faisait parfois ce détour pour rentrer de la Cité, parce que la promenade est plaisante, et aussi parce qu'à cette heure-là s'amassent auprès des ponts, aux endroits où les tramways s'arrêtent, des foules en grande partie composées de femmes, qui l'attiraient.

Le soleil, près de disparaître, n'envoyait que des rayons tamisés, car le ciel, même au cœur de l'été, n'est jamais tout à fait clair comme dans les autres villes, et l'on ne voit les édifices lointains et même la rive opposée qu'à travers la gaze d'une brume légère. Mais ce n'est là qu'une douceur de plus : un coup d'estompe qui atténue les contours, élimine les lignes dures et les teintes crues et limite le monde pour lui donner plus de charme discret. La marée descendante commençait à découvrir les bancs de vase qui miroitaient quelques minutes avant que l'ombre des ponts s'étendît sur eux.

M. Ripois contemplait tout cela par instants, distraitement, et détournait bientôt ses regards vers les groupes qui stationnaient au bord du trottoir.

Au bas de Northumberland Avenue, une femme qui attendait, et qu'il avait d'abord à peine remarquée, jeta par deux fois de son

côté un coup d'œil rapide. Il s'en aperçut et s'arrêta près du parapet, derrière elle. Quelques secondes plus tard, elle le chercha de nouveau du regard, et, le découvrant si près, parut confuse et fit de nouveau face à la chaussée. Mais, dans ce mouvement, aussitôt réprimé, elle lui avait montré son visage qu'il eut conscience d'avoir déjà vu quelque part. Sans bouger, il étudia sa silhouette et chercha à préciser ses souvenirs.

« Où l'ai-je déjà rencontrée ? se demanda-t-il. Dans la rue, tout simplement ? Pourtant… Dans un Lyons' ?… Non ! Elle est trop bien habillée pour servir dans un Lyons'.Ou bien dans… »

Il se souvenait. Elle l'avait bien servi, mais dans une maison de thé assez élégante de Saint-Martin's Lane, où il s'était aventuré un soir. Le propriétaire de cet établissement, homme avisé, avait composé son personnel de filles de bonne mine, qu'il s'était gardé d'habiller comme des servantes. Elles glissaient entre les tables, silencieuses et discrètes, tout de noir vêtues, parlaient doucement et se penchaient pour recevoir les commandes comme des confidences. M. Ripois se rappelait maintenant fort bien que celle-ci avait commis, en s'occupant de lui, quelque erreur minime, dont elle s'était excusée gentiment ; et, en parlant, il avait échangé avec elle un petit signe de tête amical et un sourire. Bien qu'elle lui tournât le dos à présent, il revoyait encore sa figure, qui était plaisante et douce ; pas mal faite, avec cela, et fort bien mise !

Comme un nouveau tramcar s'approchait, il craignit qu'elle ne le prît, et il avança de quelques pas pour lui souhaiter le bonsoir. Elle rougit un peu, mais lui répondit sans morgue. Au bout de quelques minutes, ils causaient familièrement. Le temps délicieux qu'il avait fait, et comme c'était dommage de se trouver en-

fermé jusqu'au soir quand, par hasard, il y avait du soleil dans les rues ; la commodité du système de tramways électriques, encore qu'à certaines heures l'encombrement fût terrible… ils parlèrent de cela et de plusieurs autres choses, et M. Ripois crut voir qu'elle n'apportait aucune hâte à le quitter. Il demanda :

— Vous prenez le tram ici tous les soirs ?

— Oui ; mais pas toujours à cette heure-ci ; je ne suis généralement libre qu'à huit heures du soir. C'est seulement une fois par semaine que notre tour vient de partir plus tôt ; alors, ce jour-là, on se dépêche.

« On se dépêche ! reprit-elle après une seconde de silence, mais, tout de même, voilà mon tramcar qui s'en va !… »

Elle avait dit cela d'une voix comique, regardant le véhicule démarrer et s'éloigner, sans tenter de le rejoindre ; et M. Ripois, tout en riant, triompha. C'était pour lui qu'elle avait manqué son tram, pour rester là avec lui qu'elle n'avait vu qu'une fois ! Au lieu de rentrer dans sa demeure du sud de Londres, qu'il devinait confortable et tranquille. Enhardi, il proposa :

— Si nous allions à pied jusqu'au pont de Westminster ? Vous pourrez prendre votre tram aussi bien là.

Elle accepta, et ils s'en allèrent ensemble le long du fleuve. Le soleil avait quitté l'eau et les quais, mais dorait encore quelques nuages épars au ciel. Il les lui montra d'un geste ; elle murmura :

— Ravissant !

Puis elle abaissa les yeux vers lui.

— Vous êtes Français, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. J'aime beaucoup les Français, parce qu'ils sont si artistiques !

— Ah ! fit M. Ripois d'un ton d'enthousiasme grave.

Et il chercha vainement quelque chose d'autre à dire.

Un peu plus loin, elle l'interrogea de nouveau :

— Aimez-vous Londres ? Autant que Paris ? Non !

Alors il parla longuement de Paris et de ses splendeurs, de l'intensité de vie et de la gaîté qui l'animent. Il en dit les quelques choses qu'on en dit toujours, par tradition, et qu'elle reconnut à mesure, pour les avoir lues dans des journaux ou des livres de voyage. Elle l'écoutait, les yeux brillants, et, quand il se tut, elle déclara avec ferveur :

— Oh ! j'aimerais tant voir Paris ! C'est terrible de ne jamais rien voir !

— Il ne faut pas désespérer ; vous irez probablement un jour.

— Hélas ! soupira-t-elle. C'est bien peu probable.

— Mais si ! Le voyage est si court, maintenant, avec les paquebots et les trains rapides ! Vous le ferez certainement un jour ou l'autre… comme voyage de noces, peut-être !

Sur quoi elle rit un peu, en rougissant.

Quand ils se séparèrent, à l'arrêt du pont de Westminster, M. Ripois avait sollicité respectueusement et obtenu sans peine la permission de l'attendre au bas de Northumberland Avenue, le lendemain soir, à huit heures et demie. Elle avait dit :

— Mais c'est bien tard pour vous, puisque vous quittez votre travail de si bonne heure. Cela vous fera perdre toute votre soirée.

Il répondit :

— Elle ne sera pas perdue si je vous vois !

Et, lorsqu'elle sauta dans le tramcar, il resta campé sur le bord du trottoir, très droit, la taille cambrée, soulevant son chapeau d'un joli geste chevaleresque. Quelques minutes plus tard, il remontait Whitehall dans la direction de Trafalgar Square en se disant :

« Bonne journée, mon garçon ! Ta chance a tourné ! »

Ils se revirent le lendemain. Et le surlendemain M. Ripois avait assez l'expérience des Anglaises pour ne pas s'exagérer ses chances de conquête. Il ne lui déplaisait pas : c'était facile à voir. Mais Albion a, sur certains points, les idées larges ; des rendez-vous accordés, quelques promenades faites ensemble, voire certains enlacements mi-chastes, dans l'obscurité du parc, le soir, sont des choses qui ne tirent pas à conséquence ; et maintes vierges britanniques se laisseront embrasser sur la bouche deux heures après qu'on aura fait leur connaissance, et dont on n'obtiendra rien de plus après six mois de cour ardente. Il savait cela, et pourtant s'abandonnait à un optimisme vague.

« Bah ! se disait-il. On verra bien ! Au fond, elles sont toutes les mêmes ! »

Le samedi suivant, ils se retrouvèrent une heure plus tôt que de coutume. Elle lui dit :

— Il faudra que je sois rentrée en tout cas avant dix heures. N'est-ce pas ? Je n'ai pas encore parlé de vous chez moi, et, si je rentrais tard, ils se demanderaient…

« Pas encore ! songea M. Ripois. Avait-elle donc l'intention d'en parler bientôt ? »

Il la conduisit dans un cinématographe près de Leicester Square ; en sortant, il lui acheta des bonbons et ils descendirent doucement vers l'Enbankment, en passant derrière la caserne des Horse Guards. Le long de la grille de Saint-James'Park, des couples s'immobilisaient en longues étreintes ou parlaient très bas, figure contre figure, à voix étranglée.

— Ils ont l'air heureux, dit M. Ripois.

Et elle sourit sans répondre.

Un peu plus loin, il s'arrêta et regarda par-dessus la grille. L'étang luisait comme une coulée claire entre les arbres ; les allées désertes avaient pris, à la venue de la nuit, un aspect de mystère.

— Les pélicans doivent être couchés maintenant, fit-il.

Elle répondit « Oui ! » tout bas ; et il l'attira contre lui. Elle vit venir son baiser avec un sourire chaste, un peu hésitant, et le reçut sans le rendre. Alors il lui prit doucement la nuque d'une main et la regarda dans les yeux en se penchant. Elle renversa la tête en arrière, l'appuyant contre la main qui lui tenait le cou, avec un rire faible, et ses yeux se firent doux et profonds dans l'ombre. Quand il l'attira de nouveau, elle se laissa aller sans résister, lui mit une main sur l'épaule, et il sentit ses lèvres se mouvoir sous les siennes. Il l'embrassa ainsi plusieurs fois, longuement, et, après chaque baiser, il la regardait dans les yeux. Il

avait joint les deux mains derrière sa taille et la pressait contre lui. Après un temps elle se dégagea lentement et se détourna à moitié.

Parlant très bas, presque dans un souffle, elle lui dit tout à coup :

— Vous ne m'avez même pas demandé mon nom !

Et, quand il la questionna, elle répondit :

— Mabel… Ce nom vous plaît ?

Un peu plus tard, elle demanda encore :

— Est-ce vraiment par hasard que vous m'avez rencontrée sur l'Enbankment ou bien est-ce que vous saviez que je venais là prendre le tramcar ?

Il sourit sans répondre… un sourire mystérieux qui la fit s'écrier :

— Ah ! vous saviez !

Et après un silence :

— J'aime mieux cela.

Quelques instants plus tard :

— Qu'est-ce que vous devez penser de moi ? demanda-t-elle. Les jeunes filles françaises ne sont pas aussi libres que nous, n'est-ce pas ?

— Ce sont de petites dindes ! déclara M. Ripois.

Et elle protesta gentiment. Il la tenait toujours par la taille et l'attira de nouveau ; mais, tout en lui rendant ses baisers, elle restait un peu écartée de lui et l'interrogeait encore.

— Est-ce que vous êtes depuis longtemps à Londres ?

Puis :

— Est-ce que vous comptez y rester toujours ?

Il répondit :

— Je n'en sais rien encore ; cela dépend !

Il s'étonna de la voir rougir un peu.

Une brise fraîche vint, qui chuchota dans les feuilles. Mabel réprima un frisson léger.

— Il va falloir que je rentre, dit-elle lentement et comme à regret.

Alors il la saisit plus fortement, presque avec violence, et lui donna un long baiser, la serrant contre lui jusqu'à ce qu'il sentit à travers leurs vêtements sa gorge ferme s'écraser sur sa poitrine et ses hanches céder sous l'étreinte et se coller à lui. Quand elle se dégagea, il dit d'une voix entrecoupée :

— Il faudrait… il faudrait que je vous voie autrement que ceci, voyons ! Ailleurs… Dans la rue, comme nous sommes, on ne peut pas causer… Pourquoi est-ce que vous ne viendriez pas prendre le thé chez moi, demain, ou, si vous ne pouvez pas demain, quelque autre dimanche…

— Chez vous ? répondit-elle d'un air un peu étonné, comme si elle ne comprenait qu'à moitié. Chez vous ? Vous voulez dire

dans votre chambre ? Oh, non !

Elle avait reculé d'un pas et détourné son visage ; il comprit qu'il avait fait fausse route et changea de ton aussitôt, en innocent qu'on soupçonne :

— Moi, je n'y vois pas malice ! Mais, naturellement, ce sera comme vous voudrez. Voyons ! Vous n'êtes pas fâchée ? Vous m'avez mal compris, certainement. Dites-moi seulement quand je vous reverrai ; c'est tout ce que je demande.

Pendant qu'ils traversaient l'espace découvert derrière Downing Street, il la regarda deux ou trois fois à la dérobée. Elle lui parut infiniment désirable, la plus jolie fille qui fût encore sortie avec lui, assurément ! Assez bien habillée pour lui faire honneur et, après tout, point si farouche. Seulement, il avait tout gâché en voulant aller trop vite, en imbécile.

— Vous voilà fâchée, maintenant ! fit-il d'une voix attristée. Je vous assure que vous m'avez mal compris. Voyons ! Est-ce que je voudrais vous proposer quelque chose de mal, à vous ? Vous savez bien que non !

— C'est vrai ? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

Il la regarda dans les yeux, en suppliant, et vit qu'elle s'adoucissait de nouveau. Comme ils allaient déboucher dans Whitehall, elle jeta un coup d'œil rapide en arrière et, se rapprochant, lui offrit ses lèvres une dernière fois ; il l'embrassa tendrement, mais avec un respect exagéré, et ils s'en allèrent sans rien dire jusqu'au pont de Westminster, en se serrant les doigts.

Lorsque le tramcar dans lequel elle était montée s'éloigna, M. Ripois resta immobile sur le trottoir et murmura entre ses

dents :

— Parole ! Ça prend des airs de princesse !

Il se sentait vaguement irrité ; mais voilà qu'il se souvint tout à coup de la saveur de sa bouche et du contact délicieux de sa peau fraîche ; de la grâce un peu mystérieuse de sa figure dans l'ombre et de la manière dont elle s'était laissée attirer contre lui, chastement, mais en femme qui s'abandonne.

Après tout, c'était toujours cela de pris ! Et, quant au reste, on verrait bien.

Vers onze heures du soir, il avait regagné Star Street et mettait déjà la clef dans la porte de sa maison lorsqu'une ombre se glissa jusqu'à lui. Winifred ! Il resta un moment immobile à la regarder, sans ouvrir la porte, se demandant avec une nuance de gêne ce qui l'amenait là ; quelque récrimination importune peut-être ! Mais un coup d'œil le rassura ; elle avait un air de chien battu, effrayé et timide.

Il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle frissonna sous son manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds, remua les lèvres sans rien dire, puis finit par demander :

— Il n'y a personne chez vous ?

Et quand il eut fait non de la tête, elle ajouta humblement :

— Est-ce que je peux entrer ?

Après une seconde d'hésitation, il la laissa entrer derrière lui. La lumière brusque du gaz la fit clignoter ; elle restait debout au milieu de la chambre, pendant qu'il abaissait les stores, le suivant des yeux.

— Eh bien ? demanda-t-il. Que s'est-il passé depuis l'autre jour ?

Elle répondit lentement :

— Rien.

Il continua :

— Avez-vous trouvé une place ?

— Pas encore.

Alors il se dit qu'elle venait lui demander de l'argent et déclara tout de suite, brutalement :

— Si c'est de l'argent que vous voulez, vous perdez votre temps, je n'en ai pas.

— Non ?... Ça ne fait rien. Mais... vous ne pourriez pas me donner quelque chose à manger ?

M. Ripois n'avait pas encore retiré son pardessus et la regardait d'un air hostile, les mains dans ses poches, son chapeau en arrière sur le crâne. Elle allait encore lui parler de sa misère et de sa faim, c'était clair ! Il en était choqué d'avance, comme de quelque chose d'exagéré, de mauvais goût, qui, en tout cas, ne le regardait en rien. Ces quelques jours semblaient déjà avoir un peu changé Winifred ; ses vêtements étaient plus fripés, les tresses de son chapeau de paille noire commençaient à se dé-

coudre et bâillaient, et sa figure encore colorée s'était rétrécie un peu, pincée sous les pommettes par quelque main invisible. Mais, en la regardant, il se souvenait de détails de son corps, toujours plein et bien planté sous le manteau bleu.

— Je vois ce que c'est ! fit-il plaisamment. Vous avez envie de vous faire offrir à souper, hein ?

Elle répondit :

— Si vous pouviez !

Au public-house voisin, il se procura du pain et du fromage et une bouteille de stout, installa Winifred à sa table et la regarda manger, bénévole. Quand elle eut fini, elle sortit de sa poche un lambeau de mouchoir souillé, s'essuya les lèvres ; puis tenta de ramener un peu d'ordre parmi ses cheveux défaits.

— Eh bien ! demanda M. Ripois. Ça va mieux ? Et qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

Elle secoua la tête sans rien dire, avec un geste d'abandon.

— Vous avez toujours votre chambre ?

Elle fit « Non ! » les yeux baissés.

Et après un silence :

— Voilà quatre jours que je ne l'ai plus. Depuis, j'ai passé deux nuits dans le parc et une dans un asile.

— Diable ! Ça n'est pas drôle ! Et cette nuit ?

Même geste découragé des mains qui se lèvent un peu et retombent, comme si elles laissaient échapper un fardeau trop

lourd. Alors il se fit brusque et franc :

— Écoutez… Si vous comptez que je vais vous donner de l'argent, pour une chambre, vous vous trompez ; je vous ai déjà dit que je n'avais pas d'argent. Ça n'est pas amusant de dormir dans le parc, surtout que les nuits sont encore froides ! Si vous voulez dormir ici, je veux bien. Vous ne devez plus avoir peur de moi, maintenant… Seulement, il faudra que vous soyez partie demain matin avant qu'on m'apporte mon breakfast, pour éviter des histoires, hein ?

Elle fit oui de la tête, sans ardeur, et commença à se déshabiller.

Son manteau retiré, il sembla qu'elle fût vêtue de lambeaux d'étoffe rattachés avec des épingles. Des épingles fermaient les déchirures de sa jupe trop courte, mal ajustée, qui tombait gauchement en faisant de grands plis ; et d'autres épingles laissaient malgré tout bâiller, sous la poussée des seins, sa blouse râpée aux manches décousues. Elle s'expliqua :

— Je n'avais plus guère de bons vêtements ; mais ma propriétaire a gardé tous ceux que j'avais quand elle m'a mise dehors, à cause de l'argent que je lui devais.

Quand elle eut défait les épingles, qui retenaient sa blouse, M. Ripois considéra en haussant un peu les sourcils le corset crevé d'où émergeait le haut d'un mince tricot de coton percé de trous, et de la chemise grise. Il regarda aussi son cou et ses bras et fit avec une moue :

— Dites donc ! il faudrait vous laver un peu…

Elle mouilla le coin d'une serviette, l'enduisit de savon et se nettoya peu à peu, frissonnant au contact de l'eau froide. Avec une sorte de pudeur gênée, elle s'attacha à rester toujours aux trois-quarts couverte ; lorsqu'elle eut lavé sa poitrine et son cou, elle se retourna vers lui et dit d'un ton d'impatience lasse :

— Oh ! quoi ! Vous n'avez pas besoin de regarder !

Sur quoi, M. Ripois rit et se déshabilla à son tour.

Au lit, satisfait, il resta quelques instants à songer, couché sur le dos, les yeux grands ouverts dans l'obscurité.

Ça commençait à marcher ! Il y avait déjà Mabel bien habillée, gaie et fraîche, qui, pour un début, ne s'était pas montrée trop farouche. Celle-là, il pouvait toujours la faire sortir de temps en temps à peu de frais, et voir venir ! Pour le reste, il avait celle-ci. Sa main monta instinctivement à sa moustache ; il la lissa doucement pendant qu'il réfléchissait que Londres n'était pas, après tout, une ville si ingrate, puisque lui, Amédée Ripois, trouvait grâce aux yeux des filles du pays. C'est ce qu'il s'était toujours dit ! Un garçon qui sait s'y prendre…

Winifred se retournait dans le lit, se coulait près de lui et lui touchait doucement le bras.

— Je voulais vous dire… murmura-t-elle. Vous savez, je n'ai pas vu d'autre homme que vous depuis… l'autre fois. Vrai !

M. Ripois rit sans répondre. Drôle de fille, décidément ! Elle l'avait subi sans ardeur ni plaisir ; mais voici qu'elle tenait à l'assurer que…

Il en riait encore cinq minutes plus tard, le nez au mur, à côté de Winifred endormie.

q

Chapitre 7

L'été qui commençait parut à M. Ripois devoir être satisfaisant sur tous les points, sauf un : l'argent.
Il lui arrivait d'oublier plusieurs jours de suite sa misère ; mais, lorsqu'il y songeait, surtout aux fins de mois, c'était avec rage et en même temps avec une sorte de stupeur. Trente-cinq shillings par semaine ; cent quatre-vingt-dix francs par mois, voilà tout ce que lui, Amédée Ripois, arrivait à se procurer dans une ville comme Londres ! Il secouait la tête et ébauchait des plans ingénieux.

La situation modeste qu'il occupait dans la maison Keeble and Co ne s'améliorerait pas d'ici longtemps ; il le savait. Une demande d'augmentation quelques semaines plus tôt avait été mal reçue, reçue d'une façon qui lui avait même donné sur le moment quelques inquiétudes. Il s'en était ouvert à Beuhling, qui l'avait rassuré tout en partageant son amertume indignée. Cela viendrait tôt ou tard, avait dit Beuhling ; mais il fallait patienter. Les maisons de commerce anglaises étaient si encrassées dans leur routine, si lentes à reconnaître l'intelligence et l'audace !

Une affaire à lui ; voilà ce qu'il lui fallait ! Une petite affaire qui n'appartiendrait qu'à lui seul, où il serait tout-puissant et libre, et qui n'exigerait qu'un capital minime… Et son cerveau ga-

lopait d'un projet à l'autre. Ils se réduisaient presque tous à ceci, ces projets : un bureau quelque part, quelques annonces habiles dans des journaux français ou anglais, ou dans les deux, et bientôt des lettres qui commenceraient à arriver, contenant des mandats et des timbres ; des lettres de gogos, d'âmes simples, que les annonces auraient alléchés. Ce qu'elles promettraient, ces annonces, il ne se le figurait pas encore exactement ; mais des rudiments d'idées lui passaient dans la tête ; des souvenirs de procédés ingénieux dont il avait entendu parler, qui avaient réussi ; d'autres qui avaient mal tourné, qu'il avait vus relatés dans les journaux. Évidemment, il fallait faire attention… Et puis il faudrait un peu d'argent pour commencer, et où le trouverait-il ? Beuhling, peut-être !

Ces crises d'ambition et d'amertume l'assaillaient fréquemment, provoquées, le plus souvent, par les dîners misérables que lui imposait sa poche presque vide, vers la quatrième semaine du mois, ou par un regard jeté sur ses vêtements dont le soleil printanier faisait ressortir l'usure ; mais l'amertume ne durait guère. Il se disait : « Mon tour viendra ! » et il tenait fièrement le milieu du trottoir, cambrant sa petite taille.

Et il songeait encore que ce que les hommes désirent le plus, même les hommes riches, c'est l'amour. L'amour physique et aussi l'amour sentimental, la tendresse désintéressée de femmes qui s'abandonnent un peu à celui de leur choix, retirent pour lui leur masque menteur de chasteté et d'indifférence et se laissent étreindre dans l'ombre, les yeux noyés, en tendant des lèvres chaudes. Il avait eu tout cela, lui ! Et il l'aurait encore de bien d'autres femmes différentes, lui qui n'avait pas d'argent ! D'y songer, c'était déjà une revanche, et voici que sa promenade mé-

lancolique devenait tout à coup une émouvante aventure, l'incursion d'une tartane de corsaires dans des mers inconnues, riches en prises.

Mabel ? Eh oui ! Mais il ne savait pas trop où il en était, avec elle. Ils se retrouvaient maintenant presque tous les soirs, et chaque fois il emportait d'elle une impression différente. Certains soirs, elle paraissait vraiment amoureuse, émue dans sa chair, prête à consentir : il rentrait chez lui en marchant vite, guilleret, se félicitant d'avance. Le lendemain, elle était réservée et lointaine, si froide qu'il en devenait, lui, maussade et brutal. Et il se rendait compte que ce n'était pas un simple caprice ; que, de son côté, elle était désappointée, déçue, comme si elle attendait quelque chose qu'il avait oublié de dire.

Un dimanche, ils avaient passé une partie de l'après-midi ensemble et pris le thé dans Kensington Gardens, lorsque la pluie commença à tomber. M. Ripois se rendit compte que l'occasion était favorable, et il lui demanda encore une fois de vouloir bien venir chez lui.

— Vous êtes si soupçonneuse ! fit-il. Je ne sais que dire. Voyons ! voilà déjà bien des semaines que nous nous connaissons et vous n'avez pas plus confiance que cela en moi ! De quoi avez-vous peur ? Que diable ! vous êtes assez grande pour vous faire respecter, même en admettant…

Il songeait : « Une fois la porte close ! »

La pluie tombait dru ; des couples sortaient du parc en hâte et s'en allaient à pas rapides, se tenant étroitement par le bras. Mabel plissait un peu le front, les yeux vagues, comme si elle se posait une question.

Elle le regarda soudain en face et lui demanda :

— Est-ce que c'est l'habitude, en France, qu'un jeune homme demande à une jeune fille respectable de venir chez lui ?

— Mais certainement ! Certainement, quand ils se connaissent…

Et puis il s'emporta tout à coup, mordu de dépit :

— Dites-le tout de suite ! Vous m'avez assez vu et vous avez envie de vous débarrasser de moi. Bien ! Comme vous voudrez !

Elle répondit vivement en lui serrant le bras :

— Ne dites donc pas de bêtises !

Et plus bas, après un moment :

— J'irai si vous voulez.

Pendant qu'ils attendaient et, plus tard, lorsqu'ils eurent trouvé des places dans l'omnibus et qu'ils furent assis, il se tint serré contre elle, pressant son épaule contre la sienne, et jouant avec ses doigts pour tenter de l'émouvoir ; mais, quand ils furent dans sa chambre, il craignit de l'effaroucher et se montra respectueusement tendre, sans rien de plus.

Le gaz allumé, le rideau baissé, il la décida à retirer son chapeau et son manteau et l'installa dans l'unique fauteuil de la pièce. Elle avait jeté autour d'elle un regard un peu gêné et dit sans trop de conviction :

— Elle est assez jolie, votre chambre !

Alors il lui parla de la malpropreté et de la tristesse des garnis et de la vie qu'on y mène. Elle riait et s'indignait tour à tour des détails qu'il lui donnait, en bonne petite ménagère qui s'entend à toutes ces choses. Il s'était assis sur le bras du fauteuil, une main sur l'épaule de Mabel, et elle se penchait un peu de côté, la tête renversée pour le voir.

Quand il ne sut plus que dire, il se baissa vers elle et l'embrassa sur les lèvres ; elle se laissa faire avec plus d'abandon qu'elle n'en avait encore jamais montré, et, sentant cela, il l'embrassa de nouveau, prolongeant ses baisers, qui se faisaient âpres et durs, parce qu'elle avait la nuque appuyée au dossier du fauteuil et qu'elle ne pouvait reculer la tête.

Mabel finit pourtant par se dégager au bout de quelques instants, mais ce fut pour dire :

— Vous ne devez pas être très confortable, cher ! Asseyez-vous dans le fauteuil, si vous voulez, je m'assiérai sur vos genoux.

« Cette fois, se dit M. Ripois, je crois que ça y est ! » Et, quand il la sentit presque couchée sur lui, la tête sur son épaule, il recommença à l'embrasser ardemment en lui caressant les seins. À mesure que ces caresses devenaient plus hardies, il cherchait à deviner d'avance comment elles seraient reçues ; car il avait beau se répéter qu'une femme qui s'abandonne ainsi est prête à s'abandonner tout entière, une certaine hésitation le retenait malgré tout. Savait-on jamais, avec ces Anglaises !

Mabel semblait ignorer la main qui jouait avec sa gorge ; elle se laissait aller sur lui, un bras autour de son cou, offrant ses lèvres et conservant pourtant, dans son attitude, une sorte de calme innocent, que M. Ripois perçut avec dépit.

Il s'était lui-même énervé à ce jeu et commençait à perdre la tête ; ses baisers se firent violents et soudain, la pressant de toutes ses forces contre sa poitrine, il risqua un geste plus précis.

Elle l'arrêta d'une main au poignet, disant sans colère :

— Ne faites pas cela ! Ce geste de défense fit flamber en lui une fureur aveugle de mâle ; pourtant il resta quelques secondes immobile et silencieux, comme s'il cherchait à se dompter. Mais, presque aussitôt, il recommença à l'étreindre, caressant brutalement ses seins et ses hanches, écrasant ses lèvres sur les siennes, cherchant par tous les moyens à éveiller ses sens pour la griser ; et il répéta son geste audacieux en lui tenant fortement le bras de son autre main.

Mais elle était aussi forte que lui et tout aussi résolue, malgré son attitude de tendre abandon. Elle l'arrêta de nouveau par le poignet, se dégagea et se mit debout, sans violence, presque sans hâte, ennuyée plutôt qu'offensée.

— Ne faites donc pas cela, je vous ai dit ! répéta-t-elle.

Et, tout en ajustant devant la glace ses vêtements un peu en désordre, elle ajouta :

— Si c'est ainsi que vous me récompensez d'être venue chez vous comme vous le vouliez !

M. Ripois était resté assis dans le fauteuil et la regardait, si rempli de haine qu'il éprouvait un besoin presque physique de frapper et de mordre. Il respirait bruyamment, les lèvres serrées, et avalait sa salive avec effort. Il lui demanda brusquement :

— Que diable êtes-vous venue faire ici, alors ?

Mabel se retourna vers lui avec une sorte d'étonnement indigné :

— Je suis venue ici parce que vous m'avez demandé de venir et qu'il pleuvait. Je pensais que vous sauriez vous conduire comme un gentleman doit le faire avec une jeune fille respectable. Si j'avais su ce que vous alliez faire…

Alors il se leva à son tour, tremblant de colère, si avide de lui jeter des injures et des reproches obscènes qu'il balbutiait et bégayait, parlant à moitié français sans s'en apercevoir :

— Si vous aviez su, eh ! innocente, va !… Vous vous laissez emmener ici, et embrasser sur la bouche, et peloter, et puis vous me sortez des boniments comme ça !… Jeune fille respectable, hein ! Mais oui, chérie, on la connaît ! Ils doivent être pas mal, à Londres, qui connaissent la forme de vos seins et de vos fesses, si vous n'avez jamais fait plus de manières qu'avec moi !… À quoi vous attendiez-vous, je vous le demande un peu ? Et pour qui m'avez-vous pris, hein ? Pour une poire ?

D'une voix qui tremblait, elle lui répondit :

— Je vous avais pris pour un gentleman ; et je ne vous aurais pas parlé si j'avais su que vous me traiteriez ainsi et que vous ne vouliez de moi que comme cela !

Il se campa à son tour devant la cheminée, les mains à fond dans ses poches, et se contenta de dire d'un ton sec, détaché et moqueur :

— Bien ! la porte est là !

Pendant qu'elle mettait son manteau, son chapeau et ses gants, il resta immobile, la regardant de haut en bas en sifflotant. Son seul regret était de ne pouvoir l'offenser davantage pour se venger de son refus et de ses reproches. Il eût aimé la frapper, la jeter dehors, laisser voir aux passants que c'était lui qui se débarrassait d'elle sans vergogne ; et, quand il s'aperçut qu'elle s'attardait à des détails de toilette, comme pour lui donner le temps de faire des excuses, et de la retenir malgré tout, il eut un ricanement de dérision et mâcha de nouveau des injures.

Enfin elle fut prête et sortit sans rien dire. Quand la porte de la rue se fut refermée derrière elle et que le bruit de ses pas sur le trottoir se fut éteint, M. Ripois se laissa retomber dans le fauteuil, allongea les jambes sur une chaise et alluma une cigarette qu'il se mit à fumer nerveusement.

Sa colère avait éteint tout désir sensuel ; mais il était obsédé par l'idée qu'il n'avait joué là qu'un triste rôle ; qu'il avait eu l'air d'un niais, et il lui semblait que ce n'était pas seulement Mabel qui lui échappait, mais un grand nombre d'autres femmes semblables à elle, sur lesquelles il avait un peu compté, et qu'il perdait toutes en une seule fois. Des milliers de Mabels, faciles à trouver dans les boutiques ou dans les rues, dont il comprenait maintenant qu'elles accepteraient de le voir, de sortir avec lui, de se laisser embrasser et caresser sous les arbres du parc, le soir, et… rien de plus.

Il se prit à songer tout haut.

— Les grues !… Tout ce qu'elles veulent, c'est se faire payer le théâtre, des bonbons et tout ça… et, si on avait un billet de cinq livres à leur donner, probablement qu'elles ne feraient pas tant

de manières !... Ça doit avoir cinq ou six types à la fois, comme ça, chacun son jour !

Mais, tout en disant cela très haut, par rancune, il sentait bien que ce n'était pas la vérité. Mabel, par exemple ! Elle savait qu'il n'avait guère d'argent, et elle le retrouvait tous les soirs en quittant son travail, ce qui n'eût guère laissé de temps pour d'autres ! Quand ils sortaient ensemble, elle apportait un soin presque exagéré à limiter leurs dépenses, à ne lui permettre aucune folie, en fille sérieuse qui connaît la valeur de l'argent, et saurait en tirer le meilleur parti...

Et, tout à coup, il comprit clairement ce dont il ne s'était rendu compte jusque là que presque inconsciemment et, en tout cas, sans y attacher d'importance ; à savoir que Mabel avait vu en lui un mari possible, dans un pays où il n'y a pas assez de maris pour toutes les filles. Eh ! Oui ! Lui, Amédée Ripois, le Français et ses cent quatre-vingt-dix francs par mois, elle avait songé que cela serait, après tout, un parti passable ; et elle n'avait même songé qu'à cela.

Cette idée, quand M. Ripois l'eut extraite de l'arrière fond de sa cervelle et installée au premier plan, expliqua bien des choses : des attitudes, certaines questions qu'elle avait naïvement posées, des mines plus tendres et presque reconnaissantes que quelques mots de lui, lancés au hasard, avaient amenées, comme lorsqu'il avait parlé de s'installer pour tout de bon à Londres et d'y vivre ; et cette autre fois quand il avait émis le désir de quitter bientôt la vie de garni. Elle eût accepté sur-le-champ de partager son nom, qu'elle ne savait pas prononcer, de l'épouser dès qu'il l'aurait voulu, et de l'aimer consciencieusement, comme elle eût aimé n'importe quel autre. Et elle s'était soumise complaisamment à

ses baisers et à ses frôlements parce que, somme toute, il ne lui inspirait pas de répugnance, parce que c'est l'usage et qu'il faut bien accorder quelques privautés, par ces temps de dure concurrence, à un galant qui veut se rendre compte…

M. Ripois s'était levé de nouveau, toute sa colère tombée ; il sifflotait doucement, les mains dans ses poches, s'interrompait de temps en temps pour sourire, et recommençait à siffloter. Mais bientôt un rappel de rancune lui fit encore froncer les sourcils : tout cela n'empêchait pas qu'il avait joué un rôle d'imbécile, et qu'il s'était laissé mener par le bout du nez, en innocent, la moitié du chemin !

Dès qu'il se fut repris à songer à cela, il lui vint un désir féroce d'entamer une seconde manche, de voir si vraiment une petite dinde anglaise pouvait le rouler impunément, lui qui prétendait jouer les conquérants et les corsaires ! Et son cerveau alerte sautant d'une idée à l'autre, il échafauda peu à peu un plan de campagne, le plan d'une revanche à prendre qui guérirait la blessure faite à sa vanité et qui serait amusante.

Quelques minutes plus tard, il était assis à sa table et composait une lettre avec soin :

« Chère Mabel… »

Non ! ce n'était pas assez tendre : il rectifia.

« Très chère Mabel… »

« Très chère Mabel, je ne sais que dire pour m'excuser de ma conduite de cet après-midi, et je viens vous supplier de me pardonner. Nous autres, Français, nous perdons facilement la tête

et, si j'ai perdu la tête aujourd'hui, c'est parce que je vous aime tellement, très chère Mabel !… »

Quand il eut écrit cela, il se renversa sur sa chaise avec un sourire satisfait.

— Ha ! ha ! ma fille ! murmura-t-il. C'est le grand jeu qu'il te faut ?

L'expression lui plut et il se la répéta plusieurs fois.

« C'est le grand jeu qu'il te faut alors ! Hein ? Le grand jeu… C'est bon, ma fille ! Tu l'auras.

« …C'est parce que je vous aime tellement, très chère Mabel ! Vous devez bien sentir, au fond, que je vous aime trop pour avoir eu l'intention de vous offenser. Et, si vous m'aimez un peu, seulement un tout petit peu, je suis sûr que vous me pardonnerez pour cette fois. Il faut absolument que je vous voie demain, parce que j'ai beaucoup de choses à vous dire… »

— Beaucoup de choses à vous dire… répéta lentement M. Ripois. Beaucoup de choses à vous dire…

Et il se prit à songer. Que lui dirait-il exactement ?

Il lui semblait maintenant qu'il voyait Mabel, sa figure et son corps, et son cœur, avec une lucidité extraordinaire, comme si elle eût été transparente : le jeu de sa figure et ce que chaque expression voulait dire ; la vie placide de son corps et tout ce que l'on pouvait en attendre ; et les quelques désirs élémentaires de son cœur tendre et droit.

Il lui dirait… Eh ! parbleu ! Il lui dirait qu'il était amoureux d'elle gentiment et respectueusement, comme elle l'eût désiré ;

qu'ils se marieraient un peu plus tard, lorsque sa situation serait meilleure et qu'ils se connaîtraient mieux ; et qu'ils devaient se considérer dès à présent comme secrètement fiancés. Tout cela corsé d'une ou deux bonnes histoires… Le grand jeu, quoi !

« …Parce que j'ai beaucoup de choses à vous dire. Je vous attendrai donc demain soir à l'arrêt des trams, au bas de Northumberland Avenue et, oh ! très chère Mabel, j'espère bien voir tout de suite à votre figure que vous m'avez déjà pardonné. Avec l'amour le plus tendre et mille baisers… »

En fermant l'enveloppe, M. Ripois sifflait de toutes ses forces :

« Penses-tu… Penses-tu… Penses-tu que ça réussisse », défi ironique à toutes les Mabels qui l'avaient pris ou pourraient le prendre pour un benêt ; et il s'interrompait pour monologuer avec bonne humeur :

— Penses-tu… Penses-tu… Ha ! Ha ! Le coup du mariage… Il faut garder ça pour les naturels du pays, mon enfant ! Avec Amédée Ripois, ça ne prend guère ! Avec Amédée Ripois, ça ne prend pas !… Penses-tu qu'ça réussisse !… En mettant la lettre à la poste maintenant, elle l'aura demain matin avant de sortir. Je la vois demain soir, et les boniments commencent ! Penses-tu… Penses-tu…

En ouvrant la porte de la rue pour sortir, il aperçut Winifred qui attendait sur le trottoir.

Depuis déjà plusieurs semaines, elle venait passer toutes les nuits et s'en allait le matin avant que personne dans la maison fût éveillé. Tous les matins, il percevait confusément, encore à moitié endormi, qu'elle se soulevait dans le lit deux ou trois fois pour re-

garder la pendule, puis se levait, s'habillait sans faire de bruit et sortait.

Ce qu'elle faisait dans la journée et jusqu'à dix heures du soir, il ne le lui avait jamais demandé ; d'ailleurs il ne lui parlait guère. Il devinait qu'elle était toujours sans travail, puisqu'elle venait ; pour le reste, il s'était si bien habitué à elle qu'il n'y songeait plus. Lorsqu'il rentrait le soir, il la trouvait postée dans l'ombre, à quelque distance de sa porte, attendant humblement. Elle entrait avec lui, mangeait ce qu'elle trouvait dans une armoire – quelque croûton de pain avec du beurre et du fromage – et se déshabillait sans rien dire.

Les premiers jours, elle avait voulu lui parler de ses faits et gestes, ses courses dans Londres à la recherche de travail, ses insuccès, sa fatigue ; mais il l'avait fait taire. Maintenant il lui arrivait de passer là le soir et la nuit et de repartir le lendemain sans avoir dit un mot. Après avoir mangé, elle retirait l'un après l'autre, à gestes las, ses vêtements déchirés ; quand la journée avait été froide, elle se chauffait les mains au bec de gaz et frottait doucement sa peau bleuie en réprimant des frissons ; et puis elle se coulait dans les draps.

M. Ripois avait fini par oublier à peu près que c'était, en somme, une femme comme toutes les autres, une femme vivante, capable peut-être de sentir et de penser. Il se souvenait seulement qu'elle lui était commode parce qu'elle se soumettait à tout, indifférente, passive, comme engourdie par la misère. Elle lui épargnait toute espèce de plainte ou de récit attristant ; et lorsque son corps toujours ferme et sain, bien qu'un peu maigri, s'était réchauffé à la tiédeur du lit, il n'avait qu'à l'attirer vers lui sans rien dire, et elle se soumettait encore en esclave. Rien dans

son aspect n'inspirait une pitié gênante, parce qu'elle conservait sa figure ronde, une peau hâlée par le grand air des rues, et que même ses yeux creux avaient un regard presque indifférent, un regard d'enfant malchanceux qui se résigne sans comprendre.

Lorsqu'il la trouva sur le trottoir en allant mettre sa lettre à la poste, M. Ripois se rappela son existence, qu'il avait un peu oubliée.

— Hallo ! fit-il brusquement. Vous êtes de bonne heure, ce soir. Attendez là ; je reviens.

Mais, après avoir jeté sa lettre dans la boîte, il descendit un peu plus loin dans Edgware Road, au lieu de rentrer. Ce soir-là, pour des raisons qu'il ne s'expliquait pas bien lui-même, la présence de Winifred l'ennuyait. Il craignait qu'à la longue elle ne finît par se croire un droit sur lui et qu'elle ne fît quelque esclandre quand il lui plairait de disposer de sa nuit d'autre façon. Elle lui était commode, évidemment ! Mais il tenait avant tout à rester libre, et cette silhouette pitoyable, postée près de sa porte, tous les soirs, commençait à l'obséder. Très lentement, en flânant, il s'en alla jusqu'à Marble Arch avant de revenir sur ses pas. Lorsqu'il regagna Star Street, elle était toujours là ; elle entra derrière lui sans rien dire.

M. Ripois retira posément son pardessus et son chapeau qu'il rangea à leur place habituelle ; puis il se campa devant la cheminée, les mains bien à fond dans ses poches, les jambes écartées, et la considéra froidement.

Elle avait aussi enlevé son chapeau et son manteau, et voici qu'un dernier vestige de coquetterie féminine la faisait ajuster inconsciemment ses cheveux défaits. L'expression de son visage

était ce soir-là un peu changée ; elle semblait plus vivante que de coutume et, en même temps, visiblement triste. Quelque calamité nouvelle, quelque dernier coup d'aiguillon du sort avait dû secouer son engourdissement. Ses yeux enfantins erraient çà et là, cherchant un secours, puis elle paraissait tout à coup se résigner une fois de plus, et son regard se fixait, comme hébété.

Enfin elle alla vers l'armoire, l'ouvrit, et se retourna vers M. Ripois.

— Il n'y a rien à manger, ce soir ?

Il répondit : « Non ! » sèchement.

Alors elle s'assit et contempla le foyer vide, atterrée. Dans le silence, le sifflement du gaz se fit entendre ; puis le bruit des autobus dans Edgware Road ; une bande de gamins passa devant la maison à pas cadencés, soufflant dans des musiques de bazar. M. Ripois se détourna avec impatience et commença à se déshabiller. Winifred, qui était restée assise, immobile, les yeux fixes, jeta un regard rapide vers lui quand il retira son veston.

— Je n'ai rien eu à manger aujourd'hui, dit-elle. Vous n'avez pas d'argent ?

Il répondit encore : « Non ! » et elle se tut. En défaisant sa cravate devant la glace, il essaya de siffler ; mais le silence de la nuit fut le plus fort, et il acheva de se déshabiller sans bruit. Au moment de se mettre au lit, il fit un pas vers le gaz comme pour l'éteindre, en regardant Winifred. Elle se leva machinalement, porta la main au col de son corsage, et puis, tout à coup, s'écria :

— Oh ! je ne peux plus… je ne peux plus…

Il la regardait toujours, les sourcils levés. Elle fit deux pas dans la chambre, s'arrêtant pour demander encore :

— Vrai ! vous n'avez pas de quoi m'acheter quelque chose à manger ?

Et, quand il eut haussé les épaules sans répondre, elle mit son chapeau et son manteau, alla jusqu'à la porte, s'arrêta encore, hésitante, et sortit enfin.

M. Ripois éteignit le gaz avec un soupir de soulagement et se coucha, tout en prêtant l'oreille. La porte de la rue s'ouvrit et se referma derrière Winifred ; mais ce ne fut que longtemps plus tard qu'il entendit le bruit de ses pas qui s'éloignaient.

q

Chapitre 8

Le lendemain, M. Ripois attendait Mabel au coin de Northumberland Avenue, comme il le lui avait promis dans sa lettre. Il se demandait avec une nuance d'inquiétude si cette lettre aurait produit tout l'effet qu'il en espérait. Un regard jeté sur elle quand ils se retrouvèrent suffit à le rassurer. Elle était sérieuse, mais gentiment tendre, comme à l'ordinaire, et même elle prit son bras et s'appuya sur lui avec une sorte d'abandon, comme si leur querelle de la veille devait les amener un peu plus près l'un de l'autre, en dissipant un malentendu.

Il balbutia quelques mots d'excuse, auxquels elle ne répondit que par un sourire indulgent et une pression de la main sur son

poignet. Alors il lui dit d'un air franc et résolu : « Je veux vous parler », et ils allèrent s'asseoir sur un banc, dans l'étroit jardin qui s'étend au pied de l'HotelCecil.

Derrière eux, l'hôtel s'élevait comme une falaise ; par devant, c'était un rideau d'arbustes, puis l'Enbankment, où les tramways électriques défilaient sans fin, et, de l'autre côté du parapet, le fleuve qu'ils ne voyaient pas. M. Ripois songeait à certaines de ses insultes de la veille, si promptement et si aisément pardonnées, et se sentait fort à son aise. Il étendit un bras sur le dossier du banc, prenant doucement Mabel par l'épaule, et l'attira contre lui, si près qu'il lui parlait presque à l'oreille. Elle semblait se douter de ce qu'il allait dire et baissait chastement les yeux.

— Mabel ! commença-t-il. Ma petite Mabel ! Est-ce que vous m'aimez vraiment un peu ?

Elle répondit posément et avec décision :

— Mais bien sûr ! Est-ce que vous croyez qu'autrement j'aurais consenti à vous voir autant, et à sortir avec vous, et… à vous laisser prendre des libertés avec moi ?

Il se dit : « Petite grue ! Va ! » et eut envie de rire, mais sa figure demeura celle d'un fervent amoureux.

Plus bas, presque à l'oreille :

— Croyez-vous que vous m'aimez assez pour accepter d'être ma femme… plus tard ?

Mabel rougit de plaisir et fit « oui » de la tête.

— Avant que nous nous engagions, continua-t-il, il y a des choses qu'il faut que je vous dise…

Et il commença son histoire.

— Comme vous l'avez probablement deviné, je ne gagne presque rien ici : deux livres par semaine ; une misère ! Mais mes parents sont très riches… Je me suis fâché avec eux il y a quelques années, à la suite de folies de jeune homme, des dépenses exagérées, des dettes, et c'est alors que je suis venu à Londres pour gagner ma vie, me réhabiliter par le travail. Ah ! Ç'a été dur !… Mes parents sont prêts à me pardonner depuis longtemps. Je suis leur fils unique, n'est-ce pas ? Mais je m'étais promis à moi-même que je gagnerais ma vie pendant trois ans, sans rien demander à personne, et ces trois années-là ne seront finies que dans un mois. Encore un mois et j'aurai plusieurs milliers de livres qui me reviendront de droit… un héritage… sans compter ce que mes parents me donneront ; ils sont très riches ! Avec cet argent-là, peut-être que je m'intéresserai à une affaire ici, comme associé ; car, maintenant, je crois bien que je vais rester à Londres. Hein ? Qu'en pensez-vous ? En tout cas, petite Mabel, vous allez épouser un vrai gentleman, un homme riche…

Il avait commencé d'un ton un peu hésitant, embarrassé ; mais il s'était animé peu à peu, trouvant le ton juste et des mines naturelles. Mabel s'était tournée vers lui, et il pouvait suivre sur sa figure l'effet de ses mensonges. Contente ?… Assurément ; ses yeux brillaient et sa bouche s'entr'ouvrait un peu, comme celle d'un enfant à qui l'on raconte une histoire merveilleuse ; mais ses premiers mots furent pour exprimer une vanité naïve :

— J'avais dit oui avant de savoir tout cela !

Elle avait dit oui avant de savoir tout cela ; elle avait donné la preuve de son désintéressement et de son grand amour, de sorte

qu'elle pouvait maintenant se réjouir avec simplicité ! Mais sa joie était placide et sans exubérance, comme il convient. Elle semblait se dire surtout :

— Enfin ! C'est fait ! Me voilà engagée, bientôt casée… Maman va être bien contente !

M. Ripois continuait.

Encore un mois et il serait réconcilié avec ses parents ; il leur parlerait de ses intentions de mariage, dont ils seraient heureux. Sans doute ils viendraient à Londres faire connaissance avec Mabel ; ou peut-être serait-il préférable que le mariage eût lieu tout de suite, suivi d'un voyage de noces en France… En tout cas, il n'était pas d'avis d'attendre longtemps ; il voulait sa chère petite Mabel à lui le plus tôt possible, dès que tout serait remis en ordre et qu'il aurait repris son rang social. Jusque là leur engagement devrait être tenu secret ; il ne fallait en parler à personne sous aucun prétexte. Un mois !…

Lorsqu'ils s'en allèrent ensemble vers le tramway, elle lui prit le bras et se laissa aller contre lui en marchant, alanguie et douce, pour marquer qu'il y avait maintenant entre eux un lien nouveau. Il dit encore :

— Je vous aurais dit tout cela hier, si vous n'étiez pas partie si tôt !

Elle ne répondit rien, mais rougit un peu et lui serra doucement la main.

En la quittant, M. Ripois remonta à pied jusqu'à Leicester Square, où il entra dans un public-house pour boire quelque chose. Il se sentait de bonne humeur : le « grand jeu » avait eu

tout le succès qu'il en attendait, et quand il songeait à la promptitude que Mabel avait mise à lui pardonner ses audaces de la veille et à accepter son offre avec joie, il caressait sa moustache et souriait déjà en vainqueur. Maintenant qu'elle se croyait fiancée à un fils de famille, elle tiendrait assurément à faire tout ce qui serait nécessaire pour le conserver !

Lorsqu'il arriva au coin de Star Street, il reconnut avec ennui la silhouette familière devant sa porte. Winifred était donc revenue ! Il fit semblant de ne pas la voir ; mais, quand il mit sa clef dans la serrure, elle vint à lui d'un air presque résolu.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il brusquement.

— Je veux entrer.

Dans la demi-obscurité de la rue, sa figure creusée d'ombres paraissait changée et tragique, comme si elle s'était réveillée d'un long sommeil pour atteindre sa maturité douloureuse en une seule nuit. Et, quand ils furent tous deux dans sa chambre, le gaz allumé, il ne put s'empêcher de la regarder de nouveau, se demandant ce qu'il y avait en elle, ce soir-là, qu'il n'avait pas encore remarqué.

Elle dit :

— Oui ! vous pouvez me regarder !... vous pouvez me regarder...

Les mains nues ébauchèrent un geste en se soulevant un peu, les paumes ouvertes, les bras allongés, et puis retombant le long du corps. Elle semblait vouloir se montrer tout entière, telle qu'elle était, la honte dépouillée : ses loques, sa peau malpropre, sa figure altérée, et triste, et son pauvre corps maltraité.

Elle répéta encore :

— Vous pouvez me regarder !

Puis elle se laissa tomber sur une chaise, les coudes sur les genoux et pleura éperdument en se cachant le visage dans ses mains.

M. Ripois poussa un soupir excédé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Hier soir, fit-elle entre deux sanglots, hier soir… vous saviez que je n'avais rien eu à manger de la journée et vous n'avez rien voulu me donner, pas même un morceau de pain. Ce n'était pas vrai que vous n'aviez pas d'argent, et je sais bien pourquoi vous m'avez dit cela… Je vous avais vu dans le parc, l'après-midi, avec une autre femme…

— Ah ! fit M. Ripois d'un ton indifférent. Et après ?

— Rien à manger de la journée, après tous ces jours où je n'avais pas eu grand'chose, et rien le lendemain… Vrai ! je ne pouvais plus y tenir. Alors, en sortant d'ici, j'ai trouvé un homme qui m'a payé du café et des gâteaux, et qui m'a promis de l'argent, et j'ai été avec lui.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

— Oh ! rien à vous, bien sûr !

Et elle sanglota plus fort.

— Rien à vous ; mais moi, mais moi !… Tant qu'il n'y avait eu que vous, ce n'était pas la même chose ; un seul, n'est-ce pas, ce n'est pas si mal, et puis vous ne m'aviez jamais donné d'argent ;

mais maintenant, c'est fini ! Je suis une mauvaise fille, maintenant !... Il y a eu vous et puis un autre ; alors tous ceux qui viendront après, pourquoi pas ?...

Elle s'arrêta tout à coup de pleurer, comme devant quelque chose d'irrévocable. Les larmes avaient effacé de sa figure l'expression de honte et de chagrin, et voici que cette figure redevenait celle d'une enfant : encore ronde, des joues hâlées et des yeux qui resteraient innocents jusqu'à la fin. Une enfant simple et chaste de cœur qui s'en irait par les rues, offrant son pauvre corps prostitué parce qu'elle avait déjà appartenu à deux hommes et que mille autres ne pourraient la déshonorer davantage à ses yeux.

— Je suis une mauvaise fille maintenant. C'est fini !

M. Ripois sentit un peu de remords : elle n'avait fait que se lamenter sans lui reprocher rien, de sorte qu'il fut tenté de se montrer magnanime. Il lui mit une main sur l'épaule et lui dit d'un ton consolateur :

— Ne pleurez donc pas, petite bête ! Je vous offrirai à souper ce soir, et vous pourrez rester ici.

Mais Winifred secoua plusieurs fois la tête.

— Non ! Je ne pourrai plus jamais aller avec vous, maintenant ! Tant qu'il n'y avait eu que vous, cela m'était égal, parce que ç'avait l'air convenable, n'est-ce pas, toujours tous les deux. Et quand des hommes me parlaient dans la rue, même si j'avais faim, je ne voulais pas les écouter, et je faisais la fière, comme si j'avais eu un homme à moi, pour de bon !... Je rentrais ici le soir ; nous nous mettions au lit ; je me disais à moi-même :

« Après tout, ça ne fait trop rien puisqu'il est le seul, et peut-être qu'il me gardera tout à fait ! » Et je ne vous ai jamais refusé.

« Mais si je recommençais avec vous maintenant, il me semblerait que tout le temps que je suis venue ici, le soir, j'étais déjà une mauvaise fille, une fille des rues ; et je n'aurais même plus cela à me rappeler plus tard, les fois où nous étions ensemble toutes les nuits, vous et moi, vous toujours, presque comme il faut ! »

Elle s'épongea les yeux, arrangea ses cheveux devant la glace ; mais, quand elle essaya de dire adieu, les larmes revinrent et elle resta longtemps à sangloter, la figure dans ses mains, sans vouloir le laisser approcher d'elle. Enfin les sanglots s'arrêtèrent, et, l'instant d'après, elle était partie.

Après avoir médité quelque temps, M. Ripois se dit tout haut :

— Ces Anglaises ! Ça vous raconte des histoires à la vertu tant qu'on en veut ; mais, après des semaines qu'on se connaît, ça s'en va sans seulement vous embrasser, par pique !

Et, un peu plus tard : – Ça n'a pas de cœur !

q

Chapitre 9

Lorsque le temps était beau, M. Ripois et Mabel se retrouvaient, le soir, au bas de Trafalgar Square. Il attendait sur le trottoir, devant les bureaux des compagnies de navigation, fermés à cette heure. Des femmes passaient, descendant vers la gare de Charing

Cross ou vers l'Enbankment, qu'il regardait avec insistance, par habitude, en caressant sa moustache. Jusqu'à ce qu'elles eussent disparu, il les suivait des yeux, et, quand une d'elles paraissait répondre à son regard ou tourner à demi la tête en s'éloignant, c'était comme si un verre de vin généreux lui envoyait au cerveau son front de gaillardise vaniteuse.

— Encore une qui est à prendre ! se disait-il.

Ou bien :

— Si je n'avais rien de mieux à faire !

Les voitures et les autobus tournoyaient autour du square ; des lueurs dansaient déjà dans l'eau des bassins. Les lions de pierre qui gardent la colonne de Nelson n'étaient déjà plus que des blocs d'ombre, et Nelson lui-même, loin de la terre, oublié, semblait regarder le ciel pâle par-dessus les maisons.

Mabel arrivait en se hâtant, souriante.

— Vous ai-je fait attendre longtemps, cher ?

— Pas très longtemps…

Ils s'en allaient en se tenant par le bras vers Saint-James'Park. Parfois l'heure leur permettait de s'asseoir sur un banc du parc avant la fermeture des grilles. Serrés l'un contre l'autre, ils restaient presque silencieux, regardant la nuit descendre sur l'étang, prêtant l'oreille aux derniers papotages des canards dans les taillis de l'île.

— Regardez ce ciel. Est-ce joli !

— Oh oui ! Et comme il fait bon ce soir !

— Délicieux !

Leurs paumes se collaient l'une à l'autre, et leurs doigts entrelacés échangeaient des pressions ferventes. Ils tournaient la tête en même temps et se regardaient tendrement dans les yeux. Puis Mabel se mettait à lui raconter les menus incidents de sa journée, toutes sortes de choses sans importance qu'elle narrait par le détail, comme si c'eût été un devoir pour elle de ne rien cacher.

Un soir elle lança :

— Je leur ai dit, à la maison, que j'aurais une nouvelle à leur annoncer d'ici deux à trois semaines. Oh ! je n'ai dit que cela, bien sûr ! Je vous avais promis... Ils ont fait semblant d'être très intrigués ; mais, au fond, ils se doutent bien de ce que c'est. Tom et Dick, mes frères, ont commencé à me taquiner. Je vous ai déjà parlé d'eux, n'est-ce pas ? Tom n'a que seize ans, et il est plus grand que vous. Ce sera un colosse.

« Quand je rentre un peu tard maintenant, ils me disent tous :

« – C'est encore le « mystère » qui vous a retenue, hein ? Et comment va-t-il, ce mystère ?

« Le « mystère » c'est vous.

« Maman leur a dit :

« – Laissez-la donc tranquille, vous, les garçons !

« Et elle vient m'embrasser pour montrer qu'elle a compris.

« Dès que tout sera arrangé et que nous pourrons annoncer notre engagement, vous viendrez prendre le thé à la maison, un

dimanche ; et je suis sûre que vous serez bons amis tout de suite, vous et eux. Maman fera un gâteau aux cerises… »

Puis Mabel se serrait contre son épaule en baissant les yeux et disait avec une nuance d'hésitation :

— Dick… C'est mon plus jeune frère, vous savez, veut être ingénieur ; seulement, il faudrait qu'il fasse un apprentissage dans une très bonne maison, pour bien réussir. Cela coûte cher, et on n'a pas trop d'argent à la maison ; alors je m'étais toujours dit que si j'épousais un homme qui eût de l'aisance…

Elle n'allait pas plus loin et soudain levait sa figure vers celle de M. Ripois et lui jetait un bras autour des épaules, craignant de s'être montrée calculatrice.

— Oh ! très cher ! Vous savez bien que ce n'est pas pour votre argent… Je vous aime pour vous-même, cher cœur ! N'avais-je pas dit oui avant de savoir qui vous étiez ?

M. Ripois souriait d'un sourire indulgent et tendre et la pressait contre lui ; en son for intérieur, c'était un rire qui le secouait, un rire d'ironie vengeresse. Il appuyait sa joue contre celle de Mabel et songeait :

« Ha ! Ma fille ! Tu t'es moquée de moi, mais maintenant c'est mon tour ! »

D'autres fois, ils restaient en dehors du parc assombri, en face de la caserne des Horse Guards, ou bien dans Birdcage Walk, appuyés à la grille. Mabel se laissait aller contre lui sans résistance ni réserve quand il l'attirait : il sentait les formes de son corps collé au sien, les gonflements doux de sa poitrine, l'épaisseur charnue des bras qu'elle lui nouait autour du cou, et cet abandon

intime lui inspirait de la vanité. Ses yeux qui étaient confiants et tranquilles, ses cheveux fins qui lui retombaient souvent sur le front, et qu'elle relevait d'un geste alangui, ses lèvres fraîches, dont les baisers étaient toujours savoureux et sans âpreté – il regardait tout cela de près, en maître, avec des yeux hardis qui lui faisaient tendre de nouveau sa bouche.

Puis il lui nouait ses mains derrière les hanches, se laissait aller en arrière contre la grille, la couchant sur lui, et l'étreignait avec tant de force qu'il pouvait sentir l'ossature du bassin à travers la chair, et les cuisses qui mettaient leur poids tiède sur les siennes. Elle ne luttait pas, mais détournait les yeux, appuyait sa tête sur son épaule et se laissait étreindre.

Les soirs où Mabel était libre de bonne heure, ils s'en allaient volontiers jusqu'à Hyde Park et restaient longtemps assis sous un arbre, en caresses plus intimes. Mais, quand le temps était pluvieux ou gris, Mabel préférait se promener dans Regent Street, Oxford Street ou Tottenham Court Road et regarder les vitrines des magasins.

Elle attirait surtout M. Ripois vers celles qui montraient des meubles, qu'il se voyait forcé d'examiner avec une apparence d'intérêt. Et elle le consultait à chaque instant :

— Voyez cette salle à manger… Oh ! C'est trop cher ! Et puis le buffet serait peut-être trop grand. Croyez-vous, décidément, que nous ferons mieux de prendre une petite maison ou un « flat » ?

Un jour, ils s'arrêtèrent devant un mobilier de chambre à coucher qui occupait toute une vitrine, disposé comme il le serait dans une pièce, sur un tapis aux tons clairs. Une vaste armoire à trois panneaux, une commode, une toilette à glace biseautée, un

lit aux cuivres éclatants, où deux oreillers voisinaient hors de l'intimité chaude des couvertures.

— Ça a l'air assez confortable ! dit M. Ripois, et ils regardèrent quelques instants sans rien dire, épaule contre épaule.

Puis Mabel en chercha le prix.

— Quarante-sept livres ! Oh ! Il ne faut pas y penser…

Mais M. Ripois protestait nonchalamment.

— Par exemple ! Ça n'est pas si cher !

Alors elle regardait de nouveau, et une rougeur de plaisir lui montait aux joues en songeant au luxe qu'elle pouvait maintenant entrevoir.

Elle conservait parfois toute la journée dans sa poche, pour le lui montrer, un journal contenant des annonces de maisons ou d'appartements à louer, et elle lui demandait avec déférence :

— Celle-ci… à Denmark Hill… C'est très joli, par là-bas, et très bien habité ! Huit pièces, soixante-cinq livres par an. Croyez-vous que nous puissions dépenser autant que cela ?

— Bien sûr ! Mais celle-là ne nous conviendrait pas en tout cas. Je veux l'électricité.

L'électricité ! Elle se taisait, respectueuse, devant ces visions de vie élégante et facile, et elle lui pressait tendrement la main.

De temps à autre, il jouait à l'indifférence. Un soir, il ne venait pas au rendez-vous habituel et, le lendemain, il bâillait fréquemment au cours de leur promenade, de l'air un peu ensommeillé et

las d'un homme qui a passé la soirée de la veille en joyeuse compagnie. Il dit un jour :

— Je commence à en avoir assez de tirer le diable par la queue et de ne jamais m'amuser. Lorsque tout sera arrangé, d'ici une semaine ou deux, et que le premier chèque arrivera, je m'offrirai un peu de bon temps !

Quand Mabel lui demanda ce qu'il entendait par là, il rit d'abord sans répondre ; puis il la regarda en face.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, en somme ? fit-il. Nous ne sommes pas encore mariés, n'est-ce pas ?

Et il se réjouit de voir son expression inquiète et blessée.

Un dimanche. La période de silence sur leurs projets que M. Ripois avait imposée à Mabel tirait à sa fin. Il ne restait plus que quelques détails à régler, disait-il, et d'ici peu de jours il serait en possession d'une petite fortune, que ses parents, pleins de joie et d'affection après sa longue épreuve, ne manqueraient pas d'augmenter copieusement.

— Cela paraît drôle, disait-il en riant. Dans une semaine ou deux, je serai riche ; mais pour le moment je n'ai littéralement pas le sou. Même pas de quoi vous offrir un bon petit thé dans la pâtisserie de Cranbourn Street, chérie !

Elle répondit aussitôt :

— Cela ne fait rien, cher cœur ! avec un sourire aimant et brave.

Ils avaient poussé jusqu'à Piccadilly Circus ; mais voici qu'au moment où ils allaient se diriger sur le parc le ciel s'assombrit.

— Ce que nous avons de mieux à faire, déclara M. Ripois, c'est encore d'aller chez moi. Là au moins nous serons à l'abri, et nous ferons le thé nous-mêmes… Au point où nous en sommes, vous n'allez tout de même pas refuser !

Mabel fit une moue un peu hésitante, mais se laissa emmener sans rien dire.

Cette fois, elle étudia sa chambre d'un œil plus sévère et lui désigna, en faisant une petite grimace de dégoût, le tapis élimé, la poussière éparse :

— Je crois que je pourrai vous rendre plus confortable que cela, mon amour ! dit-elle en lui nouant ses bras autour du cou.

Alors il s'assit dans l'unique fauteuil, l'attira sur ses genoux, et ils parlèrent à voix basse, avec intimité, de ce que serait leur vie ensemble : des soirées tranquilles au coin du feu, que ne troublerait aucun souci d'argent ni de tâche ennuyeuse et grossière ; le théâtre parfois, puis un souper fin, en amoureux, et l'intérieur bien rangé, accueillant, qui les attendrait au retour ; de temps à autre de petits voyages…

Après cela, il y eut un long silence, et M. Ripois commença à lui caresser tout le corps, comme l'autre fois ; mais quand elle arrêta sa main, tendrement pourtant et sans violence, il desserra tout à coup son étreinte comme découragé et fit semblant de douter d'elle.

— Au fond, dit-il d'un ton chagrin, vous ne m'aimez pas ! Vous autres, Anglaises, vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer.

Elle protesta ; mais il secouait la tête, sceptique, détournant les yeux. Un autre silence, et voici qu'il sentit les deux mains de

Mabel, qu'elle lui avait nouées autour du cou, faire un petit mouvement rapide, à moitié frisson, à moitié pression légère, qui l'attirait ; et il comprit qu'elle s'abandonnait.

La nuit était tombée ; mais ils n'avaient pas allumé le gaz, et ils restaient enlacés dans l'ombre, alanguis. Mabel semblait s'accrocher à lui maintenant avec une avidité nouvelle, parce qu'elle tenait à lui doublement, pour lui-même et pour ce qu'elle lui avait donné.

— Je vais annoncer la nouvelle à la maison demain, murmura-t-elle à la fin… Leur dire que nous sommes engagés et qui vous êtes ; et vous viendrez les voir dimanche prochain. Même si vous n'avez pas votre argent tout de suite, cela ne fait rien ; mais il faut que nous soyons engagés pour de bon, après aujourd'hui !

Elle restait rêveuse et un peu triste. M. Ripois la tenait fortement d'une main à la hanche et la regardait des pieds à la tête avec satisfaction ; sa figure, qu'il connaissait déjà si bien, ses yeux, ses sourcils fournis et sa bouche docile ; ses seins, les courbes de son corps, tout ce qu'elle lui avait livré d'un abandon franc et généreux… Il l'avait eue ! C'était son tour de rire, maintenant, quoi qu'elle pût faire ou dire !

En levant les yeux vers lui, elle rencontra son regard.

— Je sais à quoi vous pensez, dit-elle.

— À quoi donc ?

— Vous savez maintenant que vous aviez tort, tout à l'heure, de dire que je ne vous aimais pas.

Le lendemain matin, quand sa propriétaire lui apporta son breakfast, M. Ripois lui annonça que, par suite de circonstances imprévues, il devrait quitter sa chambre dans un jour ou deux. En déjeunant, il projeta d'aller faire un tour dans Soho et du côté de Charlotte Street pour voir des logements ; et il songea à la mine que ferait Mabel lorsqu'elle viendrait chercher, pour le présenter avec orgueil à sa famille, le beau parti disparu.

« Pauvre fille ! » se dit-il, avec un rire de compassion.

Mais à peine fut-il sorti, dans l'air frais du matin, son cœur entonna un chant d'allégresse barbare. C'était cela, l'amour ! On jouait un jeu sans pitié, chacun pour soi, et il fallait bien que l'un des deux gagnât. Elle avait joué avec lui, la petite Mabel ; mais elle n'était pas assez maligne… pas assez maligne, et, cette fois encore, c'était lui qui avait gagné.

Ses talons sonnaient gaiement sur le trottoir ; la moustache relevée, son chapeau en arrière, il s'en allait par les rues en se dandinant un peu, content de lui-même et content de la vie, oubliant déjà son triomphe de la veille pour songer aux prochaines conquêtes.

q

Chapitre 10

Il avait trouvé sans grande difficulté une chambre meublée dans Howland Street, une petite rue qui rejoint Charlotte Street et Trottenham Court Road ; une chambre suffisante, ni très grande ni très propre, à vrai dire, au second étage sur la cour. Mais la

maison appartenait à des Allemands, gens tolérants et discrets, qui sauraient fermer les yeux. M. Ripois se dit qu'il pouvait toujours rester là quelques semaines et chercher à loisir quelque chose de mieux.

Le dernier jour du mois, lorsqu'il se présenta, comme de coutume, à la caisse pour toucher ses appointements, le caissier lui dit que le manager désirait lui parler. Il se rendit à la convocation, un peu intrigué, tout en serrant soigneusement l'argent qu'on venait de lui remettre.

Le manager était un gros homme sanguin, d'humeur joviale, qui allait passer de temps en temps ses dimanches à Paris. Il avait toujours traité M. Ripois assez familièrement, lui racontant à l'occasion des histoires obscènes, comme si sa qualité de Français mettait entre eux une sorte de complicité gaillarde. Cette fois pourtant, il était sérieux et guindé.

— Je regrette infiniment, dit-il, d'avoir à vous annoncer que l'on a décidé de se passer de vos services à la fin du mois prochain.

M. Ripois lui demanda des explications en balbutiant, tandis que des idées invraisemblables le traversaient. Que s'était-il passé ? Ces Anglais avaient les idées si étroites ! Avait-on su ?... Mais la raison de son renvoi, que le manager lui donna sans difficulté, était imprévue.

— Vous savez que les affaires ne vont pas particulièrement bien dans le moment ; point mal, mais enfin pas comme on pourrait le désirer. Il faut songer à réduire les dépenses. Ce qu'il y a à faire comme correspondance française, tenue des livres, etc... ne constitue pas, en somme, un travail bien lourd, et M. Beuhling

s'est offert à s'en charger en plus du sien, pourvu qu'on lui donnât de petits appointements. Il sait parfaitement le français, vous ne l'ignorez pas !

C'était donc cela ! Une lettre venue de Nuremberg avait enjoint au dernier rejeton de la dynastie Beuhling de commencer à gagner un peu d'argent, et il s'était conformé à cet ordre sans retard, d'une manière à la fois ingénieuse et simple. Ce Beuhling ! Toujours si aimable et si franc, si bon camarade !

Le manager s'excusait gentiment, plaidant son impuissance.

— Vous savez, moi, je ne fais pas ce que je veux ! Je ne suis qu'un employé, comme vous en somme ; on me donne des ordres, et j'obéis. Je ne demanderais qu'à vous conserver !

Puis il se fit encourageant, débordant d'optimisme :

— Ce n'est pas un bien grand malheur pour vous, allez ! Vous trouverez facilement autre chose. D'abord vous avez un mois pour chercher, et, quand vous aurez une place en vue, donnez-nous comme référence : nous dirons du bien de vous.

Il avait été si consolant, si plein de bienveillance que M. Ripois sortit du bureau réconforté et presque content ; mais, lorsqu'il se trouva seul dehors, entre les rangées de hautes façades grises, tout changea d'aspect.

Trente-cinq shillings par semaine, cent quatre-vingt-dix francs par mois, ce n'était assurément pas grand'chose, et pourtant, quand cet argent-là viendrait à manquer, il ne lui resterait plus rien. Le loyer payé, trois repas par jour, mille menues dépenses nécessaires, de temps en temps un bon dîner, un cigare, de quoi faire le jeune homme et voir la vie, toutes ces choses

avaient dépendu des quelques pièces d'or qu'il recevait à la fin de chaque mois, et sur lesquelles il comptait naturellement, rechignant chaque fois devant la petitesse de la somme. Quand il ne les recevrait plus…

Il se répéta à plusieurs reprises :

« Bah ! je trouverai autre chose ! »

Mais il manquait de conviction et doutait de lui-même. Ils étaient tant à chercher ; tant de Français comme lui, certains pourvus peut-être de titres plus solides ; tant d'Allemands, fortement instruits et prêts à toutes les besognes ; tant de jeunes hommes munis de diplômes, parlant trois langues ou plus, qui mendiaient dans force annonces un emploi quelconque, même non rétribué, pour compléter leur éducation commerciale à bonne école. Des fils de famille, qui recevaient de l'argent de chez eux et vivaient grassement. D'innombrables Beuhlings, studieux et féroces.

À force d'y songer il se rendit compte de nouveau de quelque chose qu'il avait oublié à la longue, c'est que ç'avait été pour lui un coup de chance inespéré, dix-huit mois plus tôt, de trouver l'emploi qu'il perdait maintenant. Commis de magasin jusque là, guère versé en écritures et peu sûr de son orthographe, il était entré dans la maison Keeble and Co par hasard, parce qu'il s'était trouvé là au bon moment, qu'il était Français, et qu'il avait su répondre à toutes les questions avec assurance. Quelque temps, il avait craint d'être découvert et renvoyé ; mais comme cette humilité peureuse s'était vite effacée ! C'était maintenant seulement que renaissait en lui le sentiment de son infériorité vis à vis de tous ces fils de famille.

Enfin ! Il fallait pourtant bien qu'il trouvât quelque chose. Sinon… Il songea aux individus dépenaillés qui rôdent aux abords des librairies françaises et glissent à l'oreille de leurs compatriotes leurs récits de malchance et de misère.

Le mois qui suivit s'écoula avec une rapidité affolante. Rien n'était changé en apparence : tous les matins, un breakfast sommaire, puis le bureau, où sa besogne lui semblait maintenant plus facile et plus plaisante que jamais. À cinq heures, il était libre et revenait vers le West End en flânant. Mais souvent quelque souvenir lancinant lui rappelait que tout cela finirait bientôt, qu'il n'en avait plus que pour un mois, trois semaines, quinze jours…

Il achetait le Daily Telegraphtous les matins, à cause des annonces, et les consultait avec soin. Lorsqu'il en voyait une qui paraissait intéressante, il la marquait d'un trait de crayon bleu et notait l'adresse, qui n'était, le plus souvent, qu'un chiffre accompagné d'initiales, aux soins d'une agence de publicité. Et, quand il les avait lues toutes, il choisissait celles pour lesquelles ses maigres titres pouvaient lui donner des chances, et rédigeait des lettres avec soin.

P. X. 482 – Care of Street's.Un employé qui sût l'allemand et le français.

Hum ! L'allemand… Il écrivait pourtant, insistant sur ses capacités, ne faisant allusion au reste qu'en termes vagues, bien qu'avec assurance.

A. Z. Box 178 – Care of Sell's.Sténodactylographe anglais et allemand, sachant le français et un peu d'espagnol.

Là, il se contentait de déposer sa candidature sans donner de détails, sollicitant un rendez-vous.

Lorsqu'il avait écrit plusieurs lettres sans recevoir de réponse, il modifiait un peu la forme des suivantes, cherchant à se rendre compte de l'effet produit ; et, pour suppléer à l'absence de titres spéciaux et de longue expérience, il terminait toujours en demandant instamment une entrevue. Seulement une entrevue, et tout s'arrangerait, car « il se faisait fort de prouver que ses aptitudes… »

Une ou deux fois cette entrevue lui fut accordée. Il se trouva en présence d'hommes froids et circonspects qui percèrent sans effort ses affirmations vagues et le forcèrent à avouer ce qu'il voulait cacher. Cela finissait toutes les fois de la même manière : un sourire pâle, un signe de tête bref, et : « Nous vous écrirons… » Il savait ce que cela voulait dire, et recommençait le lendemain à consulter les annonces, sans attendre ces lettres qui ne viendraient jamais.

À part cela, il vivait comme à son ordinaire, et, quand le résultat de ses démarches du jour l'avait un peu découragé, il l'oubliait vite en se promenant le soir dans les quartiers de l'Ouest, une cigarette entre les doigts, regardant les femmes hardiment. Celles qui lui renvoyaient son regard, il les jaugeait d'un coup d'œil rapide, suivant leurs vêtements et leur allure ; celle-ci : une grue, rusée et méfiante, avec laquelle il perdrait son temps ; avec cette autre, saine, d'air gai et innocent, il eût fallu se donner trop de mal. Il continuait son chemin nonchalamment, attendant que le sort lui envoyât exactement ce qu'il cherchait. Car, au fond, il avait toujours confiance en lui-même et en son étoile, et ne pou-

vait guère s'imaginer l'avenir que comme intéressant, malgré quelques vicissitudes, et semé de galantes aventures.

Il fallut la fin du mois pour lui faire sentir avec acuité le changement fâcheux qui arrivait. Lorsqu'il sortit du bureau pour la dernière fois, son argent en poche, après avoir distribué des poignées de main d'adieu, ce fut sans émotion et presque sans regret ; mais le lendemain matin, quand il vit devant lui la journée vide et songea qu'après trente jours pareils ce serait peut-être la misère, cette idée le choqua avec une force nouvelle.

Il s'habilla lentement, en prenant son temps, et s'en alla dans les rues, désorienté par ses loisirs.

Au moment d'acheter un journal, comme de coutume, il réfléchit qu'il pouvait économiser un penny par jour en allant dans quelque bibliothèque publique, maintenant qu'il disposait de tout son temps. Il descendit donc, en se promenant, jusqu'à celle de Saint-Martin's Lane, ce jour-là comme les jours suivants.

La plupart des lecteurs du matin sont des hommes et des femmes sans emploi qui viennent là pour étudier les annonces, ou bien de vieilles gens qui ne travaillent plus et qu'on envoie à la bibliothèque pour se débarrasser d'eux. Ceux-là s'attachent à un journal et le lisent de la première ligne à la dernière, minutieux, le nez sur le papier. Derrière eux, d'autres lecteurs s'impatientent ou soulèvent discrètement des coins de page pour découvrir les « Offres d'Emplois » qu'ils parcourent avidement, prenant des notes sur des dos d'enveloppes. Le pupitre du Daily Telegraphest le plus entouré par ceux qui cherchent des emplois de bureau ; devant des journaux plus populaires, des artisans et des domestiques se livrent au même manège.

M. Ripois attendait patiemment que son tour fût venu et copiait ce qui l'intéressait ; puis il examinait distraitement quelque revue illustrée et se retrouvait de nouveau dans la rue, encombré de ses loisirs.

La physionomie des quartiers de l'Ouest le matin, à quoi il n'était pas habitué, l'intéressa quelque temps, mais bientôt, las de marcher, il cherchait un endroit pour s'asseoir et laisser passer le temps. Quelquefois c'était sur un banc de Leicester Square, près de la fontaine d'où Shakespeare, mélancolique, contemple un music-hall et un magasin de nouveautés. Ce square, autour duquel les hommes qui s'amusent et les femmes qui les amusent défileront la nuit, est, pendant la journée, familier et calme comme le mail d'une petite ville de province. Des mères de famille françaises ou italiennes de Soho y viennent surveiller les jeux de leurs enfants, faire prendre l'air aux bébés et bavarder entre elles ; des hommes de toutes nationalités, aux faux-cols crasseux, lisent le journal de la veille, musent ou somnolent.

Un autre asile pour lequel M. Ripois se prit d'affection fut le jardin de l'Enbankment, au bas de Northumberland Avenue. Il s'étend le long de la Tamise : des allées de bitume tournent autour de pelouses tondues et soignées et de corbeilles de fleurs, au milieu desquelles s'élèvent aussi quelques statues dont seuls les étrangers de passage cherchent les noms. Malgré les coups de timbre incessants des tramways électriques et les appels de sirène des remorqueurs, il y règne une paix d'enclos. Sauf entre une heure et deux de l'après-midi, quand les employés sont sortis pour le lunch, les bancs sont presque vides et les allées peu fréquentées ; sur les pelouses, des jardiniers travaillent sans hâte et se redressent à chaque instant, un poing sur la hanche, pour

contempler leur ouvrage et mieux savourer la douceur des derniers beaux jours.

Le matin, et jusqu'au milieu de la journée, l'on y voit souvent des femmes assises sur les bancs, des femmes d'aspect décent, vêtues sans élégance, qui restent là longtemps. Celles-là encore n'ont pas de travail et en cherchent ; ou peut-être se sont-elles lassées de chercher du travail et ne cherchent-elles plus que de l'argent. À l'extrémité d'un banc vide au bord d'une des allées de bitume, elles attendent ce que la Providence leur enverra, passives ; car si les premières semaines de misère ont suffi à leur imposer le trafic de leur corps, elles n'ont pu leur donner encore la hardiesse d'en trafiquer ouvertement.

Quand des hommes passent, elles lèvent vers eux des yeux furtifs, aussitôt détournés, et elles les voient s'éloigner à regret sans oser les encourager de nouveau. Quelques-uns s'arrêtent, s'asseyent à côté d'elles et entrent en conversation ; elles répondent, mais ne font que répondre ; peu à peu, l'homme lit entre leurs phrases vagues ce qu'elles sont, ce qu'elles veulent et ce à quoi elles sont prêtes ; il pose une question brutale, et ils s'en vont ensemble.

Lorsque l'hiver sera venu et que les jardins de l'Enbankment seront balayés d'un bout à l'autre par le grand vent froid qui monte avec la marée, ces femmes auront trouvé d'autres asiles, ou bien émigré vers les rues du centre, où elles apprendront, à la longue, les ruses et les hardiesses de leur négoce, ses invites et ses marchandages.

M. Ripois se plaisait à s'asseoir à côté de l'une d'elles et à l'interroger. Il la regardait dans les yeux, toujours amusé de les voir

si facilement embarrassées devant son audace et ses questions crues, bien qu'il les devinât soumises d'avance ; et il se disait : « Elles ne sont vraiment pas fortes » – ou bien : « C'est de l'hypocrisie, voilà tout ». Mais, quand il était fatigué de ce jeu, il se prenait à songer au peu d'argent qui lui restait, à l'incertitude menaçante des semaines proches, et toutes les idées d'amour passaient au second plan.

L'été de la Saint-Martin traînait encore, en belles journées toutes noyées de soleil pâle. Il faisait bon s'étirer sur un banc, recevoir le soleil en pleine figure, les yeux fermés, sentir peu à peu sa chaleur tiède vous pénétrer la peau et faire couler dans vos veines un bien-être alangui, oublier quelque temps tout ce que l'on souhaitait oublier, ou bien ne s'en souvenir que pour imaginer des solutions heureuses.

Mais les jours passaient. Ses lettres quotidiennes restaient sans réponse ; une seule fois, une entrevue lui fut accordée, au cours de laquelle on offrit de le prendre à l'essai aux appointements d'une livre par semaine, cent francs par mois ! Il refusa, puis se repentit le jour même et écrivit pour dire qu'il acceptait. Trop tard ! La place était prise. Le lendemain, il dut faire la monnaie de son dernier souverain, et toutes ces choses qu'il n'avait encore vues qu'indistinctement, perdues dans le lointain : le besoin urgent, la faim, la misère furent soudain devant lui, se rapprochant comme un train qui fonce.

Il cessa de prendre ses repas dehors, parce que cela coûtait trop cher et acheta du pain et du cervelas ou du fromage, qu'il mangeait dans sa chambre. Même ainsi ses derniers shillings s'en allèrent vite, et, quand la fin d'une semaine arriva, il se trouva vraiment sur les boulets, réduit à une pincée de monnaie de

cuivre, son loyer impayé, et l'avenir qui semblait toujours s'avancer sur lui méchamment, comme poussé par une haine personnelle !

L'Allemand qui tenait la maison patienta quelques jours, puis vint réclamer son argent. M. Ripois retrouva pour l'apaiser toute son assurance et inventa une histoire assez vraisemblable de fonds en retard, de mandats mal rédigés et qu'il ne pouvait toucher tout de suite, et d'autres sommes aussi qui lui étaient dues de divers côtés – il donna des détails – et sur lesquelles il pouvait compter bientôt… Quand le propriétaire l'eut quitté, M. Ripois s'efforça de jauger sa crédulité.

« J'en ai pour quatre ou cinq jours à être tranquille, se dit-il, une semaine au plus… Une semaine de logement assuré, c'est déjà quelque chose ; maintenant, il faut trouver à manger ! »

Il ouvrit sa malle et en vida le contenu sur son lit ; de quelques vêtements encore en assez bon état, d'une paire de souliers jaunes, et d'un foulard de soie, il fit un ballot qu'il alla porter au pawnbroker, le plus proche. Il s'était dit : « Ça vaut vingt-cinq shillings, facilement ! » Mais il ne put obtenir que neuf shillings du tout. Une évaluation rapide lui montra que le reste de ses possessions rapporterait à peu près autant. Dix-huit shillings ! Cela représentait trois semaines de répit avant qu'il souffrît de la faim ; ou bien une semaine de loyer et de quoi manger pendant dix à quinze jours.

Depuis longtemps déjà il ne bornait plus ses recherches à des emplois de bureau. Lorsqu'il consultait les annonces, à la bibliothèque de Saint-Martin's Lane, il parcourait toutes les colonnes : demandes de domestiques, d'employés de magasin, de garçons

de restaurant, d'artisans. Toutes les trois lignes, il se disait : « Je pourrais très bien faire ça, moi ! » Mais tout de suite après il se souvenait que plusieurs centaines peut-être d'autres hommes allaient solliciter chaque emploi, d'hommes qui avaient l'expérience du métier, qui pourraient exhiber des certificats, donner des références. Un Français ! On lui rirait au nez.

Dans un restaurant ou une boutique du quartier français il eût peut-être pu trouver quelque chose ; mais, quand il essaya, il apprit que l'encombrement était aussi grand là qu'ailleurs. Ce lui fut une surprise de découvrir combien ils étaient à Londres de garçons comme lui qui avaient eu autrefois des professions bien définies, mais qui les avaient perdues dans la mêlée, et maintenant erraient dans Soho, pourchassant d'un métier à l'autre les choses essentielles : un lit et du pain.

Dès qu'il avait eu quelques shillings en poche, après sa visite au prêteur sur gages, il avait recommencé à manger trop bien. Des portions de viande à cinq et six pence, avec des légumes et du pain, cela fait neuf pence par repas, au bas mot ; et, à ce train-là, l'argent file vite !

Il connut alors les mérites des spaghetti du restaurant italien de Old Compton Street, des généreuses portions saupoudrées de Parmesan râpé, qui ne coûtent que trois pence ; avec le pain, cela ne fait guère que quatre pence, et, pour ce prix-là, on acquiert la satisfaction d'une masse sur l'estomac, d'une masse qui dilate et qui pèse.

Lorsque quatre pence devint un prix excessif pour un seul repas, il recommença à manger dans sa chambre du pam et du cervelas. Parfois, il achetait des portions de pudding bouilli au res-

taurant de Rathbone Place. Cuit dans de longs cylindres de tôle, ce pudding est sectionné en portions d'un penny qu'on emporte avec soi, enveloppées de papier ; ces portions sont larges ; la chair de pudding est dense et substantielle, encore chaude, juteuse de graisse, semée de raisins secs qui semblent des friandises. M. Ripois en achetait deux portions, qu'il mangeait en arpentant d'un bout à l'autre une rue sombre, prenant de grandes bouchées voraces à même le papier, puis mâchant lentement, et arrêtant brusquement sa mastication, les mâchoires figées, lorsqu'il croisait un autre passant.

Son propriétaire était revenu à la charge après avoir patienté quelques jours. Cette fois, il écouta les explications et les promesses de M. Ripois sans rien dire, le sourcil froncé, et s'en alla en grommelant. Cela voulait dire encore quelques jours de répit, quelques jours où il vaudrait pourtant mieux sortir de bonne heure et ne rentrer que tard le soir, pour éviter toutes récriminations nouvelles.

Ainsi M. Ripois se trouva de nouveau dans les rues douze heures par jour, et comme maintenant la misère le poussait par la nuque, il commençait à voir Londres avec plus d'acuité qu'autrefois et sous un jour différent.

L'armature qui maintient et raidit la ville et le pays, l'armature de lois et de forces, il la percevait par instants avec autant de netteté que si elle eût été tangible, isolée, visible, comme un squelette dans une vitrine ; et chaque fois la vision lui donnait un choc de découverte. Il voyait la charpente sociale, compliquée et massive, les milliers de cellules où les hommes, une fois introduits, se barricadent avec épouvante ; les gardes redoutables que ces hommes préposent à leur défense : la police, les magistrats, l'ar-

mée ; une légion à plusieurs rangs campée autour de l'édifice qu'elle protège ; et, autour de ce cordon protecteur, une cohorte de sans-cellules, qui rôdent.

Il regardait les magasins de Regent Street : les magasins de nouveautés, de bijouterie, de fourrures ; les vitrines qui contenaient des vêtements, des chaussures, des malles et des valises de cuir, à l'aspect solide et riche ; des meubles, des étoffes soyeuses. Les marchandises elles-mêmes ne lui inspiraient que rarement de la convoitise : ses regards allaient droit aux étiquettes qui portaient les prix, et, lorsque le chiffre était gros, il s'y arrêtait et le répétait à voix basse plusieurs fois, comme s'il le mâchait, mordu de rancune.

Et, pendant qu'il regardait, la charpente odieuse et formidable du monde semblait lui devenir visible peu à peu. Toutes ces choses étaient devant lui, presque sous sa main, derrière une glace fragile ; mais, entre elles et lui, il y avait une barrière qu'il ne pouvait franchir ; car il ne fallait pas songer à les prendre ; et, quant à en faire le négoce régulièrement, quant à les acheter et les vendre pour en tirer des profits et de la vie facile et bonne, cela aussi était hors de sa portée, à cause des complexités de l'édifice.

Alors il tournait les yeux vers les plaques de cuivre apposées des deux côtés des portes, sur lesquelles des noms étaient gravés ; des noms de maisons de commerce, de sociétés, d'agences. Encore des cellules où d'autres hommes vivaient grassement, et qui étaient fermées pour lui.

Les poings crispés dans ses poches, le col de son pardessus relevé pour cacher son linge sale, il marchait sur le trottoir à pas

saccadés, poussé par une colère froide, et puis, soudain, ralentissait, flânait en désœuvré et finissait par s'arrêter de nouveau devant quelque étalage.

Les magasins de comestibles l'attiraient puissamment, même lorsqu'il était repu, parce qu'il songeait aux aliments grossiers et presque rebutants qui avaient composé sa chère, et les comparait à ce qu'il voyait. Aux devantures des maisons de vins et de liqueurs, et des marchands de cigares, il s'attardait aussi. À l'idée que des hommes entraient là et commandaient ces vins excellents par barriques ou par caisses, et ces cigares de choix par boîtes entières, il serrait les dents de haine et crachait des injures.

Les femmes qui passaient, surtout celles qui étaient vêtues avec élégance, relevant leurs jupes sur des dessous fanfreluchés, tendant des poitrines lourdes sous l'étoffe soyeuse et douce des corsages – il les regardait encore comme autrefois avec une sorte de convoitise, mais sans désir sensuel. Ce qu'il eût voulu d'elles, c'était la vanité brutale de leur possession ; les avoir à sa merci, humiliées, en esclaves, en choses dociles et passives, à laisser ou à prendre.

Le matin ou l'après-midi, il savait toujours où aller : le parc ou les jardins de l'Enbankment ou Leicester Square, quand il faisait sec et point trop froid ; quand il pleuvait, une bibliothèque publique. Celle de Holborn lui parut la plus hospitalière. Dans les salles du premier étage, qui contient les journaux et les revues hebdomadaires, il n'y a pas de sièges, et il est fatigant d'y rester longtemps, même en s'appuyant lourdement sur les pupitres ; mais, à l'étage supérieur, on peut obtenir des magazines ou des livres, s'asseoir confortablement à une des longues tables et lais-

ser couler les heures. Les deux places qui sont le plus près de la fenêtre sont les plus enviées, parce que, de là, on peut suivre des yeux le mouvement de la rue, et aussi parce que l'on est près du calorifère. Quand M. Ripois avait réussi à s'assurer une de ces places-là, il y restait plusieurs heures, un magazine entre les mains, lisant distraitement, surveillant le défilé des gens et des véhicules dans New Oxford Street, puis songeant et maudissant le sort.

Mais, quand le soir venait, il n'avait plus que la ressource d'errer dans les rues, et, après être resté assis la plus grande partie de la journée, il le faisait volontiers, caressant toujours une sorte d'espoir imprécis qu'il finirait par trouver de l'argent sur son chemin, à force de parcourir les quartiers où l'argent roule et tinte. Enfin une horloge lui disait qu'il était assez tard, et il regagnait son domicile, montant l'escalier sans bruit, une crainte vague au cœur.

Son propriétaire avait montré une patience inespérée, mais le dénouement arriva pourtant.

Un soir, M. Ripois venait de rentrer tard comme à son ordinaire, et discrètement. L'Allemand vint frapper à sa porte, vêtu seulement d'une chemise de flanelle et d'un pantalon, les pieds nus dans ses pantoufles. Il débordait d'une fureur longtemps contenue.

— Avez-vous de l'argent pour moi ? demanda-t-il d'une voix étranglée de colère.

— Non ! Mais…

— Ce n'est pas la peine ! Je ne veux plus entendre d'histoires. Si vous ne me payez pas avant demain soir, vous ne coucherez pas ici la nuit prochaine ; c'est moi qui vous le dis. Rendez-moi votre clef.

M. Ripois voulut protester.

— Rendez-moi votre clef !

Les yeux hors de la tête, l'Allemand s'avançait sur lui, menaçant. M. Ripois détacha la clef de son anneau et la jeta sur la table.

— Demain soir, c'est moi qui vous ouvrirai la porte et, si vous n'avez pas d'argent à me donner, vous n'entrerez pas !... Votre malle restera ici jusqu'à ce que vous m'ayez payé. Ce n'est pas ce qu'il y a dedans qui me dédommagera, bien sûr ! On vous a vu emporter toutes vos affaires, allez ! On a vu tout votre sale manège !

Son poing martela la table à chaque mot pour en souligner la menace.

— Si je n'ai pas votre argent demain, vous... n'en... tre... rez... pas... ! Vous coucherez où vous voudrez, mais pas ici !

Il sortit, referma la porte derrière lui et descendit l'escalier en soufflant. M. Ripois resta quelque temps assis sur son lit, les yeux vagues, puis commença à se déshabiller machinalement. En retirant son gilet, il compta une fois de plus ce que le gousset contenait encore : sept pence !...

Sept pence pour tout argent, plus rien à engager ni à vendre, et, après cette nuit, plus d'abri. C'était là son bilan ! Il fit une gri-

mace, sifflota entre ses dents et tout à coup sentit son cœur se fondre et sa gorge se pincer. Cette fois, c'était la vraie misère qui venait ! Il n'avait pas encore beaucoup souffert, mais la chose allait commencer ; et une sorte de curiosité lui vint en songeant au lendemain redoutable.

— Mais comment est-ce que ça va finir ? Comment est-ce que ça va finir ? dit-il tout haut d'une voix marquée de son effroi.

q

Chapitre 11

En s'éveillant, au matin, M. Ripois eut conscience d'une calamité dont l'approche avait menacé son sommeil, et il ne se rappela que trop facilement ce que c'était. Il fut alors tenté de rester tard au lit pour savourer au moins quelques heures de mollesse ; mais, presque aussitôt, la peur de ce que serait la nuit prochaine lui vint, et aussi un espoir confus de trouver quelque chose, une place, de l'argent, s'il se mettait d'assez bonne heure en quête.

Il se leva donc et s'habilla sur-le-champ ; en descendant l'escalier, il perçut que son propriétaire le guettait par une porte entrebâillée, afin, sans doute, de voir s'il n'emportait rien, et il songea avec une nuance de satisfaction ironique que ce qu'il laissait derrière lui dans sa malle et dans les tiroirs ne valait pas le prix d'une semaine de loyer.

La bibliothèque publique, comme les autres jours. Une ou deux annonces qu'il nota machinalement, avant de se souvenir qu'il n'avait même plus d'adresse et que sa tenue lui enlevait dé-

sormais toute espèce de chance d'obtenir un emploi de bureau. D'autres annonces encore, demandant des artisans, des garçons d'hôtel, des manœuvres, devant lesquelles il resta longtemps indécis, découragé d'avance, sentant que ses démarches seraient vaines.

Et puis le souvenir du soir menaçant qui s'approchait, la crainte de la porte close l'aiguillonnèrent tout à coup et, avant que la matinée fût écoulée, il s'était présenté à trois adresses différentes.

À la première, où l'on demandait un garçon pour un hôtel-restaurant italien, il trouva vingt candidats attendant déjà sur le trottoir : des Italiens, des Allemands, des Suisses. Il les entendit parler entre eux dans une langue, puis dans l'autre, citer leurs références ; et il s'en alla sans plus attendre, conscient de son infériorité.

À la seconde adresse, le patron, un Anglais, le regarda de haut en bas avec un sourire moqueur, nota sa petite moustache française, ses longs souliers pointus, tout son aspect étranger, et secoua la tête sans même lui répondre.

À la troisième adresse, il était trop tard.

Après cela, il abandonna la lutte et ne chercha plus qu'à tuer le temps comme d'habitude : une heure sur un banc, une flânerie lasse, et le reste de l'après-midi à la bibliothèque de Holborn, un magazine entre les mains.

Quand le soir vint, il sembla à M. Ripois que ce fut avec une sorte de pompe cruelle : les lumières surgissant d'abord ; un peu plus tard, la foule des ateliers et des bureaux se répandant dans

les rues, puis maigrissant peu à peu ; les magasins se fermant l'un après l'autre ; autant de signes qui prenaient cette fois un sens précis et lamentable.

En quittant la salle de lecture, il suivit lentement Oxford Street, descendit ensuite Regent Street jusqu'à Piccadilly Circus, et une fois là, en regardant l'heure, résolut brusquement de retourner à Rowland St. et de voir ce que son propriétaire aurait à dire.

En réponse à ses trois coups discrets, l'Allemand vint ouvrir la porte ; mais, quand il vit la silhouette de M. Ripois sur le perron, il la referma à moitié et avança son gros corps comme un rempart.

— Avez-vous de l'argent pour me payer ? demanda-t-il d'une voix brève.

M. Ripois agita dans sa tête en une seconde dix idées différentes, dix choses à dire. Il se rapprocha d'un pas, persuasif :

— J'aurai de l'argent demain sûrement ! J'ai…

— Alors revenez demain.

La porte s'était refermée devant lui, doucement, sans violence ; mais il entendit l'Allemand pousser les verrous. Des gens passaient ; il redescendit les trois marches du perron, s'efforçant d'avoir l'air naturel, et gagna Tottenham Court Road. Pour la première fois, l'idée qu'il lui faudrait passer la nuit dans les rues, qui n'avait été jusque là qu'une menace vague, devint une certitude. Il regarda le ciel et se dit : « Il ne pleut pas ; c'est toujours quelque chose ! » Il n'en était pas moins atterré.

Charing Cross Road, Leicester Square, Shaftesbury Avenue, Charing Cross Road encore, puis Oxford Street jusqu'à Marble Arch… M. Ripois suivait les trottoirs sans songer où il allait, ni même bien savoir où il était. Lorsqu'il se trouva à Marble Arch, il entra dans le parc pour s'asseoir, parce que ses pieds lui faisaient mal.

Ce qui se passait autour de lui ne l'intéressait plus : ni les attitudes gauches des couples accolés sur les pelouses ; ni le manège des hommes qui flânaient dans les allées sombres, curieux, amusés, une cigarette aux lèvres, et des vieilles femmes grelottantes qui allaient de l'un à l'autre ; ni même les invites de l'une d'elles – ne secouèrent son indifférence. Il ne songeait qu'à lui-même et à ce qui l'attendait, car le présent comptait moins que la terreur des longues heures à venir.

Au bout de quelque temps, le froid le mordit, et il recommença à marcher.

Cette heure passée sur le banc lui avait paru longue, longue comme une petite nuit, de sorte que, lorsqu'il fut sorti du parc par Hyde-Park Corner, et qu'il eut suivi Piccadilly jusqu'au bout, la vue des public-houses encore ouverts, des rues animées, des trottoirs encombrés de passants et de filles, le frappa comme un choc. Il regarda une horloge : À peine minuit ! Combien cela faisait-il d'heures avant le matin ? Il commença à compter, et puis s'arrêta tout à coup, bouleversé par ces chiffres trop clairs. Non ! Il valait mieux ne pas y songer.

Du London Pavilionà l'Hippodrome,de l'Hippodromeau Palaceil erra en traînant les pieds, par ces rues qu'il connaissait trop bien ; et chaque fois qu'il passait devant tel restaurant où il avait

souvent dîné, devant une boutique où il avait acheté des cigares, devant ce café où il était entré tant de fois, au cours d'une flânerie, pour boire un verre de bière en écoutant un orchestre allemand, nonchalamment renversé sur sa chaise… autant d'asiles qu'il sentait fermés à jamais pour lui.

La cruauté des rues ! La cruauté des trottoirs durs, des maisons de pierre, des perrons de pierre, des seuils qui, de loin, semblent promettre un refuge et qui, de près, se révèlent impitoyables, sans profondeur, barrés de portes hostiles qui repoussent et ne prêtent qu'un dossier brutal aux reins fatigués. Les hommes qui construisent les villes ont dû avoir cette idée à l'esprit, du commencement à la fin de leur ouvrage, que, toutes les nuits, se traînerait le long des rues toute une gent misérable, douloureuse et meurtrie de la tête aux pieds, et qu'il importait de ne pas laisser dans le plan des cités un seul coin où elle pût trouver asile. Sous un porche, sur les marches d'une église, M. Ripois devina des formes gauchement accroupies dont les têtes ballottaient. En les passant, il enfonça les mains plus profondément dans ses poches et plia le dos avec un frisson involontaire, bien qu'il ne pût s'imaginer encore que ces créatures fussent tout à fait de la même espèce que lui.

Maintenant, des gens sortaient des public-houses, dont les portes se barricadaient derrière eux : quelques minutes encore, ils resteront en groupes sur les trottoirs, puis ces groupes se disperseront, et il n'y aura plus guère dans les rues que des hommes qui rentrent chez eux par deux ou trois, riant et parlant fort, ou seuls, à pas rapides ; des ivrognes qui titubent du ruisseau au trottoir et s'arrêtent stupidement à tous les carrefours ; des

femmes qui s'acharnent, allant de l'un à l'autre, se retournant, attendant, et puis disparaissent dans l'ombre des rues écartées.

Quand les passants se firent rares, M. Ripois sentit de nouveau sa fatigue et se demanda où il pourrait s'asseoir. Il n'avait plus guère de choix à cette heure : l'Enbankment ! Ce fut là qu'il se rendit.

Dans le quartier qu'il quittait, il s'était senti déplacé, un intrus, de par sa poche vide ; lorsqu'il arriva sur le quai, il comprit qu'il était là à sa place et que cette longue clairière du bord du fleuve, hors de la forêt des maisons, était une sorte de fourrière bien faite pour les sans-asile, et où ils venaient d'instinct.

L'immense courbe de pierre suivant la courbe de l'eau, les lumières qui piquaient l'obscurité, leurs reflets vacillant sur l'eau trouble et les bancs de vase, il vit tout cela d'un œil distrait en se laissant tomber sur un banc.

Derrière lui les derniers tramcars électriques passèrent avec fracas ; puis ce fut le silence, et la nuit continua sa course pompeuse. Des ombres erraient le long du parapet, falotes, s'arrêtant parfois ; d'autres formes, qui boitaient bas, semblaient affairées. À l'autre extrémité du banc, une vieille femme sommeillait, le menton sur la poitrine, la nuque si tendue par le poids de sa tête que les fibres du cou saillaient comme des cordelettes et que son chapeau à plumes lui était retombé sur la figure, découvrant des cheveux gris défaits, qui pendaient en queue maigre. Et les jeux de la lune et des nuages dans le ciel profond changeaient toutes les secondes, prodigues de splendeurs futiles.

M. Ripois s'était recroquevillé sur son siège, serrant son pardessus autour de lui. Il dormit, se réveilla en sursaut quand son

chapeau tomba, mais se rendormit bientôt après pour plus longtemps.

Lorsqu'il se réveilla de nouveau, il lui sembla qu'il avait la nuque et les reins cassés, et les jambes coupées aux genoux. Encore hébété, il demeura immobile quelque temps, comprenant à peine ce qui lui faisait mal ; quand la douleur devint plus aiguë, il changea de position deux ou trois fois et finit par se lever. Ses pieds étaient deux masses inertes, piquées de millions d'aiguilles, qu'il traîna péniblement en grimaçant à chaque pas ; mais la marche le réchauffa un peu. Il s'en alla jusqu'au pont de Westminster, puis revint et s'assit de nouveau sur un banc. Ce banc avait déjà deux occupants : un homme en guenilles, à longue barbe, la figure roussie par le plein air, vrai chemineau des villes ; et un adolescent pâle, qui regardait droit devant lui sans bouger, les yeux grands ouverts ; tous les deux grelottants et stoïques. M. Ripois resta éveillé quelque temps, contemplant sans penser à rien les nuages, les lumières éparses, les ombres errantes ; enfin il s'assoupit encore.

Dix fois son sommeil fut interrompu ; il lui sembla même qu'il se levait et marchait un peu ; mais toujours il finissait par se retrouver sur un banc, grelottant et rompu, mais ne souffrant qu'à peine, parce que le froid et la fatigue l'enveloppaient, à la longue, d'un engourdissement miséricordieux.

Et voici qu'après une longue période d'insensibilité il rouvrit les yeux, et vit que le matin venait.

Un matin blafard et gris qui arrivait furtivement, comme à regret, et conscient de sa hideur, balayant la solennité de la nuit sans amener encore la franchise du jour. La plupart des sans-

asile dormaient toujours sur leurs bancs ; mais ceux qui se réveillaient clignaient des yeux malaisément et se regardaient l'un l'autre à la dérobée, honteux en sortant de la nuit comme des infirmes mis à nu. Car, si c'est le soir que les désespérés attendent le plus souvent pour en finir avec la vie, c'est au matin qu'ils en ont compris toute l'horreur.

Les quelques heures qui suivirent, avant que le mouvement reprît dans les rues, furent les plus dures de toutes pour M. Ripois. Maintenant que la lumière était venue, il redoutait d'être vu assis sur ce banc à côté d'hommes en guenilles, bien qu'il n'y eût, à la vérité, personne qui pût le voir ; aussi se prit-il de nouveau à marcher à l'aventure. Et puis, tant que la nuit avait duré, il n'avait guère songé qu'à atteindre le matin sans trop de souffrances, ne cherchant pas à voir plus loin : le matin était là, plus cruel encore que la nuit, vide de promesses, et, derrière lui, venait une longue journée, qui serait vide aussi, et terrifiante. Et une autre nuit déjà en route !

Il erra quelque temps le long du parapet, regardant la marée jaune qui montait en même temps que le jour jaune ; puis il se dirigea vers Saint-James Park et y entra dès que les portes furent ouvertes. Il faisait encore froid, mais M. Ripois était trop fatigué pour rester debout plus longtemps ; de nouveau, il se pelotonna sur un banc et attendit la chaleur du jour.

Et pendant qu'il était là, voici qu'un autre spectre lui mit la main sur l'épaule : un spectre qu'il avait un peu oublié dans l'engourdissement de la nuit : la faim, la vraie faim qui mord et qui brûle.

Depuis plusieurs semaines, elle était aux aguets, patiente, pendant qu'il trompait son estomac avec toutes sortes d'aliments lourds. La veille, il n'avait pris qu'une tasse de cacao et une tranche de lunch-cake le matin, et autant le soir ; ce matin, il n'avait rien mangé, après une nuit passée dehors ; alors elle venait enfin le trouver et se faisait reconnaître.

N'ayant pas un penny en poche, il ne pouvait que se résigner. Il le fit, après avoir maudit le sort, avec une nuance de curiosité, se demandant de quelle manière il allait souffrir. Et à maintes reprises, pendant la journée, il s'arrêta et cessa de penser pour écouter sa faim, attentif. Cela avait commencé par un tiraillement, qui devint une sensation de poids sur l'estomac, ensuite de brûlure.

M. Ripois s'attendait à ce que cette sensation se fît de plus en plus cuisante, se muant, à la longue, en douleur aiguë ; mais il n'en fut pas ainsi ; elle resta un malaise plutôt qu'une véritable souffrance, une gêne, guère plus ; mais une gêne qu'on devine vitale et qui ronge.

q

Chapitre 12

La journée passa avec lenteur : de longues heures somnolentes dans les bibliothèques, coupées de flâneries sans but ; mais elle fut différente de celles qui l'avaient précédée, à cause de cette sensation rongeante, tenace, qui laissait la tête vide et les jambes molles.

Et le soir vint. Assis près de la fenêtre, au premier étage de la bibliothèque de Holborn, M. Ripois regarda les lumières s'allumer l'une après l'autre dans New Oxford Street, et, quand il fit tout à fait sombre dans les rues, il lui sembla que c'était un nouveau verdict sans appel qui s'était appesanti sur lui, le condamnant à l'horreur interminable d'autres nuits sans asile. Il se leva et sortit.

Les trottoirs de Shaftesbury Avenue étaient pleins d'animation ; de longues queues étaient déjà formées à la porte des théâtres ; devant le restaurant du Trocadéro des automobiles déposaient des gens en toilette de soirée qui jetaient un mot bref au chauffeur et franchissaient avec une arrogance tranquille les portes qu'on ouvrait devant eux. Derrière les glaces d'autres voitures qui passaient, on devinait les plastrons éclatants des hommes, les écharpes et les manteaux des femmes, drapant leurs épaules nues.

Le mouvement et le bruit parurent à M. Ripois plus intenses que de coutume et l'étourdirent un peu : il s'arrêta, s'appuyant à un mur pour éviter le vertige, et voici que la vue du luxe qui s'étalait et défilait autour de lui lui inspira encore une fois une sorte de stupeur.

Il se demanda, comme il se l'était déjà demandé cent fois :

« Mais comment se fait-il enfin que je n'arrive pas à en avoir ma part ? »

Cela lui semblait être une énigme, une énigme qui devait comporter une réponse, et, lorsque cette réponse serait trouvée, sa misère prendrait fin. Il restait immobile, s'étayant d'une main au

mur, les yeux troublés, et, dans sa tête vide, la question se répétait et se retournait sans répit.

La réponse lui vint tout à coup, dans une poussée de force et de colère.

« Ta part ! Mais elle t'attend ! Prends-la ! »

En quelques secondes, son étourdissement s'était dissipé ; il se sentait de nouveau lucide et hardi, et son cerveau galopait de nouveau d'une idée à l'autre, échafaudant et pesant dix projets. Il y avait une chose certaine : c'était que ce qu'il voulait, il fallait le prendre…

…Prendre quelque chose qui appartenait à un de ces autres, quelque chose que cet autre avait dans sa poche ou dans sa maison. De l'argent. Pas de bijoux, de diamants ni de montres, qui ne lui serviraient à rien, étant choses difficiles et dangereuses à monnayer. De l'argent. Quelques pièces blanches, et il aurait de quoi manger et un lit pour la nuit ; un peu d'or, et cela voulait dire plusieurs semaines de répit ; des billets de banque, et c'était un logis assuré pour longtemps, des vêtements neufs, bonne chère et quelques soirs de fête.

Il regarda deux jeunes gens qui passaient, deux Anglais aux larges épaules, sains et propres, enveloppés de longs pardessus rugueux, le cou entouré d'un foulard qui ne dissimulait qu'à moitié leur linge éclatant, et il murmura derrière eux, comme s'ils incarnaient l'ennemi :

— C'est vous qui m'y forcez ! Tant pis pour vous !

Et, tout en les suivant machinalement des yeux, il continua à se parler à lui-même à mi-voix :

— Ça n'est pas tout… Il faut se décider, et tout arranger d'avance…

En reprenant sa marche, il se mit à étudier son projet sous toutes ses faces, préparant les moindres détails du coup pour en éliminer les risques. Entrer dans une maison pour voler ? C'était trop dangereux, cela ! Il fallait une certaine expérience et tout un attirail. Mettre la main dans une poche, au milieu de la foule ?… C'était dangereux aussi, pour quelqu'un qui n'avait pas l'habitude. Et puis comment deviner la bonne poche, celle où se trouverait l'argent ? Et serait-elle accessible ? Suivre un homme dans une rue déserte, le jeter par terre et le dévaliser ? C'était facile à dire ; mais il faudrait quelque chose pour frapper, une arme ; de plus, M. Ripois ne se sentait pas trop solide, après sa nuit sur un banc et son jour de jeûne ; il avait peur de manquer de force, d'avoir le dessous dans la lutte.

Une femme… Voilà ce qu'il lui fallait ! Une femme seule… un coup ; un sac à main arraché et qu'on emporte en courant ; c'était toujours dans leurs sacs à main qu'elles avaient leurs bourses ! Ou bien…

Quand il en fut arrivé là, il sentit qu'il avait trouvé. Une femme seule, une femme, une femme du trottoir bien habillée, par exemple, et qui eût l'air sérieuse et économe ! Elle l'emmènerait chez elle ; ces femmes-là avaient toujours de l'argent caché quelque part, dans un coin, sous un matelas, ou bien derrière un meuble ; elles n'avaient pas de compte à la banque ; elles gardaient tout en espèces à portée de la main.

Elle l'emmènerait chez elle. Une fois là, peut-être n'aurait-il même pas besoin de lui faire du mal. Une femme, cela a facile-

ment peur ; et puis ces femmes-là étaient forcées d'être prudentes, à Londres, à cause de la police. Peut-être n'oserait-elle même pas se plaindre !

Il erra encore longtemps dans les rues, en regardant les femmes au passage, cherchant à deviner où elles habitaient, si elles avaient de l'argent chez elles et s'efforçant aussi d'imaginer comment les choses se passeraient. Son intention première avait été d'attendre qu'il fût très tard, que tous les public-houses fussent fermés et les rues désertes ; mais il réfléchit soudain qu'il lui serait alors impossible de rien se procurer à manger lorsque son coup serait fait et que chercher un logement à cette heure tardive, c'était s'exposer. Il valait mieux agir plus tôt, et même vite, car il se faisait déjà tard. Et il revint sur ses pas dans la direction de Leicester Square, regardant autour de lui avec plus d'attention, les nerfs tendus.

À plusieurs reprises, il fixa avec insistance des femmes bien habillées, dont il devinait les doigts chargés de bagues, sous la peau des gants. Il connaissait déjà de vue certaines d'entre elles, vieilles habituées de ce tronçon de trottoir, et il les regardait l'une après l'autre, avec une sorte d'émotion nerveuse, songeant :

« Elle a dû amasser de l'argent, depuis le temps que je la vois par ici, et tous les soirs dehors !

« Sera-ce celle-là ? »

Pourtant, elles ne semblaient guère faire attention à lui. Il s'en étonna d'abord, mais une glace qui lui renvoya son image, à la devanture d'un magasin de nouveautés, lui rappela tout à coup ce qu'il avait oublié, à savoir qu'il devait avoir piteuse apparence,

avec ses souliers boueux, ses vêtements fripés, son col sale et sa figure qui n'avait pas été lavée et rasée depuis trente-six heures.

À pas rapides, presque en courant, il descendit alors jusqu'à Trafalgar Square, trempa son mouchoir dans l'eau du bassin et s'en frotta le visage ; puis il ramassa un bout de journal et nettoya longuement ses chaussures. Ensuite il se peigna sommairement avec ses doigts, épousseta son chapeau et ses vêtements, refit le nœud de sa cravate devant une autre glace, et finit par se juger présentable. Il ne lui restait plus qu'à retourner vers les lumières et l'animation de Leicester Square en flâneur, cherchant à retrouver son allure insouciante et faraude d'autrefois.

Le bas de Wardour Street est toujours sillonné de femmes, françaises pour la plupart, qui vont et viennent, invitant les passants du regard et tournant brusquement dans un passage sombre qui se trouve là, propice aux conversations discrètes. M. Ripois se campa sur le trottoir devant la librairie française et surveilla quelque temps leur manège.

Il finit par en suivre une, forte blonde, bien habillée, qu'il connaissait de vue. Mais, dès les premiers mots, elle lui donna à entendre qu'elle n'avait pas coutume d'emmener ses clients chez elle. À l'hôtel s'il voulait : elle serait bien gentille !

Après celle-là, il en essaya une autre, puis une troisième, sans plus de succès. Il allait se décourager quand l'œillade prometteuse d'une quatrième le décida à tenter sa chance une fois encore. Se sentant suivie, elle s'engagea dans le passage et s'arrêta pour l'attendre.

Il lui posa sa question tout de suite, hardiment, parlant vite, comme si le temps pressait déjà.

— Pouvez-vous m'emmener chez vous ? Toute la nuit… Je ne veux pas aller à l'hôtel ; c'est sale, et l'on n'est pas confortable…

Elle souriait dans l'ombre, en bonne fille avec qui on peut s'entendre.

— Toute la nuit ? Je ne dis pas non ; mais il faudrait savoir…

Puis elle demanda :

— Vous n'êtes pas Anglais, hein ? Français ?

Il fit oui de la tête, et ils parlèrent en français, posément, familièrement, en camarades qui discutent un marché.

Elle portait, remarqua M. Ripois, une voilette épaisse, et pour cause ! Car elle était laide, franchement laide, avec de grosses lèvres que surmontait un léger duvet brun, un profil écrasé, des cheveux noirs drus et raides, qui lui descendaient bas sur le front, et des sourcils noirs aussi qui se rejoignaient au-dessus du nez en barbe épaisse. Mais à travers sa voilette, dans l'ombre du passage, ses yeux couleur de café se laissaient deviner placides et doux, et en vérité toute sa figure laide avait une expression singulièrement complaisante, presque maternelle. Elle était grasse et forte, la poitrine jetée en avant, les hanches pleines, bien corsetée et habillée avec goût : l'air d'une femme sérieuse, qui sait mener sa barque et met de l'argent de côté.

Ils furent vite d'accord et sortirent du passage ensemble. Elle demanda :

— Voulez-vous que nous prenions un cab ? J'habite près de Russell Square, à un quart d'heure d'ici.

M. Ripois fit semblant d'hésiter !

— Bah ! dit-il. Allons à pied ! Cela me fera du bien de marcher un peu ; j'ai mal à la tête.

Tout le long du chemin, ils causèrent familièrement, presque avec animation, en compatriotes que l'exil rapproche et qui se comprennent. Puis ils entrèrent dans une petite rue tranquille, s'arrêtèrent devant une maison ; la femme prit une clef dans son sac et ouvrit la porte.

En montant l'escalier, elle lui recommanda le silence :

— Ch… Il ne faut pas faire de bruit ; c'est une maison très tranquille.

— Oui ! souffla M. Ripois tout bas, et le souvenir de son projet lui revint avec plus de force, apportant une atmosphère de drame et de mystère. Les ombres qui glissaient sur les marches et sur les murs, le craquement du bois sous leurs pieds, l'étrangeté des paliers vides et des portes closes, tout semblait prendre un sens grave et singulier, préliminaires d'une chose déjà en route, qui venait à pas étouffés.

— Et voilà ma chambre ! dit la femme.

Elle referma la porte derrière eux et alluma le gaz. M. Ripois avait lancé autour de lui un regard rapide, presque furtif ; puis il retira son chapeau et son pardessus, qu'il posa sur une chaise, les disposant méticuleusement à doigts frémissants, une brûlure de fièvre aux joues, avec la peur d'avoir à se retourner enfin et faire ce qu'il fallait faire.

La voix qui parla tout à coup derrière lui le fit sursauter.

— Eh bien ? disait la femme. Mon petit chez moi vous plaît ? Nous serons mieux qu'à l'hôtel ; ça, c'est sûr !

Elle avait enlevé son chapeau et sa voilette, son manteau aussi, et, malgré la laideur de ses traits épais, elle était plaisante et désirable ainsi, avec la propreté nette de sa mise, le regard complaisant de ses yeux bruns, l'offrande de ses lèvres charnues, de sa poitrine charnue, en bonne fille serviable et qui cherche à faire plaisir.

M. Ripois restait immobile tout contre elle, à la toucher, les mains tremblantes ; elle sembla s'étonner et l'interrogea du regard ; alors il s'avança encore un peu et l'attira vers lui. Le contact de la taille ferme, bien sanglée dans son corset, d'où s'évadaient en se bombant les seins et les hanches, de la peau lisse des joues et du cou qu'il sentit contre son visage et sous ses lèvres ; cette sensation qu'il avait presque oubliée, au cours des dernières semaines de misère, d'un corps de femme qui s'abandonne le remua profondément. Son audace violente s'affaissait. Il resta pressé contre elle, lui appuyant distraitement ses lèvres tremblantes sur la joue, pendant que, d'une main qui tremblait aussi, il lui tenait le poignet, mollement, sans force.

La femme se laissait aller, collant son corps contre le sien. Elle lui passa un bras autour du cou et l'embrassa à son tour au coin de la bouche, d'un baiser chaud et généreux ; puis elle lui murmura à l'oreille :

— Mon petit cadeau, s'il te plaît ?

Instinctivement, M. Ripois recula d'un pas sans lui lâcher le poignet. Il se dit « Maintenant ! C'est maintenant ! Fais quelque chose ! » Et au moment où il se disait cela, il se sentait surpris et

affolé. Que faire ? Lui prendre le cou dans ses mains ? Lui donner un coup de poing sur la tête ? Elle devait être plus forte que lui : elle crierait… Il lui aurait fallu quelque chose en main, une arme… Il chercha des yeux et sentit que, s'il trouvait une arme, il ne s'en servirait pas. Il lui avait été facile d'échafauder longtemps d'avance un projet d'attaque et de vol, lorsqu'il se sentait affamé, brûlant d'avidité et de rancune ; facile de choisir la victime et d'imaginer la chose faite, après avoir laissé dans le vague les détails de violence ; mais, quand il en arrivait à l'acte même, à la lutte nécessaire, au coup à frapper, le cœur lui manquait. Il n'était pas fait pour cela. L'intention de meurtre ou de vol était là ; mais voici que, le moment venu de la réaliser, le contact d'une peau lisse de femme contre sa figure suffisait à le faire défaillir, et il n'avait plus envie que de larmoyer et de se plaindre.

Le voyant figé dans ce silence, la femme lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Presque aussitôt, elle remarqua l'expression troublée et hagarde des traits et d'instinct eut peur :

— Qu'est-ce qu'il y a ? répétait-elle d'une voix plus aiguë, avec un geste hystérique de la main vers la figure.

Il avança machinalement d'un pas ; elle recula d'autant, les yeux agrandis, ouvrant déjà la bouche pour crier…

Alors il abandonna la partie, laissa tomber le poignet qu'il tenait encore et tourna sur les talons. Et toute sa fatigue et sa faim lui revinrent d'un coup : la fatigue qui lui chavirait les nerfs et lui enlevait son dernier vestige de force et de courage ; la faim qui

l'attendait dehors, impitoyable et lui tiendrait compagnie toute la longue nuit froide.

Il alla jusqu'à la chaise où il avait posé son pardessus et son chapeau et les prit machinalement ; mais il n'essaya même pas de les mettre. En songeant à la rue, son cœur lâcha, se fondit et coula comme un ruisseau ; il se laissa tomber sur la chaise la tête entre les coudes et se mit à pleurer bruyamment.

La femme était restée à quelque distance, encore apeurée et méfiante ; elle se rassura pourtant en le voyant pleurer et se rapprocha un peu. Deux ou trois fois elle demanda :

— Qu'est-ce que tu as ? Et pourquoi pleures-tu ?

M. Ripois n'entendit même pas : il sanglotait sans honte, se soulageant ainsi de sa détresse de plusieurs semaines et s'apitoyant d'avance sur la misère à venir. Lorsqu'il se calma enfin, la femme lui demanda une fois de plus :

— Pourquoi pleures-tu ?

La figure toujours cachée entre ses bras, il répondit d'une voix étranglée :

— Je n'ai pas d'argent !

— Tu n'as pas d'argent ?

Elle répétait cela lentement, sans bien comprendre.

— Tu n'as pas d'argent ! Tu m'avais dit que tu me donnerais deux livres !

Il haussa les épaules sans répondre. Elle le regardait toujours d'un air intrigué, se rendant maintenant compte qu'il l'avait

trompée, mais curieuse d'apprendre la raison de ses larmes.

— Pas d'argent ? Alors tu t'étais figuré que je te garderais pour rien ! Eh bien ! mon petit !... Mais pourquoi pleures-tu ?

— Je n'ai rien mangé depuis deux jours, et j'ai passé la nuit dernière dehors, sur un banc... Je ne tiens plus debout...

Il recommença à pleurer ; mais, cette fois, tout en s'épongeant les yeux, il raconta son histoire à phrases hachées ; la perte de son emploi, sa malchance, le logeur impitoyable, le froid et la faim.

— Alors quand je t'ai vue, n'est-ce pas... j'étais fou à l'idée de passer une autre nuit dehors... Je me suis dit que j'allais me faire emmener chez toi, et une fois là... eh bien ! je te supplierais de me garder, je... Est-ce que je sais à quoi je pensais seulement ! Quand il a fallu demander, je n'ai pas pu : je n'ai pas été habitué à mendier, moi ! Et pourtant, l'idée de passer la nuit encore sur l'Enbankment ou dans les rues... Ah ! tu ne te figures pas... C'est terrible !

Il y eut un long silence ; puis la femme dit lentement :

— Avec tout ça, tu m'as fait perdre ma nuit. Il est trop tard pour trouver quelqu'un, maintenant !

Encore un silence.

— Enfin qu'est-ce que tu veux ? reprit-elle.

Elle était debout à côté de sa chaise ; M. Ripois leva les yeux vers elle et lui prit la main, puis, comme elle ne disait rien et ne bougeait pas, il appuya la tête contre sa poitrine. Il sentait contre la tempe l'arête du corset, et, au-dessus, le renflement en bourre-

let d'un sein que le rythme de la respiration soulevait par intervalles. Par intervalles aussi, son corps à lui était encore secoué d'un frémissement, vestige des sanglots arrêtés ; puis il y avait des espaces de silence mœlleux pendant lesquels il s'abandonnait, la tête vide, lâche et câlin, en enfant qui a le droit d'être consolé.

La femme restait immobile et le regardait, hésitante. Malgré elle, sa main s'était posée sur la tête de M. Ripois et lui caressait machinalement les cheveux.

— Alors c'est vrai que tu as si faim que cela ? demanda-t-elle d'un air de doute.

Il recommença son histoire, insistant sur les privations qu'il avait subies, et sur sa fierté qui lui avait toujours interdit de rien demander. Son sang-froid lui était à peu près revenu, et il broda sur la vérité déjà lamentable, trouvant des paroles attendrissantes et nobles pour s'excuser auprès d'elle de ses mensonges et du tort qu'il lui causait, pour la remercier de sa compassion, qui lui était douce, pour l'assurer qu'il allait se sentir plus fort dans un moment et s'en aller, oui, s'en aller… Mais il restait toujours contre elle, faible et pitoyable, et lui caressait la main.

Quand il se tut, elle resta silencieuse une seconde et, brusquement, le serra sur sa poitrine d'un geste attendri en disant :

— Attends-moi une seconde, je reviens !

Quand elle fut sortie, M. Ripois resta immobile sur sa chaise, soupirant par intervalles et regardant autour de lui. « Elle est bien logée ! » se dit-il distraitement. Il ne lui vint même pas à l'esprit qu'il eût pu maintenant fouiller les meubles et les tiroirs

sans risques et sans violence ; d'instinct, il se rendait compte qu'il ferait mieux de suivre ses penchants naturels et de se faire donner plutôt que de prendre.

Quelques minutes plus tard, la femme revenait avec un sac de papier à la main et une bouteille sous le bras. Elle tira une assiette d'un placard, y plaça les victuailles qu'elle avait apportées, versa la bière.

— Tiens ! dit-elle. Mange.

Il dévora les sandwiches et le pâté à la viande, arrosés de longues rasades. Assise en face de lui, elle le regardait faire en poussant des exclamations de pitié ; mais, quand il eut fini, répété à plusieurs reprises qu'il se sentait mieux après ce repas, elle se tut et parut hésiter de nouveau.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda-t-elle.

Il étendit le bras à travers la table et lui prit la main.

— Si ça ne te faisait rien que je reste ? dit-il humblement. Puisque tu n'as personne !

Et, comme elle ne répondait rien, il reprit, presque larmoyant :

— Voyons ! Puisque tu n'as personne ! Je te revaudrai ça plus tard. Si tu savais ce que c'est que de passer la nuit dehors, par le froid qu'il commence à faire !

— Tu ne le diras à personne, au moins ?

Elle lui fit promettre cela, par scrupule de courtisane qui craint de se déprécier ; et quand il eut promis, elle ne dit plus rien et commença à se déshabiller lentement.

M. Ripois se déshabilla à son tour, et prêt avant elle, se glissa le premier dans le lit ; quand elle vint le rejoindre il se blottit contre elle et balbutia de nouveaux remerciements, coupés de caresses mignardes, car, en vérité, ce lui était un délice de se retrouver dans son élément, entre des draps, un corps tiède de femme à côté du sien.

Lorsqu'il s'enhardit, elle cria d'un ton d'indignation amusée :

— Non ! Alors il te faut ça aussi ?

Mais presque aussitôt elle se donnait avec une générosité qui finit par devenir de l'ardeur, et, quelques instants plus tard, M. Ripois qui s'endormait sur son épaule, toute sa grande fatigue revenue, se sentit pris dans des bras tendres et pressé sur une poitrine grasse, pendant qu'elle le dorlotait comme un enfant en lui couvrant la figure de baisers.

— Pau' gosse ! disait-elle. Pau' gosse ! Tu n'es pas fait pour la misère, toi, c'est facile à voir. Tu as toujours été habitué à être choyé et à avoir une femme pour s'occuper de toi... Ah ! garnement, va !... Mais qu'est-ce que tu es venu faire à Londres, mon pauv'cœur ?

q

Chapitre 13

Trois jours plus tard Marcelle – c'était le nom de la femme – avait définitivement agréé M. Ripois comme son « ami ». Cela s'était fait tout naturellement et sans accord explicite. Elle avait dit :

— Je n'ai personne,.. Ce ne sont pas les offres qui m'ont manqué, tu peux le croire ! Mais moi, d'abord, je n'aurais jamais voulu d'un homme qui essaie de me gouverner et de m'en faire voir de toutes les couleurs. Il y a des femmes à qui il faut ça, mais moi pas ! Je fais mes affaires tout tranquillement et je n'ai pas besoin qu'on me protège. Un petit ami comme toi, bien gentil et puis affectueux, pour se mettre en ménage, c'est différent ! On se tiendra compagnie et on s'aimera bien. Je veux bien t'aider un peu puisque tu es dans la purée pour le moment, à condition que tu te conduises gentiment envers moi ; et puis, quand tu auras trouvé une situation et que tu gagneras de l'argent, ce sera ton tour.

— Bien sûr ! fit M. Ripois.

Il se disait : « J'ai eu la main heureuse ! » Il avait tout à fait oublié que son intention première avait été de dévaliser cette femme et non de s'en faire aimer. Qu'elle eût pris pitié de lui ; qu'elle lui eût donné souper et gîte, et que de là elle en fût venue à lui louer une chambre, à lui acheter des vêtements et du linge, à lui fournir tout ce dont il avait besoin, y compris la plus serviable des maîtresses : autant d'événements heureux dont il se réjouissait sans trop chercher leur cause. Lorsqu'il y songeait, c'était pour s'ébahir de ces instincts généreux, dont si peu d'hommes savent profiter :

« Dire qu'il y a des milliers d'imbéciles qui courent après les femmes pour leur donner de l'argent ! Et en voilà une qui devait attendre depuis des mois qu'un homme vint lui demander quelque chose pour tout partager avec lui ! »

Et il songeait encore : « Ça n'est pas bien difficile ; il n'y a qu'à ne pas être trop vilain garçon, et à savoir faire un peu le boniment.»

Il ne se rendait pas compte que peu d'hommes savent recevoir d'une femme avec grâce. Au vrai, dès que l'une trouve sur son chemin un de ceux-là, elle s'attache à lui avec avidité, parce qu'il complète sa vie à elle, et qu'en lui donnant, elle se venge de sa vénalité.

Au bout de quelques jours, M. Ripois et Marcelle décidèrent de déménager : elle avait dans sa chambre assez de meubles – car ils lui appartenaient – pour remplir presque deux pièces, et ceux qui manquaient se trouveraient à bon compte. Ils sous-louèrent donc un étage disponible dans une petite maison qu'habitaient des gens discrets dont on leur avait parlé. Marcelle avait là sa chambre, et M. Ripois une autre plus petite, à côté.

— Car, remarqua-t-elle, mes types… je les emmènerai à l'hôtel quand je pourrai ; mais si des fois j'en ramène un chez moi, toi, n'est-ce pas, ça ne te regarde pas… Tu n'es pas forcé de savoir !

Lorsqu'ils furent installés, elle le conduisit un soir après dîner dans un café de Greek Street.

— Quand tu ne sais que faire, dit-elle, pendant que je suis dehors, tu peux toujours venir faire une partie de cartes ici : il y a toujours des gens que je connais ; je te présenterai.

Le garçon accueillit leur entrée avec une exclamation joyeuse.

— Tiens ! madame Marcelle ! Voilà longtemps qu'on ne vous avait vue !

Il salua M. Ripois avec un regard de curiosité. Un groupe assis autour d'une table du fond s'exclama aussi ; les bonjours échangés, Marcelle dit d'un air à la fois gracieux et digne :

— Permettez-moi de vous présenter mon ami !

Sourires de femmes, poignées de mains cérémonieuses des hommes, accompagnant des présentations détaillées ; puis tout le monde se rassit au milieu d'un silence un peu gêné. M. Ripois sentit que Marcelle lui glissait quelque chose dans la poche et, presque aussitôt, elle dit aimablement :

— Amédée… Si tu offrais à ces dames et à ces messieurs de prendre quelque chose avec nous, pour faire connaissance !

Il envoya chercher des liqueurs, et la gêne disparut bientôt. Les hommes causèrent de choses indifférentes, encore très réservés ; mais les femmes taquinaient déjà Marcelle.

— Eh bien, oui ! fit-elle gaiement. Que voulez-vous ? Aucune de nous n'est invulnérable.

— Vous avez tiré le gros lot à la loterie, monsieur, dit un des hommes à M. Ripois d'un air de galanterie pompeuse ; et il y eut tout un petit brouhaha flatteur.

Au bout de quelques instants, une de ces dames regarda l'heure et se leva ; les autres l'imitèrent. Elles étudièrent leur figure dans la glace, se poudrèrent un peu, chuchotèrent quelques mots à l'oreille de leurs amants respectifs et sortirent. Sur le

seuil, elles prenaient déjà leur air d'offrande et un balancement voluptueux de la croupe ; on vit leurs silhouettes défiler sur la vitre dépolie, puis disparaître.

Les quatre hommes restaient seuls dans le café avec le garçon qui les regardait en bâillant. Ils s'installaient déjà autour d'une table, repoussant les tasses et les verres.

— Une manille ? proposa l'un d'eux.

M. Ripois acquiesça et ils commencèrent à jouer.

q

Chapitre 14

Café-restaurant des Variétés, c'était le nom qui s'était d'abord étalé en grosses lettres de métal doré sur le fond blanc de la façade de Greek Street ; mais plusieurs des lettres s'étaient détachées, ne laissant subsister de l'inscription qu'un rébus indéchiffrable qui rampait au-dessus de la porte vitrée. Et, en vérité, l'établissement tout entier n'était guère qu'un rébus, une énigme.

Un cadre apposé à l'extérieur de la porte contenait bien un menu apparemment destiné à attirer les passants ; mais chaque menu séjournait dans ce cadre huit jours au moins, et même le premier jour, lorsqu'il faisait son apparition, il semblait déjà fripé et sali, maculé de traces de doigts et de taches de sauce, comme s'il avait longtemps traîné sur des tables malpropres. Les plats qui s'y trouvaient énumérés se laissaient deviner pareils au menu lui-même, anciens et gâtés : mais la plupart n'étaient là que pour

faire nombre, et seul un miracle culinaire eût pu les faire jaillir des matériaux rudimentaires que l'on triturait au sous-sol. Le propriétaire était un Italien à l'œil triste, qui semblait perpétuellement attendre une catastrophe. Il se tenait souvent campé au milieu de la salle, les jambes écartées, une serviette sous le bras, et regardait les silhouettes de la rue défiler derrière la vitre dépolie de la devanture. Son visage exprimait moins le désir de voir arriver des clients que la crainte d'une irruption soudaine – des pas lourds, une main rude sur la poignée de la porte, des voix hostiles et sévères…

À part quelques clients de hasard, qui s'aventuraient là à l'heure du dîner, la salle était toujours vide jusqu'à neuf heures du soir, heure à laquelle « ces messieurs » venaient. Ces messieurs s'installaient à la table du fond, commandaient des cafés et jouaient aux cartes ; le propriétaire et le garçon, désœuvrés, suivaient la partie avec intérêt et intercalaient des commentaires.

De temps en temps, une des femmes venait se reposer là quelques instants. Elle s'asseyait à côté de son amant, passive et lasse, et suivait tous ses mouvements avec une attention de chien. Les gestes dont il distribuait les cartes ou les jetait devant lui, les coups de poing de dépit dont il martelait la table quand il perdait, elle suivait tout cela machinalement du regard, comme pour témoigner qu'elle était attachée à son sort et prenait sa part de ce qui lui arrivait. Dehors, elle n'était, par définition, qu'une femme seule, une femme à prendre ; assise à côté de son homme, elle savourait, comme une réhabilitation, sa servitude et se donnait à chaque instant à elle-même une preuve nouvelle du lien qui les unissait en le touchant, en lui parlant, en lui empruntant

son canif pour se limer les ongles ou son mouchoir pour s'essuyer les lèvres.

Puis, au bout de quelques minutes, elle se redressait tout à coup, quittait son attitude de détente lasse pour la cambrure affectée de la rue, se retouchait la figure devant une glace et sortait de nouveau, après quelques mots adressés à son amant à voix basse. Il y répondait d'un grognement bref ou d'un signe de tête, sans détourner les yeux des cartes, et, derrière la porte refermée, la partie continuait.

M. Ripois n'arriva à cette impassibilité que par degrés. Il ne put, d'abord, s'empêcher de témoigner à Marcelle une certaine déférence et en vérité presque de la reconnaissance pour le bien-être qu'elle lui donnait et aussi pour son don constant et généreux d'elle-même, après un si long jeûne. Mais la satiété vint vite, et l'habitude, et en quelques semaines il acquit naturellement l'air nonchalant et faraud des autres quand leurs femmes étaient là.

Le souvenir des jours de misère revenait quelquefois au cours d'une partie ; et lorsqu'il songeait à ses vêtements neufs, au bon dîner qu'il avait fait, à sa vie confortable et facile, un grand contentement l'envahissait, et une sorte de joie narquoise, comme s'il avait triomphé du sort hostile par un heureux stratagème. Il se représentait Marcelle arpentant les trottoirs de Cranbourn Street et de Leicester Square à petits pas, en balançant les hanches, bien habillée et alléchante de corps, quêtant le désir des hommes, et l'idée qu'elle était à lui et que c'était en partie pour lui qu'elle faisait cela flattait sa vanité. Peut-être y avait-il en ce moment, à quelque coin de rue, un pauvre diable pareil à ce qu'il

avait été lui-même, à demi-affamé, la poche vide, fixant sur elle des regards de convoitise…

— À vous de jouer !

Il revenait à lui, se retrouvait sur la banquette du café de Greek Street, les cartes en main, en train de faire une manille avec ses compagnons habituels.

— Atout !

À mesure qu'ils jetaient leurs cartes sur la table, il les regardait l'un après l'autre et se disait qu'ils étaient là quatre gaillards qui savaient vivre et qui pouvaient se permettre de rire de tous les niais de la rue.

Il y avait Constant le Belge, un grand garçon, blond, frais de peau, large d'épaules, qui parlait fort et riait souvent ; un Maltais taciturne, que l'on connaissait sous le nom de Bruto ; et Charles, un Français, qui avait des traits délicats, un teint de cire, une moustache mince et des sourcils noirs qui, sur sa peau trop blanche, semblaient tracés au pinceau.

— Trente-quatre avec la levée !

C'était Constant qui parlait ; de l'autre côté de la table, le Maltais, penché en avant, semblait le guetter de ses yeux sombres ; une mèche noire lui retombait en travers du front, et il avait sur le nez une longue égratignure, vestige d'une querelle récente. Car leurs femmes s'emportaient quelquefois ; il y avait une scène, des injures, peut-être des coups échangés ; mais, le lendemain, elles reprenaient docilement leur place dans le défilé du trottoir, pendant qu'eux s'attablaient dans la salle déserte du Café des Varié-

téset faisaient la partie, comme d'habitude. Et qui aurait pu y trouver à redire ?

« Ça ne fait de mal à personne, n'est-ce pas ? » songeait M. Ripois.

Entre deux parties, l'on causait. Les cartes restaient sur la table, les voix s'élevaient, le propriétaire du café et le garçon venaient prendre leur part de la conversation, approuver ou contredire. Mais les disputes étaient rares ; quand ils étaient deux ou trois à parler ensemble et que la discussion dégénérait en tumulte, il suffisait au patron de couler un regard vers la porte de la rue pour ramener le silence. On reprenait les cartes et, tout en jouant, on n'échangeait plus que des phrases discrètes à demi-voix, comme s'il y avait eu quelqu'un aux aguets derrière la porte. Et l'un d'entre eux disait :

— Hier soir, ils ont encore fait une descente dans un club de Charlotte Street !

— Qu'est-ce qu'on faisait donc, là-dedans ?

— Oh ! comme partout, on jouait ! C'était surtout un prétexte pour arrêter tout le monde et leur faire montrer leurs papiers !

— Depuis qu'il y a eu cette affaire dans Rupert Street, ils sont terribles.

Le garçon, qui écoutait, se croisait les bras et disait d'un air indigné :

— Ce sont des sauvages, ces gens-là ! Ce qu'ils veulent, c'est tout simplement expulser tous les étrangers de Londres, par jalousie, et fermer tous leurs clubs et tous leurs magasins. Étonnez-

vous donc après cela qu'il y ait des hommes qui se fassent voleurs et assassins quand on les empêche de gagner leur vie honnêtement.

— Bah ! concluait un autre. Il y a quelqu'un, là-dedans, qui veut de l'avancement et qui fait du zèle. Ils finiront bien par se calmer.

Personne ne demandait qui « ils » étaient. L'ennemi, les Barbares, c'était la police de Londres, qu'une campagne de presse ou un accès soudain d'austérité incitait de temps en temps à une série de raids sans pitié ! C'était toujours par Soho qu'ils commençaient. Les rues qui courent entre Oxford Street et Shaftesbury Avenue ont mauvaise réputation, et la gent policière les surveille avec plus de soin qu'aucune autre, parce qu'elles contiennent une population cosmopolite, qui refuse obstinément de se plier aux coutumes du pays et n'obéit à ses lois qu'à contrecœur.

Lorsqu'une vague de sévérité vient de passer, il ne reste plus de maint club et de maint café tranquille qu'un immeuble vide aux volets clos ; dans d'autres clubs ou d'autres cafés de Dean Street, et de Greek Street, et de Old Compton Street, l'on parle, en baissant la voix, des dernières phases de la persécution et des vieux habitués qui ont tout à coup disparu ; et, sur les trottoirs de Leicester Square et de Piccadilly Circus, les femmes marchent plus vite et craignent de tourner la tête.

Lorsqu'on parlait de la police anglaise, tout le monde était d'accord au Café des Variétés :de vilaines gens, dignes serviteurs d'une nation hypocrite et tracassière. Et chacun citait des exemples de corruption et d'injustice.

— S'il avait eu soin de leur graisser la patte, ils l'auraient bien laissé tranquille, allez !

— C'est comme les femmes ; j'en connais une qui est ici depuis cinq ans et qui n'a pas été arrêtée une seule fois. Elle m'a dit comment elle s'y prenait. « C'est bien facile, qu'elle m'a dit, je les connais tous ! Je leur donne la pièce, ou bien je suis gentille avec eux. »

Constant le Belge s'indignait, les bras croisés, rouge de colère.

— Croyez-vous, tout de même ! Hein ! croyez-vous !

Le Maltais se penchait sur la table sans rien dire, mais ses lèvres se plissaient sur des dents serrées, comme s'il articulait sans bruit des injures féroces. La patron hochait la tête et regardait la porte d'un air de doute : il paraissait se demander ce qu'il ferait quand « ils » viendraient.

Et l'on recommençait à jouer en parlant bas, comme auraient fait des innocents pourchassés, guettés par le martyre.

Un soir, ils commentaient une affaire de chantage dont les journaux avaient parlé.

— Moi, dit Constant, je ne veux pas entendre parler de machines comme ça ; on a déjà bien assez de risques ici sans essayer des affaires aussi dangereuses !

— Ça ne fait rien, fit lentement Charles, fermant à moitié les yeux, comme s'il visait quelque chose. Ça vaut la peine ! Ça vaut la peine… Quand votre femme emmène un homme riche, marié, qui ne veut pas que ça se sache, pour quelqu'un qui sait s'y prendre, il y a gros à gagner.

Après cela, ils se mirent à discuter toutes les manières de se procurer de l'argent, et ils parlèrent aussi du manque d'argent et de la misère, chacun selon son expérience.

— Ce qu'il y a de plus dur, dit M. Ripois, c'est d'avoir à coucher dehors. Brrr !

Le Maltais alignait machinalement des allumettes sur la table, en hochant la tête, les dents serrées.

— C'est ce que je me suis toujours dit, murmura-t-il. C'est ce que je me suis toujours dit, et pourtant ça ne m'est jamais arrivé. Je ne demande qu'à vivre en paix, moi, et je ne fais de mal à personne. Et je ne m'occupe pas de leur politique non plus. Il y a des gens qui ont tant d'argent qu'ils ne savent qu'en faire, et on le leur reproche souvent : eh bien ! moi, ça m'est égal tant que j'en ai à peu près assez. Seulement, je me suis toujours dit ceci : que si jamais il m'arrivait d'avoir à passer une nuit dans les rues, par le froid qu'il fait ici en hiver ; eh bien ! le lendemain j'irais me promener dans Piccadilly à l'heure où les gens riches vont à leur club, et, quand j'en verrais un, gras et heureux, avec un pardessus de fourrure, je lui mettrais mon couteau dans le dos.

« Je lui mettrai mon couteau dans le dos, et, après ça, ils pourront me prendre et me pendre : ce me sera bien égal parce que je penserai au richard qui sera couché dans sa belle maison, au milieu de ses beaux meubles et de ses tapis et tout, froid et raide, avec un trou dans le dos. »

Sa femme, qui était là, dit d'une voix à la fois effrayée et fière :

— C'est ce qu'il ferait, vous savez ! Il est comme ça !

Les autres le regardaient en écarquillant les yeux et se disaient tous :

— C'est un homme, celui-là ! Il n'a pas peur !

Dehors, Greek Street était tranquille et presque déserte, mais le tumulte de Shaftesbury Avenue arrivait par bouffées dans ce silence, comme la rumeur d'un monde étranger, hostile.

— Ah ! les cochons !

C'était Constant le Belge qui laissait tomber cela d'une voix assourdie, chargée de rancune, et l'injure s'adressait à tout Londres, à tout le pays, à cet organisme énorme et rigide, vertueux d'apparence, qui n'avait pas de place pour eux et les forçait à vivre tapis.

Dans un long silence, ils s'associèrent tous à son ressentiment ; puis les femmes se levèrent, vérifièrent devant la glace leur figure et leur mise, et s'en allèrent vers les trottoirs illuminés de Cranbourn Street, balançant la croupe et tendant les seins.

q

Chapitre 15

Un hiver… Cela dura tout un hiver. M. Ripois avait connu Marcelle à l'époque des premiers froids et, lorsqu'il se rappelait leur liaison, plus tard, il lui semblait que tous les jours de ce temps-là avaient été des jours froids ou des jours de pluie. Des après-midi où il avait flâné pour tuer le temps sur les trottoirs encore

mouillés qui luisaient et reflétaient les premières lumières ; d'autres qui s'étaient passés à bricoler dans leurs chambres, en attendant qu'il fût l'heure de sortir, à écouter les interminables monologues de revendications que Marcelle échafaudait sur les bases les plus fragiles : la mauvaise foi de sa couturière, l'air de dérision qu'un fournisseur avait pris en la voyant, une parole d'une autre femme répétée par une troisième et qu'elle, Marcelle, considérait comme une offense… et les matins. C'était des matins qu'il devait se souvenir surtout, plus tard.

Il se réveillait encore de bonne heure, par habitude, mais restait assez longtemps engourdi, veule, traînant sur l'oreiller sans chercher à penser. Le temps passait, et voilà qu'il entendait des coups frappés au mur, qui signifiaient que Marcelle était à son tour éveillée. Alors il passait son pantalon, chaussait ses pantoufles et allait la rejoindre dans sa chambre. Elle disait :

— Je suis rentrée tard, hier soir ; je n'ai pas voulu te réveiller… Viens m'embrasser !

Elle avait les traits bouffis de sommeil, la peau luisante, le dessous des yeux violet et fripé ; des mèches raides lui barraient la figure. Sans qu'il lui demandât rien, elle lui narrait ce qui s'était passé la veille et dans la nuit, ce qu'on lui avait donné, et presque toujours elle avait à se plaindre de quelque chose, quelque grief futile, à côté duquel la fatigue et la triste honte ne comptaient pas.

— Fais-moi une tasse de thé, veux-tu ?

M. Ripois lui faisait du thé, qu'elle lapait bruyamment, écartant ses cheveux défaits de revers de main impatientés ; puis elle s'allongeait de nouveau avec des soupirs las et continuait à parler

en phrases décousues, goûtant la volupté de n'avoir plus à songer à ses paroles ni à sa figure, vautrée dans le désordre du lit et s'abandonnant avec délice devant son égal.

D'autres fois les coups sur la muraille tardaient à venir, et M. Ripois se tenait coi et sommeillait à demi, en regardant l'heure de temps en temps. Il finissait par entendre dans la chambre de Marcelle des bruits confus, un son de voix, et plus tard le claquement de la porte ouverte et refermée. Des pas descendaient l'escalier, quelques secondes s'écoulaient, et sa maîtresse l'appelait enfin.

La chambre était empuantie et chaude, le tapis portait des traces de chaussures boueuses et d'eau renversée.

— Il a voulu rester toute la nuit… Une scie !

M. Ripois préparait le thé sans rien dire ; mais il lui venait une sorte de mécontentement vague et qu'il ne s'expliquait guère lui-même. Il regardait sa maîtresse avec aversion : sa laideur que faisait ressortir le désordre du matin, la friperie des draps saccagés dans lesquels elle s'enroulait, les vils vestiges de la nuit, elle lui semblait responsable de tout cela, et aussi du ressentiment obscur dont il se sentait agité.

Elle en voyait l'ombre sur son visage, et s'interrompait :

— Tu n'écoutes pas ce que je te dis… Viens m'embrasser ! Qu'est-ce que tu as depuis quelque temps ?

Les félicitations que M. Ripois avait reçues sur sa bonne fortune, lors de sa présentation aux habitués du Café des Variétés,étaient sincères : Marcelle avait toujours eu la réputation d'être « une femme sérieuse ». Ce que cela voulait dire,

M. Ripois s'en rendait alors à peu près compte ; mais il le comprit mieux encore par la suite, en prêtant l'oreille aux propos de ses compagnons, au cours des interminables parties de cartes du soir. Car il observait encore envers eux une réserve modeste de débutant, reconnaissant tacitement l'autorité supérieure que leur donnait l'expérience, et se contentait généralement d'écouter.

Marcelle lui avait fait un jour une scène, – leur liaison datait déjà de plusieurs mois – lui reprochant, de la façon la plus inattendue, de n'avoir pas cherché de travail depuis qu'ils se connaissaient. Ce n'était point qu'elle lui discutât sa part dans l'argent qu'elle gagnait ; mais il semblait qu'elle eût considéré comme une preuve d'amour à laquelle elle avait droit qu'il se procurât une situation susceptible de les faire vivre tous les deux, et qu'elle demeurât sa maîtresse légitime, n'appartenant qu'à lui seul, en femme honnête.

Elle s'excusa d'ailleurs dès le lendemain de cette sortie, disant :

— Je te demande pardon de ce que je t'ai dit hier, mon petit ! J'étais énervée !

Mais M. Ripois avait été quelque peu troublé, sur le moment, de ces reproches abrupts et s'en était ouvert discrètement à ses amis du Café des Variétés.Ils ne firent qu'en rire.

— Elles disent toutes cela ! s'écria Constant le Belge, avec un grand geste d'indulgence ! Ça les prend de temps en temps, même les plus raisonnables, et s'il fallait les écouter !...

Il avait posé ses cartes sur la table et plaidait pour le bon sens, franchement, étendant des mains impartiales.

— Je vous demande un peu… Elles disent avoir de l'affection pour vous, et puis elles viennent vous raconter des histoires comme ça ! Voyons ! Voilà un homme et une femme qui sont ensemble et qui ne demandent qu'à vivre tranquillement, sans se donner trop de peine… Eh bien ! Voyez les garçons qui travaillent, tous ceux que nous connaissons ; ils s'éreintent, et il n'y en a pas un sur dix qui gagne bien sa vie, sans parler d'une femme à entretenir !… Au lieu qu'une femme qui n'est pas trop vilaine, et qui sait se nipper… Voyons ! On dira ce qu'on voudra, ça n'est pas pour le mal que ça leur donne !

Ils approuvèrent tous, sincères, s'efforçant d'être justes ; et Charles adjura M. Ripois de ne pas s'inquiéter davantage.

— Elles sont toutes les mêmes, dit-il, mais vous n'avez tout de même pas à vous plaindre. Madame Marcelle est une femme sérieuse, qui a trop de bon sens pour insister là-dessus. Elle n'y pensera même plus demain. Non ! vous ne pouvez pas vous plaindre ; vous êtes bien tombé. Si vous aviez jamais été avec une Anglaise, alors…

Le Maltais poussa un long sifflement excédé, et Constant s'exclama de nouveau, comique d'indignation :

— Une Anglaise, ça ne pense qu'à une chose : c'est à se faire épouser ; quand ça n'a pas pris, elle veut tout au moins que vous vous échiniez pour l'entretenir à ne rien faire ; et, quand ça n'a pas pris non plus, et que c'est elle qui travaille, ce sont des scènes tout le temps, et des reproches, et des larmes, et des injures…

— Et puis ce sont des femmes en qui on ne peut pas avoir confiance, dit Charles. – Il faut tout le temps être après ! Dès qu'elles ont gagné quatre sous, elles restent à ne rien faire jusqu'à

ce que ça soit dépensé ; et elles boivent ! Au lieu de faire leurs affaires tous les jours, tranquillement, comme des femmes respectables, et de tâcher de mettre un peu d'argent de côté, elles se saoulent comme des dégoûtantes en disant que c'est pour oublier… Des histoires, quoi ! Et, quand on essaye de leur faire un peu de morale… Ah ! là ! là ! il n'y a pas de nom assez insultant pour vous !

Marcelle ne renouvela jamais ces reproches ; mais, quelques semaines plus tard, elle fit une autre scène. Une scène… C'est l'expression dont M. Ripois se fût lui-même servi pour qualifier cette crise inattendue de tristesse et de larmes, et ces lamentations.

Il dormait, un soir, lorsqu'elle entra dans sa chambre. Elle était tout habillée, venant de la rue, et, bien qu'encore mal éveillé, il sentit en la voyant qu'elle était troublée et étrange. Retirant son chapeau, elle s'assit sur le bord du lit et lui demanda ce qu'il avait fait ce soir-là, et à quelle heure il était rentré, d'une voix fatiguée et triste, les yeux fixes, comme si elle parlait pour se distraire elle-même et oublier une vision mauvaise. Il répondit par monosyllabes, impatienté et maussade, et, quand elle lui passa un bras autour du cou pour l'embrasser, il ne put s'empêcher de soupirer d'ennui.

Quelques instants, elle resta serrée contre lui sans rien dire, le tenant toujours par le cou : la flamme de la bougie posée sur la table vacillait et ne donnait qu'une faible lueur. M. Ripois, accoudé sur l'oreiller, regardait cette flamme en clignant par dessus la nuque de sa maîtresse, dont les cheveux lui caressaient la joue.

Et il lui vint tout à coup une sensation étrange, une sorte de souvenir mystérieux et perçant de femmes appuyées ainsi sur son épaule et dont les caresses l'obsédaient ; de femmes innombrables, de plus de femmes qu'il n'en avait jamais connues, qui reposaient la tête sur son épaule et semblaient mendier quelque chose qu'il n'avait pas à donner. En l'espace de quelques secondes, il lui sembla qu'elles eussent toutes passé là, certaines dont il aurait pu se rappeler les noms, d'autres dont le souvenir était lointain et confus, et d'autres encore qu'il savait n'avoir jamais vues. Le poids de leur tête s'était fait sentir un instant sur le haut de sa poitrine, leurs cheveux lui avaient touché la joue ; et leur abandon muet, le geste dont elles cachaient leur visage au creux de son cou disaient que la même détresse les enveloppait toutes et qu'elles étaient toutes en deuil du même espoir mort-né. Cela ne dura que quelques secondes, et M. Ripois se retrouva immobile sur son lit, cherchant vainement à comprendre et clignotant vers la lumière.

Ce qu'il sentait sur son épaule, c'était la tête de Marcelle qui était demeurée immobile aussi, et voici qu'une larme lui mouilla le cou. Alors il revint tout à fait à lui-même et s'agita malaisément, pressentant d'autres larmes qui vinrent. Sa maîtresse pleura quelque temps sans mot dire, puis les sanglots s'arrêtèrent et, sans aucune explication, elle l'accabla soudain de caresses et le supplia de la traiter tendrement.

— Aime-moi bien, mon petit ! dit-elle… Oui, il ne faut pas faire attention à ce soir, je suis toute énervée ; mais sois toujours gentil avec moi ! Parce que je ne me plains pas et que j'essaie de me faire une raison, tu crois peut-être que je ne sens rien ; mais il y a des jours… Je ne t'ai jamais rien refusé, n'est-ce pas ; je t'ai don-

né une montre, et tout… Eh bien ! je ne te demande qu'une chose : c'est d'être gentil et prévenant. Quand je rentre surtout, et que tu vois que je suis fatiguée et que j'ai eu du mal…

De nouveau, elle se prit à pleurer en lui serrant le cou plus fort, et M. Ripois en ressentit une sorte d'étonnement trouble et se demanda ce qui avait pu la bouleverser d'aussi incompréhensible façon. Elle parut deviner sa pensée.

— Ce n'est vraiment pas souvent que ça m'arrive, fit-elle en se séchant les yeux. Tu ne peux pas dire que je sois une femme qui fait des histoires ! Je ne demande qu'à continuer comme maintenant, si seulement tu es toujours gentil avec moi. Et je serai une bonne femme pour toi : tu auras tout ce qu'il te faut, tu verras !

Elle dit encore :

— Viens dormir avec moi, cette nuit, veux-tu ? Tu vois bien que je ne suis pas dans mon assiette !

Quand ils furent couchés, M. Ripois, qui s'assoupissait de nouveau, l'entendit soupirer plusieurs fois et murmurer :

— Dire qu'il y a six mois je ne te connaissais seulement pas ! Ah ! mon petit ! mon petit ! comme on s'attache, tout de même !

Un peu plus tard, elle demanda à demi-voix :

— Tu m'aimes bien un peu, hein ? Je ne suis pas si vilaine !

Il fit semblant de dormir et ne répondit pas ; mais, quand elle eut fermé les yeux à son tour, il la considéra quelque temps sans bouger, la tête sur l'oreiller.

Une faible lueur venait par la fenêtre et laissait entrevoir ses grosses lèvres trop rouges et ses yeux bouffis de larmes ; l'ombre semblait marquer sa figure de bosses et de creux difformes. Il ne put s'empêcher de faire une grimace de répugnance et se détourna. En s'endormant, il croyait entendre encore sa voix larmoyante, et son illusion de tout à l'heure lui revint. C'étaient plusieurs voix, une multitude de voix différentes, l'une après l'autre, qui s'élevaient en lamentations incompréhensibles et imploraient quelque chose que l'on ne pouvait leur donner.

Un soir, M. Ripois faisait sa partie de cartes, comme d'ordinaire, au Café des Variétés,lorsqu'un ami du patron entra dans la salle, un Italien qui les connaissait tous de vue et jouait quelquefois avec eux. Il vint à leur table et dit à mi-voix à M. Ripois, l'air effaré :

— On vient d'arrêter votre femme ! Je l'ai vue emmener dans Piccadilly Circus…

Ils s'étaient tous levés, comme si la nouvelle les atteignait tous et posaient des questions anxieuses. Le propriétaire du café et le garçon s'étaient approchés aussi et se joignaient au conseil.

— Pourquoi ? Oh ! comme toujours ! ils diront qu'elle avait accosté un homme, qu'elle l'avait ennuyé…

Quelqu'un demanda :

— Est-ce la première fois qu'elle est arrêtée ? et M. Ripois fit oui de la tête. – Ils se consultèrent tous entre eux quelques instants.

— Je vais te dire ce qu'il faut faire… – C'était Constant le Belge qui le prenait par le bras, en homme d'expérience. – Tu vas aller

au poste de police et la réclamer ! Tu vas dire que vous vivez ensemble, que tu travailles et que tu gagnes votre vie à tous les deux, et que ce n'est pas vrai qu'elle fait le trottoir, ou du moins que c'est sans que tu le saches.

« Donne-leur cette carte, en disant que c'est la maison pour laquelle tu travailles et qu'on peut prendre des renseignements : ce sont des gens que je connais, qui ne diront pas non. Là où vous logez, ce sont des gens sûrs ? Oui ! Eh bien ! vas-y carrément et n'aie pas peur. Au besoin, tu peux leur donner encore cette adresse-ci – je vais te l'écrire – une maison de modes… Si tu leur racontes que ta femme a été employée là-dedans, ça ira bien ! Personne ne dira le contraire. Et, surtout, aie du toupet ; puisque c'est la première fois, tu peux l'en tirer. Sans ça, tu sais comment ils sont en ce moment : elle n'y coupera pas. »

M. Ripois se retrouva dans la rue, encore bouleversé, les joues brûlantes et la gorge sèche, tâtant machinalement les carrés de carton et de papier qu'il avait pliés dans son gousset. Où donc était le poste de police ? Ah oui ! Regent Street ! Il descendit lentement Shaftesbury Avenue, s'efforçant de rassembler ses idées.

Il lui semblait qu'on le poussait vers une décision à laquelle il n'était pas préparé et qui l'engagerait. C'était dangereux, ce qu'il allait faire là : très dangereux, en somme ! La police de Londres n'était pas tendre aux amis des femmes lorsqu'ils n'avaient pas de métier ; et était-ce vraisemblable qu'elle se laisserait prendre à son histoire ? Ces maisons dont Constant lui avait donné l'adresse, peut-être la police les connaissait-elle de réputation ? Les citer, ce serait se condamner soi-même. Surtout, il avait peur de franchir cette porte menaçante où veillait un homme en uni-

forme, d'aller affronter chez eux ces policiers, qu'il devinait méfiants et sagaces.

Arrivé à Piccadilly Circus, il s'arrêta net. Non ! Décidément, il ne pouvait pas. Le courage lui manquait une fois de plus, et il se rendait compte qu'il n'était pas fait pour cela. Vivre avec une femme et vivre d'elle, passe encore ! Mais quand il fallait agir et la défendre…

Effacé contre une vitrine, il resta à méditer quelque temps, se demandant où il en était et ce qu'il allait faire ; et, tout à coup, son parti fut pris, et il remonta Shaftesbury Avenue à pas rapides. En quelques minutes il était à leur logement : personne n'était venu là ; c'était clair ! Il entra, parcourut les deux pièces d'un coup d'œil, puis s'empara d'une valise et jeta dedans ce qu'il tenait à emporter. Il portait de bons vêtements, des chaussures neuves, une montre… Quand il eut bourré la valise de linge et pris une couverture, il fit une courte pause, les nerfs tendus, avant de passer dans l'autre pièce. Il se pouvait que Marcelle eût donné leur adresse au poste et qu'on vînt.

Quand le silence de l'escalier l'eut rassuré il entra dans la chambre de sa maîtresse et commença à ouvrir les tiroirs l'un après l'autre et à fouiller les recoins de sa malle violemment. Elle avait de l'argent quelque part : il le savait ! Il chercha avidement, à mains tremblantes, grinçant des dents, de rage et de peur, lorsqu'il était déçu ou quand il entendait un bruit de pas dans la rue.

Et, tout à coup, il trouva le trésor : quelques billets et un peu d'or, dans une vieille boîte à poudre, sous des vêtements. En une seconde la boîte fut à terre, vide, l'argent dans son gousset, et il

descendait l'escalier très vite, mais sans faire de bruit, des gouttes de sueur aux tempes.

Dans la rue, il s'arrêta un instant distraitement se demandant où il irait ; mais, presque aussitôt, il retrouva ses sens et fila droit devant lui, les yeux fixes. Deux fois il tourna à angle droit comme pour brouiller sa piste ; puis, comme un autobus passait, il lut l'écriteau d'un coup d'œil et sauta sur le marchepied.

Sur le dernier siège de l'impériale, sa valise entre les jambes, il répéta au conducteur le nom qu'il avait lu sur l'écriteau : « Dollis Hill », et compta la monnaie qui lui était rendue. Quatre pence ! Cela coûtait quatre pence d'aller à Dollis Hill ; ce devait donc être loin. Et, comme l'autobus filait dans la nuit, il retrouva son calme, palpa les billets soyeux et craquants dans sa poche, et, songeant à sa liberté et au nouveau bail de vie allègre et imprévue qui s'ouvrait, il gonfla ses poumons d'air et rit de contentement.

q

Chapitre 16

Et voici qu'une fois de plus M. Ripois foula les trottoirs d'un pas élastique, en conquérant, savourant cette sensation délicieuse d'être au seuil d'un monde nouveau, où sa vie recommençait. C'était une de ces choses qui lui faisaient trouver l'existence bonne et par quoi il avait conscience d'être différent de la plupart des autre hommes et plus fortuné, cette faculté de vivre par chapitres qui, le moment venu, se terminaient absolument sans effort de sa part, ne lui laissant que des souvenirs légers.

Cette fois le chapitre s'ouvrait joyeusement et sous d'heureux augures. Il avait assez d'argent pour être exempt de soucis quelque temps ; puis il se trouvait jeté là dans un coin de Londres qu'il ne connaissait pas encore, de caractère nouveau pour lui, qu'il parcourait nonchalamment, en touriste, gardant pourtant au cœur son éternel pressentiment d'aventure ; enfin le printemps venait.

M. Ripois vivait les saisons aussi naturellement que font les animaux, et avec la même acuité. Ce n'était pas le décor changeant qui l'affectait ainsi : la grâce mièvre du printemps, la richesse de l'été, l'automne pathétique, la nudité larmoyante de l'hiver étaient des choses qu'il ne pouvait s'empêcher de voir, mais qu'il ne sentait pas. Ce qui lui parlait, c'était la torpeur maussade qui vient avec le ciel sombre et le froid, et qui fait rechercher les pièces closes, le feu qui grille, la poussée de force d'un dîner copieux avant l'intimité chaude du lit et, au printemps, il éprouvait puissamment l'émoi des premières bouffées de brise tiède, la caresse du clair soleil indulgent, le sortilège de la sève et du sang.

Or le printemps qui s'ouvrait lui parut être le plus doux qu'il eût jamais connu. Lorsqu'il était descendu de l'autobus qui l'avait amené à Dollis Hill, il s'était cru en pleine campagne, loin de Londres et il lui avait même fallu revenir sur ses pas pour trouver un hôtel où il pût passer la nuit. Le lendemain il loua une chambre meublée dans Cricklewood et décida de s'accorder quelques jours de repos et de flânerie avant de songer à échafauder des plans. Il n'eut pas d'autre occupation que d'explorer Cricklewood, Hampstead et Golders Green à loisir, au hasard des

promenades, et il en tira un plaisir vif qui l'étonna lui-même un peu.

En plusieurs années de séjour à Londres, M. Ripois n'avait guère appris à connaître que le West End et la Cité ; encore l'Ouest se bornait-il pour lui aux environs immédiats de Piccadilly Circus, et aux parcs. Les autres quartiers de Londres, même proches du centre, ne l'intéressaient pas, et il n'avait guère eu l'occasion de les visiter ; quant aux suburbs lointains, il n'en connaissait que les noms, entrevus sur les flancs d'omnibus ou de tramcars ou sur les plans lumineux des chemins de fer souterrains. Après un hiver dans les rues étroites et sordides du quartier français, le changement abrupt de milieu et de vie ressemblait à un éveil.

Il se trouvait maintenant à la lisière de Londres, dans un de ces quartiers neufs qui étendent autour d'eux comme des rameaux des rues encore inachevées, semblables à des pistes, mais déjà bordées de petites villas semi-détachées, toutes coulées dans le même moule archaïque. L'extrémité de ces rues se perd dans des terrains vagues, et ces terrains vagues voisinent avec de vrais champs. Les chaussées larges et les maisons basses laissent passer l'air et le soleil ; la brume légère qui flotte toujours sur Londres commence là à s'éclaircir et fait paraître le ciel plus profond et plus frais. Du flanc du plateau de Hampstead, on oublie derrière soi la rumeur et le grouillement de la ville lorsqu'on regarde vers le nord et qu'on voit à l'horizon la ligne molle des collines.

M. Ripois retourna un matin à Dollis Hill. Il s'aperçut que ce n'était guère plus qu'un nom : une sorte de large avenue émerge de la route qui va vers Hendon et escalade une butte

insignifiante ; au sommet de la butte, une demi-douzaine de villas isolées semble attendre que Londres ait fait un pas de plus et leur donne des compagnes. Mais des deux bords de l'avenue qui monte s'étendent des terrains encore négligés, où l'herbe pousse longue ; sur celui de droite, un minuscule tertre s'élève, qu'abrite un rideau d'arbres, et de ce tertre, qui est un siège commode, l'on voit au sud Cricklewood et Hampstead, le commencement de la mer des maisons, et, au nord, des vallonnements lointains, reposants et verts, et l'étang de Hendon qui luit entre les pentes.

Quand il eut grimpé jusque-là sans hâte, fouettant les herbes de sa badine, M. Ripois s'assit sur le tertre et regarda autour de lui.

La matinée était ensoleillée et fraîche, et, sur cette hauteur, il recevait en plein visage une brise vivifiante et pure, une de ces brises qui vont de colline en colline sans jamais descendre dans les bas-fonds. Il respira profondément, ferma les yeux en tendant la figure au soleil, puis les rouvrit tout grands pour jouir de tous ses sens à la fois, et la douceur du printemps anglais le pénétra pour la première fois. Ce n'était pas la vraie campagne ; à ses pieds passait la route de Hendon, sillonnée de tramcars électriques et d'automobiles ; un peu plus loin, une ligne de chemin de fer s'allongeait, d'où venaient des soufflements de locomotives et des bruits de tampons choqués ; mais tout cela ne l'offensait pas, au contraire ! C'était une sorte de transition qui lui rappelait la ville et l'empêchait de se sentir dépaysé, tandis que le décor lointain de pentes vertes et d'eau miroitante le flattait comme un spectacle étalé pour lui.

La brise douce lui soufflait en pleine figure ; le soleil semblait chuchoter des paroles magiques à tous les pores de sa peau ; le

vert vivant de l'herbe était un délice, après les pierres grises de la cité ; enfin l'isolement et le demi-silence, l'hospitalité libre du champ, frappante au sortir des rues sans asile – toutes ces choses l'émurent étrangement.

Il se souvint du café de Greek Street, des matins maussades dans une chambre en désordre et qui sentait mauvais, de la figure qu'avait Marcelle en se réveillant : sa peau luisante, ses traits bouffis barrés de mèches noires, et il s'étira en respirant profondément, comme un prisonnier délivré.

Cette impression de délivrance et de contentement fut si forte qu'il se dit, en songeant à la vie qu'il venait de quitter :

« Sapristi ! il faut que ç'ait été moche, tout de même ! »

Des détails lui revinrent à la mémoire, des détails qui ne l'avaient guère choqué sur le moment et qui maintenant lui paraissaient curieusement répugnants. Il releva de nouveau la figure pour jouir du soleil, étendit les bras et demeura quelques secondes ainsi, les bras ouverts, le cœur gonflé d'un désir vague, comme s'il attendait que quelque chose vînt sur sa poitrine et entrât en lui.

Quelque chose… Quelque chose de pur et de frais comme une boisson qui le contenterait jusqu'aux mœlles.

Quand il referma les bras, son désir se précisa : ce qu'il voulait, c'était une femme tout contre lui. Et pourtant c'était aussi quelque chose d'autre et de plus. Une femme… Elle serait là, appuyée sur son épaule, et ils jouiraient ensemble de la brise et du soleil. Entre eux, il y aurait une entente mystérieuse qui compterait plus que l'amour charnel et qui se satisferait en caresses in-

nocentes, en pressions de mains, en contacts fugitifs, en regards… Elle serait… Il tenta de se figurer comment elle serait ; mais l'effort lui parut bientôt inutile et vain ; il pressentait que ce qui importerait par dessus tout, ce serait cette chose sans nom qui ne ferait pas partie d'elle et qui émanerait d'elle pourtant, et qui seule pourrait le rassasier.

Et voici que, de nouveau, il étendait les bras dans le vide, en fermant les yeux, plein d'un attendrissement sentimental.

Quand il rouvrit les yeux quelques instants plus tard, ce fut pour voir quelqu'un qui venait de son côté et allait passer devant lui : une femme, qui tenait un livre à la main. Ses bras retombèrent et il se sentit ridicule ; pourtant il la regarda au passage d'un air de défi.

Une jeune fille… Elle avait des cheveux couleur de cuivre, des traits presque enfantins et une poitrine lourde de femme. Ses yeux se détournèrent vers M. Ripois et s'attardèrent une seconde, puis elle gagna la route en pente, qu'elle descendit à longues enjambées.

Elle devait être cachée derrière les arbres. Il rougit un peu en songeant qu'elle l'avait vu depuis qu'il était là. Il se dit à haute voix, avec un rire :

« Tu as eu l'air d'un imbécile, mon garçon ! »

Mais, quelques minutes plus tard, il n'y pensait plus et, couché sur le dos, sifflait des airs de romances.

Au bout de quelques jours, M. Ripois commença à songer à l'avenir et à peser des projets. Il avait assez d'argent pour vivre plusieurs mois, du linge, des vêtements de bonne coupe. Non

seulement il se rendait compte qu'il serait peu sage d'attendre que cet argent fût en partie dépensé avant de regarder autour de lui, mais, après cette longue paresse veule, il éprouvait un désir réel d'activité.

Il réfléchissait. Chercher une nouvelle situation dans un bureau serait long, plus difficile encore qu'auparavant, et s'il réussissait, probablement peu avantageux. Il pouvait – se disait-il – faire mieux que cela ; et le désir lui venait de rester son propre maître, et que son travail ne profitât qu'à lui.

Les projets vagues qu'il avait remués autrefois de façon platonique lui revinrent à l'esprit. Un bureau… Un petit bureau quelque part, peut-être bien dans un des quartiers du Nord, où il se sentait à l'abri des rencontres fâcheuses… Quand il passait de là aux affaires auxquelles ce bureau servirait, son cerveau ne lui fournissait encore aucune idée nette ; mais il avait une confiance infinie en ses propres ressources, et il se voyait déjà assis là, alerte, lucide, tramant contre le monde du dehors des complots ingénieux. Sans doute, il ne fallait pas compter que l'argent viendrait tout de suite ! En attendant…

Il s'était arrêté là un instant, les sourcils froncés, et une idée surgit d'elle-même, une idée brillante et si naturelle qu'il s'étonna de ne pas l'avoir eue plus tôt ! Eh ! Parbleu ! En attendant que les affaires qu'il allait entreprendre devinssent profitables, il donnerait des leçons de français ! C'est l'ultime avatar des Français submergés dans Londres et de bien des Belges et des Suisses, cuisiniers ou bacheliers, et la miraculeuse force de résistance de l'intellect britannique peut seule expliquer que les efforts disparates de tous ces maîtres n'aient pas encore implanté parmi les classes moyennes du Royaume Uni une langue à part, curieuse de syn-

taxe et d'accent. Mais M. Ripois n'eut pas plutôt formé ce dessein qu'il perçut en même temps ce qu'il conviendrait de faire pour se distinguer de tous ces gens-là et utiliser au mieux ses avantages.

Quelques jours lui suffirent à se renseigner, chercher et faire un choix. En moins d'une quinzaine, il était installé.

Son bureau était situé dans Finchley Road, qui est une avenue bordée de magasins riches, au centre d'un quartier de haute bourgeoisie. La foule, à certaines heures de la journée, y est presque aussi compacte que dans le West End, et plus uniformément élégante ; elle ne comprend que peu d'hommes, la plupart de ceux-ci étant occupés dans la Cité ; mais les femmes et jeunes filles de Hampstead, Saint-John's Wood et autres districts environnants, qui ont généralement de l'argent et des loisirs, trouvent là, plus près de chez elles, presque tout ce qu'elles pourraient trouver dans Oxford Street ou Regent Street en fait d'étalages séduisants et d'occasions de dépense.

Le bureau de M. Ripois est au premier étage, au-dessus du magasin d'un marchand de musique. Il s'est dit :

— Des douzaines de femmes entrent dans cette boutique tous les matins, sans compter celles qui passent. Je m'arrangerai pour qu'elles voient ma carte ou qu'elles entendent parler de moi. Je les vois d'ici, ces femmes ! Elles veulent toutes savoir le français ou en avoir l'air, parce que c'est bien porté. Et elles ont de l'argent…

Il est renversé dans son fauteuil, devant un grand bureau semé de papiers et de livres disposés en îlots, sans désordre. Il attend patiemment les élèves qui ne viennent pas encore et, pour tuer le temps, il feuillette à gestes indolents, avec une nuance de

dédain, les livres neufs qui se trouvent devant lui : un Racine, un Victor Hugo, plusieurs Bourget, et une grammaire. Le Racine et le Victor Hugo sont des certificats de haute instruction classique, la grammaire signifie que les débutants ne seront pas négligés ; et les volumes de M. Paul Bourget montreront aux élégantes jeunes filles et jeunes femmes de Hampstead et Saint-John's Wood que l'on se propose de leur enseigner ici le véritable français de luxe, le français des salons et des théâtres.

Mais M. Ripois ne repose pas toute sa confiance en ces livres ; il compte surtout sur l'attraction que doivent exercer sa personne et son nom. Précisément, ses cartes viennent d'arriver ; il en a inséré une sur-le-champ dans le cadre couleur bronze, à la fois frappant et discret, qui vient d'être fixé à côté de la porte de la rue, et dans son bureau, il en étudie maintenant une autre, la tenant loin de lui, le bras tendu, et se répétant sur tous les tons le nom qu'elle porte :

— Raoul Cadet-Chenonceaux.

Voilà ! Raoul Cadet-Chenonceaux ! De tous les détails de son installation ce fut celui qui lui donna le plus de mal : un nom à trouver, le nom qu'il fallait ; mais il est content de celui qu'il a finalement choisi. Longtemps il a hésité : un « de » aurait fait bon effet, évidemment ! Pourtant le nom double est aussi sonore, avec une nuance de réserve en plus ; et déjà l'imagination fertile de M. Ripois échafaude un récit qui pourra être fait à mots couverts, très simplement, le récit d'une longue querelle de famille, d'une branche cadette persécutée et déshéritée qui renonce aux biens et aux titres, mais conserve l'orgueil du nom.

— Raoul Cadet-Chenonceaux !

Dans le coin supérieur gauche, un écusson porte une couronne et les lys de France. En bas, c'est son adresse, et de l'autre côté, en caractère menus, très distingués :

« Leçons particulières de langue

et de littérature françaises »

Maintenant, il n'a plus qu'à attendre. Déjà les passants ont remarqué le cadre couleur bronze qui fait ressortir le rectangle de fin bristol, le nom superbe, et l'écusson aux lys de France. Il les devine – des femmes probablement – se montrant la carte l'une à l'autre, impressionnés ; le personnel du magasin de musique sis au rez-de-chaussée, interrogé, n'aura que des éloges à faire de sa haute compétence, de son honorabilité et de ses manières. Le personnel du magasin de musique ne manquera jamais de le recommander chaudement : il a veillé à cela !

Enfin, il a fait insérer une annonce dans quelques journaux bien lus, et il se prépare à envoyer dans Hampstead et Saint-John's Wood plusieurs centaines de cartes. Sa carte ; rien de plus ; sous enveloppe fermée naturellement, d'où le nom, l'écusson et la mention discrète des leçons émergeront sans importuner, comme une politesse.

Les vêtements qu'il possédait déjà étaient suffisants, même élégants, pour Amédée Ripois ; ils ne suffisent plus du tout à Raoul Cadet-Chenonceaux, que sa naissance apparentait mystérieusement aux plus grandes familles de France. Il s'en est donc fait faire d'autres chez un excellent tailleur et s'étudie à les porter en jeune noble, dans un style à la fois recherché et sobre.

Le bureau bien placé, le nom, le style : il a eu tout cela à bon compte, car il ne paye son loyer qu'à la fin de chaque mois, et le mobilier est aussi payable en un an, par mensualités ; de sorte que, si les affaires ne marchent pas, il lui suffit de laisser la clef sur la porte et de s'en aller… Moyennant quelques guinées de dépense immédiate, le voilà installé, presque lancé !

Sur ses capacités de professeur, il n'éprouve aucune inquiétude : il sait le français, n'est-ce pas ! Et si, par hasard, quelque erreur se glisse dans son orthographe ou sa syntaxe, est-il vraisemblable que ses élèves s'en apercevront ?

Ses élèves… Assis devant son grand bureau semé de livres, il lisse sa moustache d'un geste nouveau, moins faraud qu'autrefois, plus grave. Mais, lorsqu'il cherche à se figurer qui elles seront – c'est toujours à des femmes qu'il songe, – il redevient tout pareil au petit employé gaillard qui descendait Charing Cross Road en se dandinant, rêvant de rapines galantes. Il manie négligemment un livre de Bourget ; puis reprend en main sa carte de visite et pense qu'un nom comme celui-là devrait le servir auprès des jeunes bourgeoises naïves.

— Des fois, se dit-il, s'il y en a qui sont jolies filles !

q

Chapitre 17

Son premier élève ne fut pourtant qu'un jeune garçon. Il entra un matin dans le bureau de Finchley Road, s'enquit du prix des leçons et finit par confier à M. Ripois le soin de le préparer pour le

français à un examen encore assez éloigné. Fils de parents riches, suffisant et plutôt stupide, il était évidemment habitué à mépriser ses maîtres ; mais le nom qu'il avait lu à la porte de la rue l'avait impressionné, et les façons hautaines et presque indifférentes du porteur de ce nom l'impressionnèrent encore plus. Il paya douze leçons d'avance et vint régulièrement.

Quelques semaines plus tard il avait, en se vantant auprès de familles amies d'un professeur si bien né, procuré d'autres élèves à M. Cadet-Chenonceaux. Celui-ci sut leur donner toute satisfaction, en étudiant élégamment avec eux la grammaire, les classiques, ou les livres de Paul Bourget, selon leur âge et leurs désirs.

L'été s'avançait. Les arbres des avenues de Hampstead verdoyèrent ; les jardinets qui précédaient les villas s'ornèrent de parterres multicolores et les femmes, qui n'avaient pas abandonné ces districts presque champêtres de Londres, adoptèrent pour leurs promenades une tenue de vacances : robes simples de toile claire, grands chapeaux de paille rustique, cous et bras nus, dorés de soleil.

Autant l'hiver précédent avait été pour M. Ripois sordide en tous points, autant cet été lui parut éclatant et frais, et le plaisir du contraste dura longtemps. Il quittait son bureau l'après-midi d'assez bonne heure et retournait vers Cricklewood à pied. Les rues droites et larges, bordées de grilles, les maisons riches derrière lesquelles l'on devinait des jardins soignés, des pelouses au gazon dru – il promenait les yeux sur tout cela en passant, sans amertume, presque sans envie, comme s'il se fût trouvé maintenant plus proche des classes qui vivaient dans l'aisance et les loisirs.

Lorsque de jolies domestiques, postées derrière une grille ou promenant des enfants dans la rue, lui adressaient des regards familiers, il lui arrivait de continuer son chemin sans même se retourner, dédaigneux. Puis ces regards lui revenaient plus tard à la mémoire, et il se sentait troublé, mordu d'un désir vague ; mais toujours son désir lui parlait d'amours plus distinguées que celles-là, et plus rares.

Un soir qu'il avait descendu paresseusement la route de Hendon, pour jouir de la dernière heure de soleil, il s'arrêta quelques secondes au pied de l'avenue qui escalade Dollis Hill pour contempler les trottoirs inachevés et les quelques villas du sommet. Le tertre sur lequel il s'était assis un matin, quelques semaines auparavant, semblait occupé, car il pouvait y distinguer une silhouette à moitié couchée, marquée de deux taches blanches. Comme il regardait, la silhouette se redressa, M. Ripois vit qu'une des taches était sa figure et l'autre un livre ouvert qu'elle tenait à la main. Cela lui rappela la jeune fille qui avait passé devant lui le matin dont il se souvenait, et un instinct lui dit que c'était elle.

« Elle n'était pas vilaine ! » songea-t-il, et il se mit à monter l'avenue lentement.

Deux ou trois fois il s'arrêta pour regarder le paysage d'alentour, en flâneur, et quand il reprenait sa marche il voyait l'inconnue devant lui, au sommet de la butte, assise, s'étayant d'une main au tertre et regardant de son côté, immobile. Lorsqu'il se fut rapproché, il perçut que c'était bien lui qu'elle regardait, et, après avoir fait quelques pas encore, il distingua ses cheveux couleur de cuivre, ses traits, et les yeux qui le fixaient, des yeux étonnamment clairs et hardis.

Presque gêné, il fit halte de nouveau et se retourna vers le bas de la pente ; puis il recommença à monter et, quand il fut arrivé à sa hauteur, il la regarda à son tour fixement. Elle ne manifesta aucun embarras et ne détourna pas les yeux. Un instant surpris, M. Ripois retrouva peu à peu son assurance et sourit d'un air fat. Ce sourire la laissa sérieuse et immobile. Sans que son regard direct défaillît, elle dit d'une voix égale :

— Vous pouvez vous asseoir aussi sur le tertre si vous voulez.

Il s'assit, tourné vers elle, ne sachant que penser de cette invite ; et presque aussitôt elle lui demanda :

— Est-ce la première fois que vous revenez ici depuis l'autre matin ?

Jugeant plus élégant de ne pas se rappeler, il répondit :

— Quel matin ?

— Celui où vous tendiez les bras vers le soleil.

M. Ripois se souvint de son geste sentimental et rougit jusqu'aux tempes ; aussitôt après, il voulut prendre sa revanche de cet accès de pudeur et, se retournant vers sa voisine, il la dévisagea. Elle dit :

— Moi, je suis venue ici tous les jours.

Ses yeux gris, lumineux et impudiques, au regard direct, ajoutaient que c'est lui qu'elle avait tous les jours attendu. Elle avait un visage ferme et plein, des traits encore indécis, un profil net, mais peu marqué, qui lui donnait l'air très jeune, de sorte que toutes ses hardiesses ne semblaient guère qu'une simplicité ex-

trême et que sa poitrine lourde de femme frappait comme une précocité.

M. Ripois la considéra quelques secondes, puis détourna la tête et regarda l'étang de Hendon qui luisait au loin ; il se sentait déconcerté comme devant une énigme ; mais, en même temps, il goûtait l'inattendu de cette aventure qui tenait du romanesque et presque du mystère.

Le soir descendait, enveloppant le sommet de la butte de paix recueillie ; au bas de la pente, les bruits de la route de Hendon et de la ligne de chemin de fer voisine semblaient curieusement distants et vulgaires, comme la rumeur d'un autre monde vu de haut. Entre M. Ripois et la jeune fille assise à côté de lui l'isolement de la colline mettait un lien subtil. Il demanda en souriant légèrement, avec un dernier vestige de fatuité :

— Comment saviez-vous que je reviendrais ici ?

— Je ne savais pas. Je me demandais…

— Si j'avais su, fit-il lentement, je serais revenu plus tôt.

De nouveau, le soir fit plusieurs pas à travers le silence et se rapprocha, apportant une simplicité mystique. Cette rencontre, leur abord immédiat, les paroles qu'ils avaient échangées, tout cela parut naturel et inévitable… Le fracas d'un tramcar électrique monta jusqu'à eux et retomba comme une vague, et une brise commença à souffler, la brise fraîche qui court devant la nuit. M. Ripois s'en emplit les poumons, et brusquement sa gêne se dissipa. Il lui vint une curiosité avide de savoir qui était cette jeune fille, ce qui la rendait différente des autres, et pourquoi, après l'avoir vu une seule fois de loin, elle était revenue sur la

butte l'attendre tous les jours. Les questions qu'il lui posa furent simples et directes, comme l'avaient été ses paroles à elle, et elle y répondit sans s'étonner.

Elle habitait à Cricklewood aussi, avec un oncle et une tante, ses parents étant morts. Ils n'avaient pas de domestiques, seulement une femme de ménage qui venait le matin, de sorte qu'elle aidait à tenir la maison ; en dehors de ces soins, tout son temps restait libre, et elle le passait surtout à lire et à se promener. Quand elle eut dit cela, elle parut se demander si elle n'avait rien oublié, et ajouta après coup :

— Mon oncle… Il est aveugle !

Et, après un silence :

— C'est votre tour, maintenant ; parlez-moi de vous.

En quelques phrases, presque avec humilité, M. Ripois dit qui il était et comment il vivait. Il ne parla ni du nom sonore sous lequel il était connu dans Finchley Road, ni de l'écusson au lys de France : cela eût été, il le sentait confusément, déplacé et inutile.

Ensuite ils se turent tous les deux : le soir avait passé, la nuit venait, que perçaient des lumières nombreuses et serrées du côté de Londres, éparses vers le nord.

Ce fut le silence.

— Pourquoi… – il parlait bas et la regardait à travers l'ombre – pourquoi êtes-vous revenue tous les jours ?… Êtes-vous contente que je sois revenu aussi ?

Elle fit oui de la tête.

— Pourquoi.

— C'est quand vous avez tendu les bras l'autre matin… Je vous avais vu vous asseoir, mais je ne faisais pas attention à vous. Il faisait si beau et si clair, après les pluies ! Je me rôtissais la figure au soleil, comme vous, et j'étais si contente que j'avais envie de rire et de chanter ; et puis, comme je regardais de votre côté, sans y penser, j'ai vu que vous tendiez les bras devant vous, et il m'a semblé qu'à ce moment-là vous deviez sentir la même chose que moi, et que c'étaient mes gestes que vous faisiez. C'était… Je vais vous dire ce que je sentais : c'était comme quand on a envie de quelque chose dont on ne sait pas le nom… Nous étions tous les deux seuls ici, comme maintenant, et cela m'a rappelé des histoires que j'avais lues dans les livres, toutes sortes d'histoires que je vous raconterai plus tard, qui parlent d'une foule de choses merveilleuses. Je les avais lues sans y croire, en me disant qu'il ne viendrait jamais rien de pareil de mon côté. Et puis ce matin-là, avec le soleil et le vent qui soufflait, qui paraissait venir de très loin, et vous qui étiez là tout près de moi, sans me voir et qui tendiez les bras…, je… C'est difficile à expliquer… Il m'a semblé que tout ce que j'avais lu et ce à quoi j'avais souvent pensé, qui était bien plus beau que ce qui arrive, ce n'était pas impossible après tout et que vous deviez y croire comme moi ! Et j'ai été subitement certaine que nous nous retrouverions.

La tache blanche de sa figure dans l'ombre, ses cheveux fauves, ses yeux gris qui brillaient de foi lorsqu'elle parlait du monde des choses merveilleuses, dont elle-même semblait en vérité brusquement issue, cette simplicité enfantine et ce corps de femme, mûr et fort, M. Ripois ne dégagea de tout cela qu'une impression d'étonnement et de prodigieuse aubaine.

— D'où sort-elle ? se dit-il. Il n'avait jamais rencontré personne qui lui ressemblât. Une jeune fille qui sortait seule dans les rues sans rendre de comptes à personne et faisait ce qu'elle voulait la moitié de son temps ! Sa candeur et ses idées romanesques étaient également surprenantes. Un instant il se demanda : – Elle ne se moque pas de moi, au moins ? – mais il ne pouvait douter sérieusement de sa sincérité. Non ! C'était un coup de chance, la faveur nouvelle d'une Providence, qui s'était, en somme, souvent montrée bonne fille envers lui. L'amoureuse distinguée et rare qu'il avait souhaitée confusément venait à lui, poussée par le destin mystérieux.

Attendri, il lui prit la main. Il s'imaginait presque qu'elle allait encore révéler là une naïveté peu usuelle ; mais elle se laissa attirer et reçut son baiser sur les lèvres le plus naturellement du monde. Seulement son regard restait fixe et lointain, comme si elle cherchait quelque part une réponse à la question de son cœur : et, quelques instants plus tard, elle demanda à voix basse :

— Vous croyez que c'est cela ?

— Quoi, cela ?

— Ce que nous attendions tous les deux l'autre matin ! Depuis je suis revenue ici tous les jours, et j'étais sûre que vous reviendriez aussi. Je voulais vous voir, naturellement, et aussi vous parler, vous parler de toutes sortes de choses dont je n'ai encore pu parler à personne ; mais… je ne sais pas au juste ce que j'attendais. Vous croyez que c'est cela ?

— Bien sûr ! fit M. Ripois avec un sourire, et il l'embrassa de nouveau.

Elle parut écouter : puis sa figure changea. La réponse était venue sans doute, lui disant que c'était bien cela qu'elle avait attendu.

q

Chapitre 18

Ella ! Quand il lui avait demandé son nom, elle lui avait répondu :
— Ella… Mon vrai nom, c'est Ellaline ; mais tout le monde m'appelle Ella.

Ellaline… Ella… M. Ripois se répéta ce nom plusieurs fois à demi-voix, le trouvant joli et distingué ; et, tout à coup, une idée gaillarde lui traversa l'esprit. C'était toute une collection qu'il se faisait là ! Voyons ; il y avait eu… Il se remémora leurs noms à toutes, ces petites Anglaises qu'il avait tenues dans ses bras ; avec leurs noms, d'autres souvenirs lui revinrent : leurs figures, des détails intimes ; et il se caressa la moustache dans l'ombre en dissimulant un sourire. L'idée lui plaisait : elle faisait de lui, Amédée Ripois, le séducteur crâne des romances, le garnement bien-aimé, le Français pittoresque qui s'en va à l'aventure à travers des pays barbares, abandonnant derrière lui les cœurs moissonnés…

Celle-ci pourtant était différente des autres. Romanesque… C'est le seul mot qu'il pût trouver en y songeant ; mais ce mot ne paraissait pas tout exprimer. Elle avait des ignorances et des naïvetés risibles, et avec cela des élans d'imagination, des inventions riches et bizarres, qui le laissaient un peu ironique sans doute, et

souriant d'un air supérieur, mais étonné. Et, physiquement aussi, elle était différente des autres.

Ils se retrouvaient le soir et s'en allaient d'ordinaire le plus loin possible des maisons vers Neasden, Dollis Hill ou Golders Green. Tout en longeant les haies ou les grilles, M. Ripois la regardait, parfois franchement, parfois à la dérobée. Elle marchait des hanches, superbement ; sur son cou plein et fort, sa tête se tournait d'un côté, puis de l'autre, en mouvements lents et délibérés, comme si elle tenait à tout voir : les terrains vagues que la nuit couvrait de mystère, le ciel profond, la ligne lointaine des collines qui n'avait pas encore disparu tout à fait. Ses cheveux fauves lui tombaient au travers du front de droite à gauche, en diagonale : elle portait toujours des coiffures simples, bonnets ou toques, qui se confondaient dans l'ombre avec ses cheveux ; ses vêtements semblaient mouler les lignes de son corps et lui donnaient un aspect primitif, presque animal. Il lui arrivait, tout en marchant, de tourner la tête vers lui ; et la vue de ses yeux limpides, de ses lèvres fraîches, du contour enfantin de sa figure le surprenait chaque fois.

Elle disait :

— J'ai toujours eu envie d'aller dormir dans un endroit où il fasse vraiment nuit.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Voici. J'ai toujours habité Londres, et, dans les villes, il ne fait jamais vraiment nuit. Il y a presque toujours du bruit d'abord, des bruits de ville, et, même quand le bruit cesse, il y a encore les lumières et les maisons. La vraie nuit, ce serait là où il n'y aurait que des bruits d'arbres et de bêtes, loin des choses fa-

briquées… Où nous sommes maintenant, ce n'est plus tout à fait la ville, et ce n'est pas la campagne non plus ; alors, entendez-vous la nuit qui essaie d'être tranquille comme elle voudrait, et toujours il vient un bruit… tenez ! un sifflet de locomotive… ou le tramcar qui passe… ou une voix… un bruit rageur qui dérange tout et voilà la pauvre nuit, patiente, qui recommence !

« C'est d'avoir lu tant de livres, songeait M. Ripois, qui lui fait raconter des choses comme ça ! »

Un soir, ils étaient montés par Frognal jusqu'au sommet de Hampstead Heath, et s'étaient assis là, tournés vers le nord. Devant eux, la pente descendait vers Golders Green, nue d'abord, puis semée de brousses et de taillis. Sur les bancs épars, des couples enlacés s'alanguissaient ; l'on devinait dans l'ombre tous leurs gestes tendres : des bras pressant des tailles, des têtes de femmes qui s'abandonnaient sur des épaules d'hommes, les visages rapprochés et confondus.

M. Ripois prit Ella par les épaules et la serra contre lui. Elle se laissait aller. Quand il se pencha, elle releva d'elle-même la figure et lui offrit ses lèvres comme un dû ; il l'embrassa longuement, puis ils se détournèrent un peu sans se séparer et restèrent muets et immobiles dans l'obscurité. Il regarda les autres bancs, les autres couples, et il lui vint, une fois de plus, une impression aiguë, presque triomphante, de curieuse aventure d'amour, de conquête.

Il se dit : « Je vis ! Je vois toutes sortes de choses… Me voilà, moi, un Français, en train de filer le parfait amour avec une petite Anglaise, dans un coin perdu de Londres, au clair de lune,

comme les naturels du pays ! » Et il lui sembla que c'était là quelque chose d'exotique et de rare.

— Je venais souvent ici, dit Ella, avant que nous nous soyons rencontrés, parce que, de tous les endroits que je connais, c'est celui d'où l'on voit le plus loin. Je m'asseyais sur un banc comme celui-ci, mais toute seule, et je regardais, je regardais, je regardais… Au bout de ce que l'on voit, il y a une ligne de collines qui paraissent très loin, à cause de la brume ; je regardais, je regardais en songeant à ma vie et aux choses qui ne faisaient pas partie de ma vie auxquelles je n'aurais pas su donner de nom, et que je désirais tant ; et toujours il me semblait que ces choses-là, les choses qu'on lit ou qu'on imagine, les belles choses impossibles dont on a si grande envie, m'attendaient juste de l'autre côté des collines. Je fermais les yeux et je m'imaginais moi-même descendant l'autre versant de ces collines, qui était tout différent de ce côté-ci et beaucoup plus beau, beaucoup plus beau… C'était comme si j'entrais dans un monde tout neuf, superbe, avec des forêts et de l'eau courante, un monde où je sentais que tout serait possible, que tout était vrai, tout ce que j'avais rêvé. Je descendais la pente presque en courant, si contente et tendant les bras d'avance… Tendant les bras, comme vous. Vous vous rappelez ?

Il fit oui de la tête et l'attira de nouveau. En s'abandonnant elle lui dit à voix basse, les yeux grands ouverts et tournés vers lui :

— Maintenant, je n'ai plus besoin de m'en aller, cher ! Le monde merveilleux est venu de ce côté-ci des collines.

Un peu plus tard, ils descendirent vers les taillis et s'y enfoncèrent. Derrière un bouquet d'arbres sous lequel poussaient des

fougères, M. Ripois s'agenouilla brusquement, entraînant Ella, qui se laissa tomber avec un rire. Dans l'obscurité plus épaisse, à moitié cachés par les fougères, ils s'enlacèrent de nouveau, échangeant des baisers et des étreintes. Ella s'allongea parmi les feuilles, la figure tournée vers le ciel, et, quand M. Ripois se pencha sur elle avec des caresses hardies, elle n'eut pas un geste de défense, mais lui passa un bras autour du cou, en fermant à moitié les yeux. Il se reput de sa bouche, de la chair de son visage, et de son cou, du contact de son corps étendu, osant, puis promenant les yeux autour de lui, en regards furtifs, saisi de crainte ; sous ses lèvres et ses mains ardentes, elle restait immobile, pâmée et candide, et il finit par la prendre dans ses bras et par demeurer immobile lui aussi.

— Comme j'étais sotte ! dit-elle ; et sa voix le fit tressaillir. Comme j'étais sotte et comme on se trompe souvent ! Je m'imaginais que les Français parlaient beaucoup, surtout en faisant l'amour, et qu'ils parlaient comme dans les livres : vous savez, les déclarations et les choses tendres si joliment dites. Et voici que, depuis que nous nous connaissons, vous ne m'avez pas dit une seule fois que vous m'aimiez, ni comment vous m'aimiez. Mais vous n'avez besoin de rien dire, cher cœur ; je sais bien que nous sentons la même chose, qu'il n'y a rien qui compte vraiment pour vous comme pour moi, sauf que nous nous aimons, que nous le savons bien et qu'il vaut mieux ne pas en parler avec des mots qui ont déjà servi à d'autres, parce que les autres n'ont pas aimé comme nous.

— Oui, répondit M. Ripois dans un souffle. C'est bien cela !

Et le silence de la nuit lui parut étrangement solennel. Il prit la main d'Ella dans la sienne, chastement et, de nouveau, ils res-

tèrent muets et immobiles. Elle le regardait, les yeux tout grands, comme si elle voyait en lui tout ce qu'elle avait attendu et désiré : le beau prince de ses rêves de petite fille, le galant romanesque et tendre de sa puberté, chevaleresque, pur, le cœur plein d'un amour féerique, immortel.

M. Ripois la regardait aussi, puis relevait les yeux vers les taillis qui les entouraient et les sentiers où passaient des ombres. Il songeait :

« Rien à faire ici ! Il faudra que je l'emmène ailleurs ! »

Et encore :

« Je crois qu'elle ne fera pas d'histoires ! »

q

Chapitre 19

Un soir, comme il parlait à Ella du logement qu'il occupait et où il ne se trouvait qu'à moitié bien, elle lui dit vivement :
— Vous pourriez habiter chez nous, si vous vouliez ! Nous avons deux chambres vides ; elles étaient louées autrefois, mais nous avons eu des ennuis avec les derniers locataires et, depuis, nous n'en avons pas pris d'autres.

— C'est une bonne idée, cela ! répondit M. Ripois.

Mais presque aussitôt il se méfia. S'installer chez elle, faire la connaissance de sa famille, ce n'était peut-être pas prudent pour

un garçon avisé et jaloux de son indépendance. Mais Ella tenait à son projet.

— C'est ma tante qui est supposée s'occuper de cela, dit-elle ; mais, au fond, c'est moi. Je me charge de la décider en cinq minutes à louer ces chambres-là une fois de plus, ou une seule chambre, si vous préférez. Nous n'avons pas besoin de dire que nous nous connaissons. Au contraire ! Je mettrai un écriteau à la fenêtre, et vous direz que vous l'avez vu en passant et que vous voulez voir les chambres. C'est moi qui vous les ferai voir !

L'idée l'amusait, lui paraissant piquante et romanesque. Elle regardait M. Ripois avec des yeux brillants.

— Et puis, fit-elle plus bas en se penchant vers lui, nous serons plus souvent ensemble, et ce sera presque comme si nous étions seuls. Je vous l'ai dit : mon oncle est aveugle ; et ma tante… elle n'a d'yeux que pour lui !

« Pour une petite jeune fille innocente, songea M. Ripois avec un sourire, elle est cynique ! Après tout, qu'est-ce que je risque ? »

Il se rendait fort bien compte des avantages que cette cohabitation présenterait pour lui et se laissa persuader de bonne grâce.

Quelques jours plus tard, il suivait une petite rue tranquille de Cricklewood, lisant les numéros des maisons à la dérobée. Lorsqu'il eut atteint le numéro qu'il cherchait, il s'arrêta quelques secondes, feignant d'étudier l'écriteau appendu à la fenêtre du rez-de-chaussée ; puis il sonna. Ce fut Ella qui lui ouvrit la porte, serrant les lèvres pour ne pas rire.

— Peut-on voir les chambres que vous avez à louer ? demanda-t-il gravement.

— Certainement… monsieur !

Ils montèrent ensemble au premier étage ; elle le fit entrer dans une chambre, prêta l'oreille un instant sur le palier, puis entra à son tour et se jeta à son cou.

— Voici votre chambre, mon amour ! lui dit-elle, doucement.

Et plus haut :

— Est-ce qu'elle vous plaît ?

Il regarda autour de lui : un papier clair aux murs, le plancher couvert de petits tapis et de nattes curieusement alternés, un fauteuil profond, sur la cheminée deux potiches et des bronzes japonais. Aucun des logements divers qu'il avait connus n'était aussi joli ni aussi propre ; aucun n'avait révélé le même soin tendre dans les détails : rideaux blancs sans un trou ; au dos du fauteuil, un coussin de soie brodée ; un cendrier sur la table ; d'avance une atmosphère d'intimité, de bienvenue.

Quand ses yeux revinrent vers Ella, il vit qu'elle était rose et presque émue et que ces préparatifs avaient été pour elle une tâche douce, l'accomplissement de son devoir immémorial de femme amoureuse. Il ne répondit pas à sa question ; mais la prit de nouveau par la taille et l'attira contre lui.

Presque aussitôt, elle se dégagea et dit à voix haute, gravement :

— C'est sept schillings six pence par semaine, tout compris ; et maintenant – elle se mit un doigt sur les lèvres et rit des yeux – je

vais chercher ma tante.

Sa tante était une femme de quarante-cinq ans, au visage à la fois curieusement ridé et jeune, où s'ouvraient des yeux distraits. À toutes les phrases de sa nièce ou de M. Ripois, elle hocha la tête et sourit complaisamment. Il retenait cette chambre ? Très bien ! très bien ! On lui servirait son breakfast tous les matins à l'heure qu'il désirerait. Cela dit, elle n'écoutait déjà plus, les yeux vagues, et finit par quitter la pièce sans bruit.

Ella le reconduisit à la porte.

— À ce soir ?

— À ce soir.

Il s'en alla vers Finchley Road en se disant :

— Drôles de gens ! Mais je crois que je serai bien !

En vérité, c'étaient de drôles de gens. Il habitait dans leur maison depuis une semaine à peine que déjà il se sentait tout à fait à son aise, installé là en familier et pourtant intrigué à chaque instant par l'étrangeté de leurs personnes et de leurs habitudes.

Vue là, dans le milieu où elle avait grandi, Ella cessait de paraître surprenante ; on comprenait qu'elle n'avait pu que devenir ce qu'elle était : tige droite poussée d'un seul jet dans le sol libre. M. Ripois se souvint de ce qu'elle lui avait dit un jour : « Mon oncle est aveugle, et ma tante… elle n'a d'yeux que pour lui ! » Les mains de l'aveugle n'avaient pu que toucher dans l'ombre la tête aux cheveux sans couleur et la sentir monter d'année en année ; deviner les contours de la figure ferme et des épaules vigoureuses, puis revenir se poser sur les bras de son fauteuil pour ses

longues immobilités de prisonnier. Et quant à celle qui voyait… elle n'avait d'yeux que pour lui.

Cet homme et cette femme inspiraient à M. Ripois une curiosité si vive qu'en leur présence il oubliait presque Ella. Lorsqu'il revenait de son bureau, le soir, il entrait dans la pièce du rez-de-chaussée où se tenait l'aveugle ; celui-ci écoutait un instant, reconnaissant son pas et lui souhaitait le bonsoir d'une voix lente. Ensuite ils restaient silencieux tous les deux, assis en face l'un de l'autre.

De temps en temps l'aveugle demandait :

— Est-ce qu'il fait nuit ?

— Pas encore.

Ella apportait le thé, qu'ils prenaient ensemble ; quand elle avait enlevé les assiettes et les tasses, elle s'asseyait entre eux ; un peu plus tard sa tante venait aussi. Ils ne parlaient guère ; et quand revenait la question de l'aveugle : « Est-ce qu'il fait nuit ? » leurs regards se tournaient vers la fenêtre, et l'un d'eux répondait :

— Pas encore !

Enfin la nuit venait. L'on n'allumait pas de lumières, et, dès que la pièce était plongée dans l'obscurité, l'aveugle se transformait. Il parlait haut, posait des questions, racontait ses voyages d'autrefois, reprenait sans effort sa place de chef de famille. La venue du soir semblait le délivrer de sa carapace d'infirme humilié ; dans les ténèbres qu'il exigeait, il se sentait l'égal de tous et parlait de nouveau en homme. Seule la faible lueur de la rue entrait par la fenêtre et permettait de distinguer les silhouettes

groupées entre la table et le foyer ; une silhouette d'homme qui se redressait dans le fauteuil et relevait enfin la tête après de longues heures d'amertume, deux silhouettes de femmes qui parlaient doucement ou écoutaient, les yeux grands ouverts dans l'ombre.

Elles écoutaient en se penchant un peu, et la figure d'Ella se faisait aimante et douce ; mais celle de l'autre femme s'illuminait d'un bien plus grand amour. La nuit effaçait ses rides et lui rendait sa jeunesse, comme elle rendait à l'aveugle son orgueil ; elle s'asseyait à côté de lui et parfois ils se tenaient la main.

La première fois qu'il les vit ainsi, M. Ripois eut d'abord envie de rire, puis soudain son cœur se pinça, et il resta grave et presque ému. Cette femme fanée et cet infirme, comme ils s'aimaient ! Il y avait entre eux un lien si étroit et si fort qu'Ella paraissait à côté d'eux une étrangère, libre de vivre à sa guise pourvu qu'elle ne troublât point leurs deux vies privées. Elle semblait d'ailleurs trouver cela juste et naturel, Ella, peut-être parce qu'elle se sentait capable d'un pareil amour.

Elles demeuraient ainsi, l'une et l'autre, dans l'obscurité, longtemps, immobiles comme si elles faisaient pendant cette heure le sacrifice de leurs yeux pour donner à l'aveugle sa revanche ; ensuite l'homme se levait et sortait seul. Il faisait tous les soirs la même promenade, autour d'un pâté de maisons et de jardins, fièrement, sa canne à la main, tâtonnant à peine le long des murs ; lorsqu'il faisait beau, il s'asseyait une demi-heure sur un banc, puis rentrait.

C'était sa manie orgueilleuse de ne pas tolérer de lumière, une fois la nuit tombée, dans la pièce où il se tenait, et son désir était

scrupuleusement respecté. De ces veillées obscures, M. Ripois conserva longtemps un souvenir singulièrement vif et obsédant. L'ombre, les formes immobiles qui s'y laissent deviner, la voix de l'aveugle qui s'élevait, dont la fermeté virile surprenait après son long silence affaissé du jour… Quand M. Ripois sortait de cette maison dans la rue illuminée, il croyait émerger d'un monde à part, touché de surnaturel, et Ella, qui avait toujours vécu dans ce monde-là et n'y voyait rien d'étrange, lui paraissait aussi mystérieuse et difficile à comprendre, même lorsqu'il la tenait dans ses bras.

Il s'était dit à l'avance, gaillardement, qu'une fois qu'ils seraient tous les deux sous le même toit, amoureuse et hardie comme elle l'était, elle ne lui refuserait pas grand'chose ; et voici que c'était lui qui restait hésitant, presque timide. Ce n'était pas la pureté évidente d'Ella qui l'arrêtait, mais sa simplicité ; il la sentait capable d'un aveu candide devant tous, en attitudes sinon en mots, aussi dénué de honte que l'eût été son abandon. Pas grand'chose à craindre, à vrai dire, dans cette maison ! Pourtant des explications et probablement des reproches, peut-être une scène, un départ furtif… C'était toujours ennuyeux !

Il songeait à cela et se disait : « J'ai eu tort de venir habiter ici ! » Et puis, à d'autres moments, il la regardait lorsqu'elle allait et venait dans la maison, lorsqu'elle était assise près de lui, lorsqu'elle marchait à son côté dans la rue : ses cheveux fauves, ses yeux gris couleur de nuages, la fraîcheur saine de sa figure, ses lèvres pleines et toujours tendres qu'elle ne lui avait jamais refusées, son corps de femme, sa grâce forte et franche – il la suivait du regard, et quelque chose lui serrait la gorge et l'émouvait jusqu'aux mœlles.

Ce fut le hasard qui se chargea d'agir pour lui, le hasard complaisant qu'on pressent de loin et auquel on s'abandonne. Un soir que seuls ils étaient encore debout dans la maison, il advint qu'Ella monta l'escalier devant lui pour gagner sa chambre ; devant la porte de sa chambre à lui, elle se retourna avec un sourire et s'arrêta. Il la vit au haut des marches, un flambeau à la main, bien campée, forte et saine ; il vit son sourire que la lueur faible de la bougie faisait mystérieux, l'éclat hardi de ses cheveux, ses yeux tendres. Quand il la prit par la taille, il sentit la caresse franche d'un bras autour de son cou, le contact de son corps ferme, son baiser sans réserve…

Les mots qu'il lui dit, il ne put jamais s'en souvenir ; et sans doute ne dut-elle pas les entendre car elle ne répondit rien ; mais elle ne cessa pas un seul instant de le regarder. Sur ce palier de la maison silencieuse, dans la chambre où il l'attira, et jusqu'à ce que l'obscurité les enveloppât tous les deux, elle ne détacha pas les yeux du visage de l'homme qui s'emparait d'elle. C'étaient des yeux singulièrement jeunes, les yeux d'une petite fille solitaire qui avait su forger des visions avec peu de chose, et il fallut en vérité que, devenue femme, elle eût conservé ce don, car, sur le visage qu'elle regardait, elle lut assurément un monde de choses qui n'y étaient pas.

Le lendemain, M. Ripois quitta de bonne heure son bureau de Finchley Road et alla à Dollis Hill au lieu de rentrer. Il avait besoin d'être seul et de réfléchir ; mais à peine était-il au sommet de la colline qu'il vit Ella qui venait aussi. Lorsqu'elle commença à monter la pente, il se leva et l'attendit : il se sentait un peu ému et guettait son visage avec une sorte de crainte ; mais cette crainte fut vite dissipée. Elle vint à lui avec un sourire léger et des

yeux encore ivres, et sa fatigue avait l'expression changeante et pathétique d'une femme que l'amour a secouée jusqu'au fond de son être et qui oscille entre les larmes et la joie. Ils s'assirent sur le tertre en se tenant par la main.

— Nous avons eu tous deux la même idée, dit Ella. Nous sommes revenus ici aujourd'hui parce que c'est ici que nous nous sommes rencontrés le premier jour.

M. Ripois hocha la tête sans répondre. Un immense nuage léger et sans contours précis, qui emplissait le ciel, formait devant le soleil un écran qui ne faisait que tamiser et adoucir la lumière ; des lueurs miroitaient et dansaient sur la surface des lames d'herbes ployées, sur les tuiles orange des toits et sur l'eau lointaine. M. Ripois contemplait distraitement ses chaussures fines, le pli net de son pantalon et ses manchettes plates. Il songea tout à coup qu'ils devaient avoir l'air quelque peu ridicules tous les deux dans leur pose sentimentale, en plein après-midi ; mais, à vrai dire, personne ne les voyait, et, quand il eut regardé Ella à la dérobée, tout ennui disparut : il lui était égal de se rendre un peu ridicule avec une jolie fille. Car c'était une jolie fille décidément ! Il la regarda encore et se souvint de ce qui s'était passé la veille.

Le premier !... Avec celle-ci, il avait été le premier, sans aucun doute possible ! À défaut d'autre signe, la maladresse ardente de son abandon le lui eût prouvé. Il en ressentait un peu de vanité, vanité mêlée à d'autres sentiments plus profonds, car il ne pouvait pas ne pas comprendre que ç'avait été quelque chose de précieux et de rare que cet abandon sans aucun calcul mesquin ni aucune arrière-pensée. Et elle s'était donnée librement, de sorte qu'il ne voyait vraiment pas de motif à scrupules.

— Grand comme quoi m'aimez-vous ? demanda-t-elle.

Il embrassa d'un geste tout le paysage que la lumière tendre baignait.

— Plus… Ah ! plus que je ne pourrais le dire avec des mots !

Elle sourit d'un air heureux. Depuis qu'ils étaient assis à côté l'un de l'autre et qu'ils se tenaient par la main, la figure d'Ella s'était rassérénée, avait repris son expression tranquille et simple. Des automobiles passaient sur la route à leurs pieds ; plus loin, une petite locomotive s'affairait bruyamment entre des hangars ; la ligne de l'horizon se perdait dans le gris léger du ciel. Elle regardait tout cela avec une sérénité d'immortelle, du haut de son grand bonheur.

— Et, demanda-t-elle encore, vous n'aviez jamais aimé comme cela ?

— Jamais ! répondit M. Ripois avec un sourire léger.

Elle ne vit aucune ironie dans ce sourire et lui pressa doucement la main.

— Moi, fit-elle, je n'avais jamais fait qu'attendre jusqu'ici, je ne savais pas ce que j'attendais et j'étais quelquefois impatiente ; mais, maintenant que je sais, je me dis à chaque instant que cela eût valu la peine d'attendre mille fois plus longtemps.

M. Ripois la regarda à son tour, cherchant à faire passer dans son regard un message de tendresse reconnaissante. Il se disait : « C'est le grand amour, cette fois ! » et il cherchait à jouer son rôle avec distinction.

— Ma chérie !… Ma bien-aimée !… Ma… ma chérie !

Ces paroles ardentes, à mesure qu'il les prononçait, l'exaltaient lui-même. Il songeait qu'il faut dire de ces choses-là quand on aime ; que ces mots échangés, des pressions de mains, des baisers et des étreintes, et des regards qu'on fait alanguis et solennels – c'est l'amour, cela ! Le grand amour des romans et des romances ! Sur les lèvres d'Ella il vit des mots semblables qui se formaient, tremblaient et s'arrêtaient là, comme si elle les jugeait trop faibles ou comme si sa force à elle l'abandonnait. Il lui prit la taille et éprouva encore le besoin d'affirmer sa possession, d'obtenir d'elle un consentement nouveau ou une promesse de consentement.

— Vous êtes à moi ? murmura-t-il. – Bien vrai ? Toujours et toutes les fois que je voudrai ? Ce soir ?

Penché vers elle, il avait demandé cela avec un sourire osé et faraud, en galant qui songe à des mignardises, mais Ella renversa la tête en arrière et ferma les yeux pour répondre :

— Je suis à vous… à vous… à vous… jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Il reconnut la phrase solennelle du service de mariage, et ce fut comme un souffle de vent froid sur son ardeur gaie. Presque aussitôt pourtant il songea :

« Comme elle m'aime ! »

Puis :

— On dit des choses comme ça quand on aime. Bien sûr ! C'est le grand amour ! Le grand amour !

q

Chapitre 20

Seul dans son bureau M. Ripois crayonnait distraitement des chiffres sur une feuille de papier. Il se disait :
« Six élèves qui prennent deux leçons par semaine et un qui en prend trois… À une demi-couronne la leçon, cela ne fait encore que trente-sept shillings six pence par semaine. Une fois le loyer payé et les meubles !…

Ce n'était pas encore l'aisance qu'il avait espérée, et il restait indécis, se demandant s'il lui fallait augmenter le prix de ses leçons ou chercher à se procurer d'autres élèves. Même s'il parvenait à doubler leur nombre, il ne lui resterait guère, tous frais déduits, que deux cent cinquante francs par mois. – Ce n'est pas le Pactole ! – songeait-il, et il faisait la moue en calculant que cela représentait cinq à six heures de leçons par jour, cinq à six heures d'asservissement et d'ennui !

Que faire ? Ses projets confus d'autrefois, ses projets de trafics habiles, d'entreprises hardies, n'avaient pas fait un pas en avant ; il en était toujours à chercher par à-coups, après des périodes de paresse, l'idée qui lui permettrait d'attirer à lui un peu de l'argent épars dans le monde et dont il se sentait digne. Cette idée ne lui était pas encore venue ; elle ne semblait pas venir davantage ce matin-là, et il ne pouvait qu'effacer à coups de crayon rageurs les chiffres jetés sur le papier et siffloter entre ses dents.

Deux coups frappés à sa porte l'interrompirent. Avant de lancer son Come in,il vérifia sa cravate et lissa ses cheveux et sa moustache à gestes rapides. Ce fut une jeune fille qui entra. M. Ripois fut debout en une seconde et lui souhaita le bonjour en s'inclinant, courtois sans servilité.

— Monsieur Cadet-Chenonceaux ? demanda-t-elle.

Il répondit en s'inclinant de nouveau et lui montra un siège de la main.

— Des amis m'ont dit que vous donniez des leçons de français et m'ont fait les plus grands éloges de vous…

Elle était assez grande, maigre d'une maigreur que les contours flous de sa robe transformaient en une minceur élégante ; les os des pommettes et des mâchoires saillaient un peu sous sa peau mate ; mais cette peau était si soignée et si fine, les cheveux disposés avec tant d'art que son crâne long et ses traits anguleux ne laissaient d'abord qu'une impression de fragilité gracieuse. Sa bouche en ligne droite, aux lèvres minces, faisait un contraste curieux avec des yeux arrondis, sans cesse en mouvement, au regard agité et quêteur.

M. Ripois l'examinait avec discrétion pendant qu'elle parlait. Il s'était dit tout de suite : « Riche ! Certainement très riche ! » et il cherchait ce qui pouvait justifier son jugement instinctif. La simplicité étudiée de sa mise peut-être. Une affectation de négligence que démentaient les détails recherchés, une broche semée de perles au cou, un cercle d'or mat au poignet, le tissu arachnéen de sa robe. Elle ouvrit son sac à main pour y prendre une carte, et il devina entre les deux parois de peau souple une garniture de minuscules flacons à bouchons dorés.

Elle lui expliquait qu'elle ne désirait pas de leçons à proprement parler, mais que, passionnément curieuse de littérature française, elle souhaitait trouver un lettré averti qui pût lire avec elle les meilleurs auteurs et l'aider dans ses menus travaux.

— Des traductions… Voilà ce que je fais surtout ; des traductions de vers français en vers anglais, ou encore de nouvelles françaises.

Ayant vécu quelque temps sur le Continent, elle savait assez le français pour n'avoir plus besoin de professeur, ni même – croyait-elle – de correcteur ; mais, lorsqu'on lui avait parlé de M. Cadet-Chenonceaux, elle s'était dit que, s'il avait des goûts semblables…

M. Ripois protesta que rien ne saurait lui plaire davantage et que des études de ce genre seraient plus intéressantes pour lui – elle le comprendrait sans peine – que des leçons de grammaire données à de jeunes garçons ou à des petites filles. Il mit en évidence un volume de Paul Bourget, comme preuve irréfutable de sa compétence. Elle avoua pourtant une prédilection pour certains auteurs moins connus du grand public, ce dont M. Ripois la loua hautement.

— Ce ne sont pas toujours les plus grands talents qui sont le mieux récompensés ! fit-il d'un ton de tristesse digne, et il sentit qu'il l'impressionnait.

Lorsqu'ils eurent pris rendez-vous et que la porte fut refermée derrière elle, il s'assit de nouveau à sa table, examinant la carte qu'elle lui avait laissée :

Miss Aurora Barnes

Buckland Crescent N. W.

Il se sentait aussi joyeux que s'il eût reçu quelque magnifique promesse. Elle était enfin venue, l'élève qu'il avait souhaitée ! Jeune, riche, elle demandait son concours et le traitait en égal,

impressionnée par son nom sonore et ses manières. Deux fois par semaine au moins, peut-être trois, elle viendrait lire et causer avec lui ; la rémunération qu'il avait demandée, bien supérieure à ses prix ordinaires, n'avait pas semblé la surprendre. M. Ripois faisait des calculs rapides et se disait :

— Ce sont des rentes que j'en tirerai, de vraies rentes !

Mais, ce qui le grisait surtout, c'était l'idée d'un contact avec une jeune fille du vrai monde, habituée au luxe, aux raffinements d'esprit et de corps.

Le soir même il passa par Buckland Crescent et, sans s'arrêter, regarda la maison qu'elle habitait : une large façade peinte en jaune, un portique grec, un aspect de solidité cossue.

— Il doit y avoir cinq ou six domestiques, là-dedans ! songea-t-il ; et il en conçut quelque vanité.

Deux jours plus tard, Aurora Barnes revint pour leur première leçon. Elle apportait avec elle quelques volumes de ses auteurs favoris, que M. Ripois ouvrit l'un après l'autre, curieusement d'abord, puis avec gêne. Il en connaissait un ou deux, de nom tout au plus ; les autres ne représentaient rien pour lui. Il adopta un air froid et réservé, presque ironique, et reconnut à chacun d'eux « un certain talent » sur un ton différent. Il s'était également procuré quelques livres dans l'intervalle : Les cent Meilleurs Poèmes de la Littérature française – Les Misérables,et un volume de M. René Bazin ; mais une timidité soudaine lui vint et il n'en parla pas.

Ils lurent quelques poésies ensemble : elle prononçait mal le français et lisait d'une voix monotone, en psalmodiant, avec un

frémissement du gosier à la fin de chaque vers ; mais, quand M. Ripois lui demanda de traduire en anglais ce qu'elle venait de lire, elle parut le faire facilement et vite, employant même des mots rares qu'il n'avait jamais entendus. Une seule fois elle hésita et lui demanda son avis, qu'il donna au hasard, embarrassé. Après cela ils parlèrent quelque temps en français de toutes sortes de choses, des différences fondamentales entre leurs deux pays, de Londres et de Paris, qu'elle ne connaissait que mal.

Après quatorze mois en Belgique, dans un pensionnat, elle avait été rappelée en Angleterre par la mort de sa mère ; depuis elle ne s'était guère absentée que pour passer un mois à Dieppe ou à Boulogne, avec des amis, au fort de l'été, ou bien pour quelque fin de semaine hâtive à Paris, en compagnie de son père. Celui-ci, à vrai dire, y allait plus souvent seul.

Lorsqu'elle fut partie, M. Ripois s'accusa de timidité et de sottise, craignant de n'avoir pas su lui donner une idée suffisante de ses talents ; mais elle revint ponctuellement trois jours plus tard, fort satisfaite en apparence.

Cette fois elle apportait un mince cahier relié en maroquin, qui contenait quelques-unes de ses traductions poétiques. M. Ripois les parcourut et les déclara exactes et belles. Même, redoutant de ne pas leur avoir accordé assez d'attention, il exigea un peu plus tard qu'elle les lût à haute voix ; il écouta sans interrompre, une main devant les yeux, et, quand elle eut fini, resta quelques instants silencieux.

— C'est superbe ! fit-il enfin. Superbe ! Vous avez un grand talent, mademoiselle !

Elle ne dit rien, mais sa figure osseuse prit lentement une fine teinte orange, et les yeux qu'elle releva vers lui étaient humides et luisants.

Lorsqu'il connut mieux sa nouvelle élève, M. Ripois cessa de redouter qu'elle ne devinât son ignorance en littérature. En quelques semaines, il en vint à posséder parfaitement le nom des auteurs qu'elle préférait, les titres et le genre de leurs œuvres ; pour chacun d'eux, il adopta une formule lapidaire de critique ou d'éloge qu'il avait trouvée dans des articles de revues ou des manuels de littérature.

En parlant de Théophile Gauthier, il s'accoutuma à dire : « C'est de la ciselure ! » et pour Verlaine : « C'est un pastel ! »

Quand ils lurent ensemble une nouvelle de Maupassant, il resta d'abord interdit, comme atteint en pleine figure par la force directe du récit ; mais, presque aussitôt, il se souvint d'une expression saisissante et heureuse qu'il avait vue quelque part :

— C'est, dit-il en tapotant légèrement le volume ouvert sur la table, ce que nous appelons une « tranche de vie »… une tranche de vie !…

Si, d'aventure, il craignait de s'être trop répété, ou qu'elle doutât de son enthousiasme, un instinct subtil lui conseillait d'avoir recours aux cahiers couverts de maroquin où Aurora Barnes enfermait le fruit de ses gauches inspirations. Il se gardait de tout louer également, et même critiquait parfois pour donner plus de prix à ses prochains éloges. Et l'idée lui vint un jour de la pousser à recueillir en un volume certaines de ses œuvres.

— Cela en vaudrait certainement la peine ! déclara-t-il avec ferveur. Des poésies choisies, prises un peu partout, traduites en jolis vers anglais ! Ou peut-être des nouvelles, si vous le préfériez ! Nous pourrions étudier cela ensemble et mettre de côté les meilleurs morceaux.

Elle avait dû y songer maintes fois ; mais cet encouragement flatteur lui parut très doux, et de nouveau sa peau fine s'empourpra, noyant sous un voile de grâce émue les saillies osseuses de ses traits.

En son for intérieur, elle se répétait qu'il était assurément sincère lorsqu'il parlait ainsi et qu'il devait s'y connaître en culture. Raoul Cadet-Chenonceaux ! La sonorité du nom l'impressionnait surtout, et le souvenir de l'écusson aux lys de France. Elle était, elle, de souche vulgaire : son père avait fait fortune lentement, en des négoces sans qualité, et n'avait jamais trouvé le temps de s'introduire dans des couches sociales supérieures ; de sorte qu'elle s'estimait doublement fortunée d'avoir trouvé un professeur de haute race, et qui sût la comprendre.

Elle songeait à cela sans cesse en sa présence. M. Ripois, lui, songeait à toutes sortes de choses : il songeait qu'elle venait maintenant trois fois par semaine, et deux heures chaque fois, ce qui représentait trente shillings par semaine – cent cinquante francs par mois – Qu'est-ce que cela pour elle ? songeait-il. Et l'idée de tout l'argent dont elle pouvait disposer, de l'agencement luxueux de sa vie le grisait un peu. Quand il la quittait, l'orgueil du contact ne le quittait pas, et il se prenait à regarder d'un œil de maître, dans les rues, les équipages et les maisons à portique, qui lui avaient semblé si lointains et si inaccessibles autrefois.

q

Chapitre 21

La leçon terminée, Aurora Barnes se leva lentement et commença à mettre ses gants. M. Ripois s'était levé aussi et rangeait les livres épars sur la table.
— Attendez-vous d'autres élèves ? demanda-t-elle.

Distrait, il répondit vivement :

— Non ! grâce au ciel !

Mais, presque aussitôt, percevant la brutalité de sa réponse, il la répara copieusement :

— Voyez-vous ! après nos… entretiens, faire répéter des phrases stupides à de petits sots quelconques serait un supplice.

Elle sourit familièrement et sans surprise, montrant ainsi qu'elle comprenait le caractère exceptionnel de leurs rapports. Près de la porte, elle vit qu'il cherchait ses gants des yeux et s'arrêta.

— Vous sortez aussi ?

Il s'inclina, prit son chapeau et ses gants, et ils descendirent l'escalier ensemble.

Dans la rue, des regards se dirigèrent vers eux. M. Ripois se redressa et cambra la taille, avec des coups d'œil furtifs du côté des glaces de magasin. Ils avaient vraiment bonne apparence, tous les deux ! Elle était un peu plus grande que lui, mais si peu !

Et, pour le reste, ils se faisaient honneur l'un à l'autre. Il portait un complet gris – la couleur de cette saison – d'un tissu uni à mailles serrées, qui semblaient fourmiller à chaque courbe de l'étoffe, un chapeau de paille, des chaussures jaunes, mais de nuance foncée et discrète ; à la main ses gants et une canne légère, qu'il balançait en marchant.

Miss Barnes surprit un des regards qu'il dirigeait vers les devantures et crut qu'il examinait leur contenu ; elle regarda à son tour, en se rapprochant. Ils contemplèrent ensemble des chapeaux et des robes exposés dans un magasin assez élégant et échangèrent une moue de dédain.

— Très laid, tout cela ! dit-elle en français. Les Anglaises s'habillent très mal, n'est-ce pas ?

Elle minaudait un peu, quêtant un compliment qui ne se fit pas attendre.

— La plupart ne savent pas s'habiller, c'est vrai ! fit M. Ripois, mais celles qui savent !...

Il ajouta, sérieux, fixant sur elle un regard direct :

— Je n'en avais jamais encore rencontré une seule qui s'habillât aussi bien que vous !

Elle rit et détourna la tête ; mais, quand ils reprirent leur marche, il vit que sa figure s'était colorée. Le gai soleil couvrait encore la chaussée de Finchley Road ; par chacune des rues en pente rapide qui y aboutissent, de grands courants d'air frais montaient entre les maisons. M. Ripois et Miss Barnes suivaient lentement le large trottoir animé, regardant autour d'eux sans plus rien dire. Chaque fois que la ligne des bâtiments et des mu-

railles était interrompue sur leur gauche par une des rues qui escaladent la colline, ils tournaient les yeux de ce côté, vers les quartiers plus bas qui s'étalaient à l'infini vers l'ouest, vers la mer des toits et l'immense pan de ciel un peu embrumé, crémeux, où le soleil descendait à regret.

M. Ripois regardait sa compagne à la dérobée.

« Elle doit avoir des tas d'amis par ici, se disait-il, et cela ne lui fait rien d'être vue avec moi ! »

Quand il songeait à cela, ses narines se dilataient, l'air dont il gonflait ses poumons lui paraissait capiteux, et un frisson de plaisir lui fouettait la mœlle. Cette jeune fille riche, qu'il devinait dédaigneuse et dure envers ses inférieurs, marchait à son côté dans une rue fréquentée et parlait avec lui en égale ! Même lorsqu'il se souvenait que c'était sous un nom d'emprunt qu'elle le connaissait, et qu'il lui plaisait surtout en flattant sa vanité, sa satisfaction n'en était en rien diminuée, car tout cela, subterfuges et flatteries, c'étaient les fruits de son cerveau, les armes qu'avait forgées son esprit alerte, et il se sentait aussi fier des moyens employés que de leur résultat.

Quelques minutes plus tard, il prit congé de Miss Barnes et dévala une des rues latérales. Le torse penché en arrière et oscillant à chaque enjambée, humant la brise qui lui soufflait en pleine figure, il descendit la pente à pas élastiques, content de lui-même et du monde.

Il était généralement joyeux et gaillard quand tout allait bien ; mais ce soir-là lui paraissait, en vérité, marqué d'une volupté particulière. Il y avait quelque part – était-ce dans l'air ensoleillé ou dans le sang vif qui galopait dans ses artères ? – une éton-

nante allégresse, cette sensation de vitalité conquérante qui ne vient que rarement, quand le destin feint de se laisser modeler avec complaisance et que l'on se prend à songer au reste de l'univers, en bloc, comme à un adversaire à peine digne de soi.

« Mon petit ! Elle a une manière de te regarder maintenant ! On sait ce que ça veut dire ! »

Il se parlait tout haut à lui-même, en descendant la colline à grandes enjambées, et chaque fois qu'il songeait à Aurora Barnes bien d'autres choses lui revenaient à l'esprit en même temps : la vaste maison jaune au portique grec – cinq ou six domestiques là-dedans, au bas mot, et pour deux personnes ! – ses toilettes si studieusement simples qu'on y devinait une affectation coûteuse, un bijou qu'il ne lui avait vu qu'une fois, une chaînette d'or très longue, et très mince, où s'espaçaient des perles et des opales. Et il revoyait sa figure aux joues plates, où bien peu de chose suffisait à faire monter une curieuse teinte orange. Aurora Barnes… Hé ! Hé ! Aurora…

« Encore une ! » se répéta-t-il en faisant tournoyer sa canne, pris d'une envie de rire et de chanter.

« Encore une ! »

Et la vie lui parut devoir être tout unie, facile et savoureuse, comme si quelque marraine-fée indulgente et puissante le protégeait.

Un instinct dirigea ses pas vers Dollis Hill ; distraitement encore il escalada la courte pente et s'assit sur le tertre. De là ses yeux parcoururent l'horizon, et ses idées aussi voletèrent au hasard. C'était une habitude nouvelle pour lui que de venir méditer

sur cette butte : méditations à vrai dire sans ordre et sans dessein, et qui n'étaient guère plus que des impressions de contentement, une sorte d'inventaire de ses acquisitions heureuses.

Car il faisait son chemin, décidément ! Promenant ses regards paresseux sur le paysage qu'il dominait, il se répéta qu'il faisait assurément son chemin. Ce n'était pas encore la fortune ; mais c'était déjà la vie élégante, la vie d'un homme du monde, qui s'habille bien, fréquente des gens distingués et harponne de temps à autre quelque vraie bonne fortune, bien différente des amours vulgaires.

Aurora Barnes, par exemple ! Ce n'était encore qu'un timide commencement, même pas un flirt ; mais ce commencement lui plaisait et sait-on jamais où ces choses-là conduisent ? De nouveau, il crut respirer l'atmosphère de richesse et de luxe nonchalant qui environnait l'héritière, et, quand il songea confusément à ce que l'avenir pouvait tenir en réserve, il se sentit presque ébloui. Et il y avait encore Ella !

Lorsqu'il en vint à Ella, il se laissa aller en arrière et ferma les yeux comme pour savourer quelque chose d'exquis et de rare. C'était là même, à cet endroit précis, qu'il l'avait vue pour la première fois, puis revue, et qu'ils s'étaient parlé. Sa pose sereine sur le tertre, son air d'attente pendant qu'il montait la pente, les yeux clairs qui avaient rencontré les siens sans gêne, et cette sensation qu'il avait eue aussitôt d'extraordinaire aubaine, de trésor découvert par hasard, qui ne lui était pas destiné. Il en était encore émerveillé. Et tout ce qu'il avait eu d'elle depuis lui revint à la fois : ses paroles, ses regards, ses caresses. Elle était de celles qui donnent sans compter.

« Une maîtresse épatante ! Pour ça oui, une chic maîtresse ! » M. Ripois se répétait le mot avec une sorte de plaisir vaniteux ; mais les expressions familières ne rendaient pas tout ce qu'il sentait, ni sa conviction instinctive qu'Ella avait ouvert, dans sa vie à lui, un chapitre à part, peut-être unique. Si les dieux continuaient à lui être propices, dans le monde, le vrai monde, qu'il pressentait devant lui, trouverait-il vraiment sur son chemin d'autres amours comme celui-là ?

Il revint vers Cricklewood, entra. Dans la pièce du rez-de-chaussée, l'aveugle était assis à sa place ordinaire, immobile.

— Bonsoir ! fit M. Ripois. Encore une belle journée !

— Il paraît !

Comme sa figure était amère et fatiguée ! Des rides profondes comme des balafres descendaient des ailes du nez vers la bouche, et des coins de la bouche d'autres rides descendaient et se perdaient dans la peau veule et plissée du menton ; pourtant le front et l'entour des yeux étaient unis et lisses, placides, comme si toute cette partie du visage avait cessé de vieillir dès que la vue l'avait désertée.

Ella entra, apportant le plateau du thé.

— Est-ce vous, fillette ?

L'aveugle avait dû reconnaître son pas ; mais sans doute voulait-il entendre aussi sa voix.

— C'est moi, oncle cher !

Elle lui mit une main sur l'épaule, en caresse, mais ses yeux avaient rencontré ceux de M. Ripois, et c'est à lui qu'elle souriait.

Il la regardait pendant qu'elle disposait sur la table les assiettes et les tasses. Même dans cette occupation mesquine elle apportait une grâce franche de mouvements, différente de l'adresse mièvre de la plupart des femmes, qui font tout avec des gestes étroits. Puis sa tante entra à son tour, et ils prirent le thé. L'aveugle tenait son assiette sur ses genoux ; il étendait la main sans tâtonner vers sa tasse, posée au bord de la table à sa place immuable, buvant et mangeant sans aide. Sa femme suivait tous ses mouvements des yeux. Quand ils eurent fini, la table fut débarrassée ; Ella sortit, puis revint, et ils restèrent tous silencieux et presque immobiles, assis en demi-cercle, pendant que le rectangle lumineux de la fenêtre s'obscurcissait.

— Il fait presque nuit, cher !

Mrs. Lee penchait vers son mari sa figure fanée, toute rayonnante de tendresse. Il se redressa lentement et laissa aller sa tête en arrière sur le dossier du fauteuil, avec des respirations profondes. Et, peu à peu, son affaissement du jour disparut ; il commença à remuer davantage, à parler avec assurance, maintenant qu'il savait la nuit venue.

— Il paraît qu'il a fait encore beau aujourd'hui, et du soleil… Quinze jours de beau temps continu, c'est un phénomène dans ces pays-ci : mais je me souviens des Antilles… Voyons, c'était en 82 et 83 ; j'étais là avec la Mersey Queen…

Les deux femmes se penchaient dans l'ombre pour l'écouter ; M. Ripois songeait une fois de plus : « Drôles de gens ! » et : « Qu'est-ce que je fais ici ? » Mais une force mystérieuse le retenait là immobile, comme les autres, dans la pièce obscure. Un

peu plus tard, il sentit la main d'Ella se glisser dans la sienne et la retint.

— ...Les Nègres de là-bas sont parmi les hommes les plus paresseux du monde et les plus heureux. La vie est facile, les fruits ne coûtent presque rien. À tous les voyages, nous avions des déserteurs...

M. Ripois et Ella n'écoutaient que distraitement, paume contre paume, songeant surtout à eux-mêmes et goûtant leur contact, l'obscurité, la voix sourde qui montait, toutes choses qui leur paraissaient empreintes de solennité et de mystère.

Quand l'aveugle fut sorti pour sa promenade solitaire de chaque soir, ils restèrent seuls. Au bout de quelques instants, M. Ripois sentit la main d'Ella tirer doucement la sienne.

— Plus près ! fit Ella.

Il se rapprocha et lui passa un bras autour du cou sans mot dire, sentant toujours l'étrange mystère de l'ombre autour d'eux. Le poids de la tête qui se posa sur son épaule, la caresse des cheveux épais contre sa joue, tout cela lui était maintenant familier et ne l'émouvait plus comme autrefois ; mais Ella semblait ce soir-là chercher son contact et s'abandonner à son étreinte avec une tendresse nouvelle, alanguie, confiante.

— Si je n'avais pas été fatiguée, dit-elle après un silence, nous serions allés à Dollis Hill.

— J'y suis allé cet après-midi.

— Cela ne fait rien. Nous y serions retournés ensemble, parce que j'ai quelque chose à vous dire et que j'aurais bien aimé vous

le dire là-bas. Devinez-vous ?

Il fit : « Non ! » en secouant la tête dans l'obscurité avec un sourire amusé, s'attendant à quelque caprice romanesque.

— Vous ne devinez pas ?

Cette fois il comprit ; et pourtant, presque aussitôt, douta encore. Il s'était toujours dit que lorsqu'une femme fait cet aveu à son amant, elle doit le faire avec un frémissement d'angoisse dans la voix et des yeux pleins d'appréhension, qui implorent ; mais Ella ne montrait aucune crainte. Il lui releva la figure et se pencha jusqu'à la toucher presque : tout ce qu'il pouvait en voir dans l'ombre c'était un ovale clair, et les yeux qui luisaient doucement, reflétant une lueur venant d'on ne savait où.

— Vous avez deviné, cher cœur ?

Il fit : « Bien sûr ! » d'une voix étouffée, et, quand il sentit de nouveau sur son épaule le poids de la tête alanguie, il la caressa – les cheveux, la joue – d'une main qui tremblait un peu.

Un enfant ! C'était l'intrusion d'une horde puissante, d'une horde de lois et de forces inexorables qui s'ébranle quand il lui plaît, et qu'on n'arrête pas ; la lourde semelle d'un géant descendant sur des châteaux de sable. Avant même d'avoir commencé à réfléchir, M. Ripois se rendait compte que quelqu'un cherchait à déranger sa vie, et d'avance il se préparait à résister.

— Voilà notre précieux secret fini ! dit Ella. Il va falloir en parler à tout le monde et nous aimer comme tout le monde ouvertement. Mais les gens du dehors ne sauront jamais comment nous nous sommes aimés, ni comment nous nous aimons ; nous

n'irons pas le leur dire, et, si nous le leur disions, qu'est-ce qu'ils pourraient y comprendre ?

« Pour oncle et tante, nous n'avons qu'à leur dire que nous nous aimons et que nous voulons nous marier tout de suite. Ils comprendront, eux ! Quand leur dirons-nous, demain ? »

— Quand vous voudrez !

« Autant faire bonne figure ! » se disait-il ; et puis Ella semblait si sûre de lui et si sereine qu'il ne pouvait guère montrer son ennui. Le mot « mariage » ne l'avait pas surpris ; il s'étonnait, au contraire, qu'elle ne parût y attacher que si peu d'importance.

— N'est-ce pas merveilleux, disait encore Ella. Plus merveilleux qu'un conte de fées, bien plus ! II y a quelques semaines je n'étais qu'une petite fille sotte, qui se demande à quoi la vie ressemble, et maintenant !... Ma vie est partie tout à coup et galope, galope, comme si elle ne devait pas aller loin.

« Comme si elle ne devait pas aller loin ! » M. Ripois réprima un frisson et s'agita dans l'ombre, pris de cette gêne, un peu irritée, que les phrases exagérées ou tragiques suscitaient toujours en lui. Et le désir lui vint d'être seul et de réfléchir.

— II faut aller vous coucher, maintenant, ma chérie... vous reposer.

— Oui.

Quand ils furent debout, elle lui mit les deux mains sur les épaules et le regarda à travers l'ombre.

— Vous ne dites rien, mon amour ! À quoi pensez-vous ?

Comme elle paraissait grande et forte, dressée ainsi en face de lui ! Il vint à M. Ripois une sorte d'étonnement d'avoir pu l'asservir et la posséder ; et, de nouveau, il se sentit gêné et désira être seul. Ne sachant que répondre, il l'attira à lui et l'embrassa longuement, tendrement, avec des caresses chastes. Ils montèrent l'escalier ensemble en se tenant par la main.

Une fois dans sa chambre, il s'assit devant la fenêtre grande ouverte. Ses idées étaient encore confuses, et il n'arrivait à les mettre en ordre que lentement. Un dépit l'agita d'abord, une révolte contre cette trahison soudaine de la providence jusque là bienveillante ; contre le destin malicieux qui venait ainsi déranger sa vie. Car il se rendait compte qu'il lui faudrait faire un choix, renoncer à quelque chose. Une chose qu'au moins il était résolu à garder à tout prix, c'était sa liberté. Alors à quoi faudrait-il renoncer, ou à qui ? à Ella ?

Quelle superbe fille c'était, tout de même ! Quelle amoureuse rare, fraîche de corps et de cœur, riche de gestes inattendus, et de force, et de jeunesse ! Il n'avait jamais rencontré nulle part de femme qui lui ressemblât.

M. Ripois se pencha vers la fenêtre ouverte, et le vent frais de la nuit lui apporta des souvenirs de Dollis Hill, l'ivresse sentimentale qui l'avait étreint plusieurs fois par des matins ensoleillés ou des soirs tendres, cette faim du cœur qui l'avait mordu et qu'Ella était venue miraculeusement assouvir. En vérité, s'il la perdait, il perdrait quelque chose qui avait du prix. Et pourtant il fallait choisir entre elle et le reste. Le reste, c'était la liberté, d'autres aventures, le droit de prendre sans réserve tout ce que l'avenir mettrait à sa portée.

Aurora Barnes… Que dirait-elle si elle apprenait que son professeur épousait une jeune fille qui lavait elle-même les tasses à thé ?

M. Ripois alluma le gaz et baissa le store, puis il se promena de long en large dans sa chambre à pas légers.

« Vilaine histoire ! se dit-il. Vilaine histoire ! »

Et, quand il eut répété cela deux ou trois fois, voici qu'il vit la chose, sous un jour nouveau. Eh oui ! C'était une histoire ennuyeuse sans plus : une de ces calamités qui frappent les niais et dont les autres, les malins, se garent. Il avait été faible et sentimental dans l'obscurité ; la lumière lui rendit son assurance hardie de garçon qui entend se tirer à tout prix, d'un mauvais pas.

Il s'arrêta devant la glace : elle refléta sa figure avantageuse, ses traits moyens, sa petite moustache relevée, son sourire faraud d'autrefois. Les mains à fond dans les poches, effaçant les épaules, il resta là quelque temps, étudiant son image ; puis il reprit sa marche en sifflotant. La petite Ella se débrouillerait comme elle pourrait : l'on ne pouvait tout de même pas sacrifier sa vie à toutes les petites filles impudiques qui venaient se jeter dans vos bras ! Il chercha à deviner ce qu'elle pourrait bien penser et faire lorsqu'il serait parti, mais presque aussitôt se débarrassa de l'idée avec un haussement d'épaules. Tant pis pour elle : elle n'avait qu'à ne pas se laisser faire !

La maison était maintenant silencieuse et les passants rares dans la rue, car il se faisait tard. M. Ripois baissa un peu le gaz et ouvrit l'un après l'autre les tiroirs de sa commode. Il avait une grande valise qu'il remplit jusqu'au bord de vêtements et de linge ; dans sa couverture de voyage, il roula d'autres effets et des

chaussures. Ce qui restait n'avait pas grande valeur, et il l'abandonna sans regret. Quand tout fut prêt, il ouvrit la porte de sa chambre avec précaution et écouta. Rien ne troublait le silence, et, pourtant, une angoisse le prit et, refermant la porte, il vint de nouveau s'asseoir devant la fenêtre.

C'était à Ella qu'il songeait. « Tant pis pour elle ! se répétait-il obstinément. Elle n'avait qu'à ne pas se laisser faire ! » Mais il n'arrivait pas à se débarrasser de cette impression qu'une menace lourde pesait sur lui, dont le sens ne lui serait révélé que plus tard.

À la longue, il se décida cependant et descendit l'escalier à pas furtifs. Des marches qui craquaient, une pause haletante, puis le passage étroit où ses paquets heurtaient les murs, les deux verrous de la porte de la rue. Quand il eut refermé cette porte derrière lui, il s'éloigna prudemment, se mordant les lèvres et s'appliquant à ne pas faire sonner ses talons sur le trottoir.

Dans la rue voisine il put enfin marcher librement et respira mieux. Sa valise était lourde, et bientôt il s'arrêta pour se reposer ; un cab errant passa à quelque distance ; il le héla aussitôt.

Et lorsqu'il se laissa aller en arrière sur les coussins, ayant donné au cocher l'adresse d'un hôtel qu'il connaissait, des souvenirs piquants lui revinrent. Deux fois, trois fois déjà il avait déménagé sans vergogne pour clôturer des chapitres de sa vie qui devenaient déplaisants. Cette liberté facile lui parut savoureuse, et savoureuse aussi cette abondance d'aventures. Il se dit que c'était là le partage des galants conquérants, de ceux qui jouent crânement au jeu de l'amour.

Chapitre 22

Trois fois par semaine, ponctuellement, Aurora Barnes continuait à venir prendre des leçons de « langue et littérature françaises » ; mais c'était surtout M. Ripois qui s'instruisait. Par nécessité, il avait dû étudier quelque peu les auteurs que son élève admirait et désirait traduire ; s'il lisait certains d'entre eux pour lui-même et sans y être forcé, c'était par curiosité, mais sans intérêt réel.

Les poètes l'excédaient. Volontiers il eût puisé dans son ancien vocabulaire pour qualifier leurs œuvres et les eût traitées de « fariboles ». Par contre il affichait une estime profonde à l'endroit des romanciers contemporains qu'il connaissait.

— C'est encore là ce qu'il y a de mieux, disait-il à Miss Barnes, pour se perfectionner dans les finesses de la langue : un roman… un livre qui raconte une histoire, qui veut dire quelque chose enfin, par un homme connu ! Anatole France, Bourget, Loti. Il citait les académiciens d'abord, avec assurance, puis, après un temps : Flaubert !

— Vous êtes le champion des prosateurs ! remarquait Aurora Barnes en souriant.

— Les prosateurs, c'est cela ! Le mot sonnait mieux que « romanciers », et il se promit de l'employer désormais. Les prosateurs, voyez-vous… il n'y a encore que cela ! Mais il ne faudrait

pas que vous abandonniez vos traductions en vers : c'est très intéressant aussi !

Quand elle était avec lui, il s'appliquait à lire ses pensées, à deviner jusqu'à quel point elle était sincère dans ses enthousiasmes littéraires, et pourquoi elle venait si souvent. Presque tout de suite, il s'était dit qu'il lui plaisait ; mais il croyait voir fréquemment, avec un rien d'humiliation, que ce n'était pas de sa personne, du véritable Amédée Ripois, qu'elle pouvait s'éprendre, mais bien de l'idéal qu'il incarnait pour elle et qui était à vrai dire assez confus.

Elle était francomane, comme certains Français sont anglomanes, avec une foi touchante. Son pays et son milieu ne la contentant pas, elle avait reporté ses aspirations embrouillées de jeune fille sur un autre pays et un autre milieu, qu'elle connaissait moins et qui gardait ainsi tout son prestige. Lorsque le fruit de ses premières et timides tentatives littéraires lui avait été renvoyé par les magazines, elle s'était dit avec un mépris amer qu'elle aurait dû s'y attendre, ces publications n'étant faites que pour des romans vulgairement sensationnels ou des historiettes mièvres ; et quand, plus tard, des revues d'une classe plus élevée refusèrent également ses envois, elle embrassa dans la même rancune tout ce qui était anglais, langue, littérature et théâtre. « Un peuple de boutiquiers ! » songea-t-elle, et, comme elle savait mieux le français que la plupart de ses amies, l'habitude lui vint de prôner tout ce qui était français et d'étudier avec passion certains auteurs français dont la plupart de ses compatriotes ne connaissent guère que les noms, se créant ainsi dans son cercle une double réputation d'originalité et de haute culture.

Elle était pourtant sincère dans ses admirations : M. Ripois finit par s'en convaincre. Alors il se dit qu'elle admirait à tort et à travers, sans y rien comprendre ; mais, lorsqu'il l'entendait lire à haute voix quelque passage émouvant, déformant les mots avec des fautes d'accent et des contractions nerveuses du gosier, les yeux brillants, une rougeur sur ses joues maigres, il se sentait vaguement troublé. Que diable pouvait-elle voir là-dedans qui transformât ces lignes imprimées, vides d'incidents, en une source de jouissance ? Il les lisait lentement à son tour et restait gêné, plus assez sûr de lui-même pour se moquer de ce qu'il ne comprenait pas, ennuyé comme si son univers se trouvait élargi sans raison.

Il habitait maintenant à Hornsey Rise ; mais il avait naturellement conservé son bureau de Finchley Road, où il se sentait en sûreté.

Vers le mois d'octobre, une « Saison française » s'ouvrit au « Royalty Theatre ». Diverses troupes vinrent de Paris, l'une après l'autre, pour jouer pendant une semaine ou deux chacune quelques pièces de leur répertoire. Aurora Barnes en parla un jour à son professeur.

— Vous plairait-il, demanda-t-elle, de venir avec moi jeudi soir ?

— Certainement, avec le plus grand plaisir ! répondit vivement M. Ripois.

Et il était sincère.

— Vous n'avez pas besoin de vous occuper des billets… je les ai pris.

— Il ne fallait pas ! fit-il avec chaleur. C'était à moi de les prendre !

— J'avais pensé – elle semblait craindre de l'avoir offensé – que ce serait une sorte de leçon pour moi et que vous me permettriez…

Il s'inclina sans insister, un peu froidement pourtant, comme s'il se résignait avec peine. Quelques instants plus tard, une inquiétude lui vint :

— En habit, naturellement ?

— Comme vous voudrez… Ce sont des billets de dresscircle…L'on n'est pas… forcé d'être en habit.

— Oh si ! si !

Tout en protestant, il réfléchissait qu'il avait quarante-huit heures pour se procurer son premier habit et que cela devait lui suffire.

Quand le jeudi soir vint, M. Ripois était prêt et fort satisfait de sa mise. Pour gagner Soho, ils prirent le tube, bourgeoisement.

Miss Barnes était enveloppée tout entière d'un grand manteau de couleur neutre ; lorsqu'elle l'enleva, son compagnon l'examina à la dérobée ; il fut un peu dépité de voir qu'elle ne portait presque aucun bijou ; mais l'élégance recherchée de sa toilette et le luxe des détails l'impressionnèrent. Les longs gants souples qui se plissaient négligemment sur les bras nus, les fins souliers de satin, la lorgnette de nacre, le minuscule sac brodé qu'elle tenait à la main, différent de celui dont elle se servait le jour… il regarda

tout cela et promena les yeux sur leurs voisins, se demandant s'ils sauraient voir à qui ils avaient à faire.

C'était Cyrano de Bergeracqu'on jouait. M. Ripois savait que c'était une pièce déjà célèbre, et il reconnaissait même au passage les morceaux qu'il convient d'admirer surtout. Mais, en vérité, il n'eut pas besoin de feindre l'admiration ni le plaisir, car toute cette soirée fut pour lui un enchantement. Était-ce la volupté d'entendre, pour la première fois depuis plusieurs années, des acteurs qui parlaient sa langue ? Était-ce l'appel prestigieux de la pièce elle-même, des sentiments élémentaires exprimés en vers fignolés, des périodes pompeuses ou tendres ? Ou bien était-ce la flatterie capiteuse du milieu, de la livrée d'homme du monde qu'il portait pour la première fois, de la fille riche assise à son côté ?... Il n'en savait rien lui-même ; mais il s'abandonnait sans chercher.

Dans les entractes, il se tournait vers Aurora Barnes et trouvait dans ses yeux les signes d'un enchantement pareil au sien. Une boite de chocolats, qu'il se fit apporter d'un geste impérieux, un verre de citronnade glacée... furent autant d'offrandes qu'il mit entre ses mains dévotement, chevaleresquement, ivre de tout le romantisme qui flottait dans l'air, et les regards par lesquels elle le remercia lui parurent ivres aussi.

La pièce finie, ils gagnèrent lentement la rue. M. Ripois se sentait prêt à toutes les audaces et brûlait du désir de prolonger leur soirée.

— Vous allez me permettre, fit-il galamment, de vous offrir à souper. Je connais un petit restaurant français non loin d'ici...

— Oui ! qu'il soit français ! De la cuisine anglaise après Cyrano serait insupportable !

Au Petit Riche,isolés dans un recoin discret du sous-sol, ils commandèrent des plats essentiellement français, avec affectation, et causèrent à voix basse en se penchant l'un vers l'autre par-dessus la table.

— Soirée délicieuse ! s'écria M. Ripois à plusieurs reprises, délicieuse.

Il attendait qu'une occasion se présentât pour quelque phrase passionnée ou galante ; mais l'occasion ne vint pas.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, il s'avisa tout à coup qu'ils étaient dans Old Compton Street, et des souvenirs lui revinrent : des souvenirs du Café des Variétés,tout proche, de Marcelle, des longs mois sordides d'hiver et de sa fuite apeurée. Il réprima un frisson et se dit à lui-même qu'il avait fait du chemin depuis ; en vérité, il avait fait du chemin.

Dans le wagon du tube qui les ramenait vers Hampstead, ils restèrent tous les deux silencieux, et M. Ripois se demanda ce qu'il devrait dire ou faire en la quittant pour marquer l'étape accomplie ce soir-là, sans pourtant brusquer les choses.

À la dernière minute seulement, l'inspiration lui vint : lorsque, devant la grille de la grande maison jaune, elle lui tendit la main, il s'inclina profondément, tête nue, et lui baisa le poignet. « Après Cyrano,songeait-il, cela ne paraîtra pas ridicule ! » Il ne put voir l'expression de sa figure qui était dans l'ombre quand il se redressa ; mais il sentit la pression des doigts qui répondit à son baiser, et s'en alla satisfait.

La semaine suivante, il demanda à Miss Barnes de venir voir Samsonavec lui.

Cette pièce leur parut à tous deux brutale, mais Aurora y trouva motif à admiration.

— Ce mari n'est pas un gentleman, dit-elle, mais il aime réellement.

M. Ripois exprima par une moue que le véritable amour doit se révéler en gestes plus distingués. Toutes les fois que le mot « amour » revenait dans leur conversation, il regardait sa compagne d'un air expressif, humble cependant, comme un homme qui retient des paroles ardentes, et il cherchait à lire ses pensées.

— Que diable ! murmurait-il en marchant à son côté, dans les rues de Hampstead, il faut pourtant bien que je sache !

Mais elle restait énigmatique, et il n'osait aller plus avant, songeant à tout ce qu'il risquait de perdre.

Leur troisième visite au « Royalty Theatre » dut être retardée jusqu'à la dernière semaine de la saison française. Ils virent, ce soir-là, L'Émigré.

M. Ripois écouta avec un certain intérêt, encore que des tirades lui parussent un peu longues. À plusieurs reprises, Miss Barnes lui posa des questions, dont il ne comprit qu'à moitié l'objet, sur les sentiments qu'exprimaient les personnages de la pièce, à propos de la religion ou de la noblesse. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il s'avisa qu'elle adressait ces questions à Raoul Cadet-Chenonceaux, qui lui avait parlé deux ou trois fois à mots couverts de son origine aristocratique.

Pendant un entracte, elle lui demanda tout à coup à brûle-pourpoint :

— Pourquoi ne portez-vous pas la particule ? N'y avez-vous pas droit ?

Il fit : « Si ! » de la tête, avec un geste de résignation un peu hautaine.

— Alors pourquoi ?

— C'est, expliqua-t-il, une vieille querelle de famille. Notre branche a été injustement dépouillée par les autres… Alors nous avons volontairement renoncé au titre et à la particule, et transformé notre nom.

« Elle ne connaît rien à ces choses-là ! se disait-il, et il est peu probable qu'elle se renseigne. »

— Les autres branches vous ont dépouillés ? Quelle honte !

Elle s'indignait le plus sincèrement du monde, prenant sa part de l'amertume contenue qu'elle lui devinait, et, au cours des autres actes, elle suivit l'action avec un intérêt nouveau, comme si ces démêlés intimes d'aristocrates la touchaient un peu.

Ce soir-là encore, ils allèrent souper au Petit Riche,le spectacle terminé, et M. Ripois se dit que c'était peut-être la dernière fois qu'ils sortaient ainsi ensemble.

— Encore une soirée exquise, trop tôt finie !

Il parlait d'une voix lente, le regard fixé sur son assiette, où il semblait contempler une vision charmante et mélancolique ; puis il releva les yeux et s'aventura.

— Je ne puis pas vous dire tout le plaisir que j'ai eu à venir ici avec vous. Depuis que je vous connais, ma vie est devenue supportable, maintenant que j'ai quelqu'un avec qui je puis causer d'art, et de littérature, et de toutes les choses de France, en étant sûr d'être compris.

— C'est vrai ! fit-elle doucement. Nous nous sommes compris immédiatement.

— N'est-ce pas ? Nous étions faits pour nous comprendre, voyez-vous ; nous avons tant de goûts en commun ! Quand je songe qu'un jour pourrait venir où il me faudrait cesser de vous voir, renoncer à nos entretiens, à nos lectures, à nos travaux ensemble, à ces quelques heures qui me sont devenues si précieuses, je… je me demande ce que je ferais. Et, après ces soirées que nous avons passées récemment ensemble, ce serait plus dur encore. Soyez franche, dites-moi… Y avez-vous pris plaisir aussi ?

— Voyons ! Vous le savez bien ! Sa figure maigre s'était colorée, et elle ne baissait pas les yeux devant ceux de M. Ripois, qui se faisaient ardents et tendres.

— Ah ! si j'osais ! dit-il encore. Si j'osais !

Mais l'approche du garçon arrêta sa déclaration tout net et, comme minuit et demie venait, il leur fallait songer à partir.

— Si nous rentrions en taxi ? proposa-t-il une fois dans la rue. Voulez-vous ?

Bientôt la voiture les emportait vers Hampstead par Portland Place et Baker Street, trop vite, au gré de M. Ripois. À mesure qu'ils s'éloignaient du centre, les rues se faisaient plus désertes et plus silencieuses. Deux ou trois fois il regarda à la dérobée Miss

Barnes, qui restait immobile, assise très droite sur les coussins, la figure dans l'ombre. Enfin il se tourna vers elle carrément.

— Que diriez-vous… – l'émotion qui faisait trembler sa voix n'était pas feinte – Que penseriez-vous de moi si j'osais vous dire ce que j'ai sur le cœur ?

Il s'interrompit encore, cherchant des phrases à la fois passionnées et respectueuses.

— Aurora !

Timidement, il avança la main vers elle et trouva sous ses doigts un peu de peau nue, laissée à découvert entre son gant et la manche flottante de son manteau, qu'il pressa doucement, en répétant :

— Aurora !

Elle se pencha vers lui jusqu'à ce que leurs épaules fussent en contact, mais toujours raidie et détournant les yeux. Quand il se pencha à son tour, il l'entendit murmurer :

— Eh bien ! vous n'avez encore rien dit !

Alors il la prit dans ses bras, tremblant de joie, et fit d'un ton ferme l'aveu qu'il avait si longtemps préparé.

— Je vous aime, Aurora ! M'aimez-vous ?.. un peu ?

Dans l'ombre de la voiture, ombre où les réverbères dardaient au passage des lueurs rapides comme des éclairs de phares, il reçut son premier baiser de jeune fille riche, qui était le baiser maladroit et froid de lèvres minces.

Chapitre 23

Le lendemain matin M. Ripois s'éveilla de bonne heure. Deux ou trois fois il se retourna entre les draps, comme engourdi, puis ouvrit les yeux. Aussitôt le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint, précis et vif ; il s'assit dans son lit, sourit inconsciemment et sifflota un air allègre comme une fanfare.

« Ça y est ! se dit-il à lui-même. Ça y est ! » Et il se sentit pénétré d'aise. Le plus difficile était fait : il avait arraché un aveu d'amour à cette jeune fille réservée qu'il s'imaginait maîtresse d'elle-même, avertie par son expérience du monde contre les entreprises des soupirants. Le respect instinctif que lui inspiraient la richesse et les gens riches le persuada que, pour Aurora Barnes, un aveu semblable équivalait à un engagement d'honneur, qu'elle remplirait à tout prix. Le reste… le reste lui parut devoir être si facile à accomplir, avec un peu de tact, qu'il congédia d'un geste tous projets.

Un quart d'heure, il laissa des idées confuses et agréables défiler dans son cerveau : où il habiterait quand il aurait de l'argent à n'en savoir que faire – probablement en France, Aurora ne demanderait pas mieux ! – et le genre de vie qu'il mènerait : une table excellente, une automobile, de fréquents voyages… Il s'énuméra d'autres plaisirs coûteux, dont il était presque sevré maintenant et qui seraient alors à sa portée. Évidemment, ce serait sacrifier une partie de sa liberté : il y aurait Aurora…

Machinalement il s'était tourné vers la fenêtre et vit que le temps était couvert et gris. Des nuages se pourchassaient l'un l'autre à travers le ciel bas, et, à voir leur défilé, l'on croyait presque sentir sur la peau le vent qui les poussait, un vent triste

d'automne. M. Ripois regarda, ramenant les couvertures sur lui avec un frisson, et peu à peu une chape de plomb lui descendit sur le cœur.

— Sale temps ! dit-il à haute voix, comme pour se convaincre lui-même que c'était la matinée morne qui l'affligeait ainsi.

Et il chercha à reprendre la chaîne de ses idées agréables.

— L'hiver, nous irons sur la Côte d'Azur !

Il revit par la pensée des affiches contemplées autrefois à la devanture des agences de voyage : le ciel bleu, la mer bleue, une pente douce montant de la côte vers la longue terrasse des collines, et des hôtels somptueux parmi les orangers. Quand la vision s'effaça, il se retrouva, assis dans son lit, les couvertures sous le menton, toujours tourné vers la fenêtre, par où il suivait la procession des nuages d'un œil distrait.

— Sale temps ! fit-il encore, et un étonnement lui vint et une inquiétude de se sentir ainsi consterné sans raison.

Avait-il quelque motif oublié d'ennui ? Il passa en revue toutes les circonstances de sa vie présente : assez d'argent pour le moment, digestion parfaite, aucune crainte de persécution d'aucun côté. D'où venait donc cette lourde impression de désastre ? Tout allait bien ! Aurora…

Il lissa sa moustache d'un geste faraud, mais sans gaieté.

« Elle n'est pas bien jolie, c'est vrai ! Mais, avec de l'argent et des loisirs, j'aurai toutes les belles filles que je voudrai. »

Même cette idée ne suffit pas à le rendre joyeux. Il commença lentement à s'habiller, et toutes les fois que ses regards se diri-

geaient vers la fenêtre, il murmurait : « Sale temps ! » avec rancune, comme s'il accusait son univers de s'être obscurci par malice, pour l'attrister.

Pendant quelques semaines encore, Aurora Barnes continua à venir prendre ses leçons comme par le passé, et M. Ripois dut s'avouer plusieurs fois qu'en vérité il ne semblait y avoir que peu de choses de changé dans leurs rapports. Lorsqu'elle entrait dans son bureau et qu'il se levait avec vivacité pour s'avancer à sa rencontre, courant presque, elle lui souriait en amie et ne lui refusait pas ses lèvres ; mais ses sourires et ses baisers étaient également réservés, presque froids. M. Ripois n'en conçut aucune inquiétude, parce qu'il se croyait sûr d'elle ; et cette réserve lui parut même désirable et distinguée.

Parfois, au cours d'une conversation ou d'une lecture, il lui prenait la main tendrement, et, si une impatience lui venait d'une pression de doigts, répondant à la sienne, par trop légère, il s'appliquait alors à l'émouvoir par des phrases passionnées et chevaleresques, et par des éloges. Lentement, une lueur de plaisir s'allumait dans les yeux ternes, les joues plates se coloraient, et pendant un quart d'heure elle avait vraiment l'air d'une femme amoureuse. Ils sortaient quelquefois ensemble, mais, dans la rue, elle semblait se tenir sur ses gardes et redouter qu'une attitude familière ne les compromît trop tôt.

À la fin du mois, elle lui remit comme précédemment le prix de ses leçons et, ce jour-là, se fit plus gracieuse que de coutume, plus abandonnée, comme pour se faire pardonner ce geste peut-être humiliant. Encouragé, M. Ripois jugea bon de faire avancer quelque peu sa cause. Il afficha des craintes.

— J'ai peur ! fit-il. J'ai peur ! Je me dis souvent que c'est trop beau pour être vrai : vous, toute à moi, pour toujours ! Puis-je être tout à fait sûr de vous, au moins ? Aurora…

Pour la première fois, elle lui offrit ses lèvres d'elle-même ; mais, lorsqu'elle lui répondit ensuite, sa voix était mesurée et calme.

— Qu'est-ce que vous craignez donc ? Nous nous connaissons, nous nous comprenons, et… nous nous aimons. Il ne peut rien nous arriver de bien terrible, rien qui puisse nous empêcher de nous marier, puisque nous sommes d'accord.

— N'importe ! J'ai peur… N'essaiera-t-on pas de vous dissuader de ce mariage ? Votre père, vos amis ? Ils noirciront mes intentions… Pourquoi – il la serra contre lui et baissa la voix – pourquoi ne nous marierions-nous pas tout de suite ? Une licence spéciale, c'est si facile, en trois jours ! Après cela, on ne pourrait plus nous séparer, quoi qu'il arrive.

Mais Aurora secoua la tête, les yeux toujours détournés.

— Non ! Je ne pourrais pas faire cela, à cause de mon père ! Il n'a que moi, songez-y ; mais il n'est pas bien terrible, il m'aime beaucoup et je ne vois pas pourquoi il s'opposerait à notre mariage. Vous n'avez pas de fortune, c'est vrai ; mais vous êtes bien né !

Elle ajouta hésitante et un peu confuse :

— Je me demandais si cela ne vous ferait rien de reprendre la particule, quand nous serons mariés ? Puisque vous y avez droit !… Vous me trouvez très snob, n'est-ce pas ?

— Pas du tout ! répondit M. Ripois. Mais une inquiétude le pinça. Attachait-elle tant d'importance à ce nom qu'il avait emprunté sans vergogne ? Il réfléchit une seconde, se dit qu'au besoin il le garderait carrément, et laisserait M. Ripois disparaître.

— J'aimerais pourtant mieux que nous nous mariions tout de suite, insista-t-il, appuyant sa joue contre la joue d'Aurora et lui parlant tendrement à l'oreille. Voyons : vous m'aimez ? Ne voulez-vous pas ?

Elle fit encore non de la tête, posément. « Chipie ! » songea M. Ripois, et voici qu'une sorte d'ennui profond descendit en lui, un ennui où il y avait de la rancune, de la crainte, et cette inexplicable sensation qu'il avait éprouvée récemment, à deux ou trois reprises, de vide amer, de calamité déjà accomplie et qui va se faire bientôt connaître.

Quelques jours plus tard, elle lui dit avec une nuance de gêne :

— J'ai parlé de vous à mon père.

Il lui prit la main vivement.

— Eh bien ?

— Il n'a pas été trop content ; mais je reviendrai à la charge. N'ayez pas peur !

Encore une fois, M. Ripois tenta de la décider à un mariage immédiat et secret ; mais il n'insista guère, s'apercevant que ses prières lui déplaisaient.

— C'est cela ! dit-il avec dépit. Je parierais qu'on a déjà commencé à vous raconter des mensonges !

Il la retint longtemps, s'efforçant de lui faire emporter avec elle des souvenirs qu'elle dût garder malgré tout, des souvenirs de goûts communs, de sympathie, de caresses qui finiraient bien par l'émouvoir à la longue.

Le surlendemain pourtant elle lui écrivit au lieu de venir.

— …Père ne veut plus me laisser prendre de leçons avec vous… Il est plein de soupçons ridicules ; mais je saurai l'amadouer bientôt ; ayez confiance… Je continue toute seule la traduction de Mérimée…

Le même jour, M. Ripois trouva dans son bureau, après une absence, la carte du père – Albert Edward Barnes – qui, avait-il griffonné au crayon, regrettait fort de ne pas trouver M. Cadet-Chenonceaux chez lui. Il retourna longtemps cette carte entre ses doigts, agité, cherchant à deviner le but réel de cette visite et aussi à préparer l'attitude et les phrases susceptibles de produire la meilleure impression sur M. Barnes lorsque celui-ci reviendrait. Mais il ne revint pas.

Quelques lettres d'Aurora lui parvinrent encore, assez tendres, mais n'exprimant qu'une confiance tiède en l'avenir. Il reçut enfin un matin une lettre d'un autre genre, émanant d'une firme de solicitors qui, « après entente avec leur client Mr. Barnes, invitaient M. Cadet-Chenonceaux à venir les voir pour avoir avec eux une conversation amicale ».

L'en-tête de leur lettre – Attwood et Co Solicitors – avec son parfum de chicane, l'inquiéta d'abord un peu. Que diable ! On ne pouvait pourtant pas lui faire un procès parce qu'il avait fait la cour à une jeune fille ! Mais il se rappela vite qu'un solicitor n'est souvent qu'un conseiller dans les affaires de famille. Les termes

de la lettre : « …entente… conversation amicale… » lui semblèrent de bon augure. Il étala cette feuille de papier devant lui sur son bureau et rit sans bruit, les mâchoires crispées, comme s'il mordait dans une proie. Enfin ! il allait pouvoir agir, montrer ce dont il était capable, lutter pour son droit à un beau mariage, à l'aisance. Toutes ses inquiétudes s'étaient évanouies : il marcha de long en large à travers la pièce, parlant tout haut, s'arrêtant, prenant des attitudes, trouvant à foison des paroles hardies, ingénieuses, nobles, qui surprendraient et impressionneraient ces gens.

Mr. Attwood, qui le reçut en personne, était un homme infiniment distingué, d'une élégance discrète, dont le sourire dépourvu de morgue inspirait la sympathie. Il tenait évidemment à mettre M. Ripois à l'aise et le traita tout de suite avec cordialité.

— Enchanté de vous voir, dit-il. Tenez, asseyez-vous là ! Et causons !

Il déblaya à gestes rapides les dossiers ouverts devant lui sur sa table, et, ayant fait place nette, il se renversa à demi dans son fauteuil, dans une attitude de familiarité, pour marquer qu'il ne s'agissait cette fois que d'un entretien sans façon entre gens du monde.

— Causons… Causons tout uniment et franchement en hommes qui cherchent à s'entendre.

« Tout d'abord, monsieur Cadet-Chenonceaux, je ne sais pas votre nom… votre vrai nom. Oui ! Je sais ce que vous allez me dire : mais vous auriez tort de protester, parce que nous nous sommes renseignés scrupuleusement. Sans aucun doute, vous appartenez à une famille des plus honorables, mais non à celle

que vous dites. Vous avez pris, pour vos leçons peut-être, le nom qu'il vous a plu de prendre, et personne n'a rien à y redire, absolument personne. Seulement… ce n'est pas votre nom. C'est entendu, n'est-ce pas ? Bon ! »

Sa voix était haute et claire, comme s'il tenait à être bien entendu. M. Ripois, surpris, préféra ne rien répondre encore.

— Vous avez fait la cour à Miss Barnes, d'une façon parfaitement honorable et respectueuse, j'en suis sûr, et vous êtes prêt à l'épouser. Bon ! C'est ici que je m'arrête, parce qu'à mon avis il y a entre vous un petit malentendu. Miss Barnes n'a aucune fortune, absolument aucune : voilà ce qu'il faut que vous sachiez.

M. Ripois, méfiant, sut rester impassible et ne dit mot.

— Absolument aucune fortune, continua le solicitor. C'est Mr. Barnes père qui a tout l'argent, qui l'a gagné, et il entend n'en disposer qu'à sa guise. Les lois sur l'héritage, vous le savez peut-être, ne sont pas les mêmes ici qu'en France… Bon ! Or Mr. Barnes père est un homme extraordinairement obstiné. Je ne crois pas lui manquer de respect en disant cela : il est très obstiné, il le reconnaît lui-même, et, si sa fille se mariait contre son gré, elle n'aurait pas un penny de lui, ni maintenant, ni plus tard. Or, précisément, il s'oppose à ce que Miss Barnes vous épouse. Qu'il ait tort ou raison, ce n'est pas mon affaire. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est fortement opposé à ce mariage et que, avec l'entêtement que je lui connais, il ne le pardonnerait jamais.

Ici Mr. Attwood eut un geste d'indulgence par lequel il exprima que l'on ne pouvait que se soumettre à ces caprices ; puis il regarda M. Ripois dans les yeux et s'empressa d'ajouter :

— Si je vous dis cela, monsieur… Cadet-Chenonceaux, ce n'est nullement que l'on vous soupçonne de vouloir épouser Miss Barnes par intérêt, d'être un coureur de dot… Pas le moins du monde ! Mais, enfin, il faut voir où l'on va. Réfléchissez. Supposez que vous épousiez cette jeune fille malgré l'opposition de son père : elle ne vous apporterait aucune fortune ; mais elle vous apporterait des habitudes de luxe dont il lui serait impossible de se défaire. Vous connaissez vos ressources : seraient-elles suffisantes pour deux personnes, dont une élevée comme Miss Barnes l'a été ? Voyons !

Il baissa la voix.

— Et elle n'est pas très solide, avec cela ! Santé délicate, une vie modeste ne lui conviendrait probablement pas : il lui faudrait des soins coûteux. Alors ? Vous voyez à quoi vous mènerait ce mariage. Eh ?

Toujours méfiant et indécis, M. Ripois ne répondit que par un geste vague. Cet entretien tournait mal : il se sentait désarmé avant d'avoir rien dit, mis en face de réalités déplorables, bien différentes de ce qu'il avait espéré. Le solicitor resta silencieux quelques moments pour donner à ses paroles le temps de pénétrer ; et il reprit soudain d'une voix claire :

— Je vois que vous vous rendez compte. Bon ! Ce mariage serait, à mon sens, une erreur, une erreur grave ; il vaudrait donc mieux qu'il ne se fît pas, et pour Miss Barnes, et pour vous. Et maintenant, puisque nous sommes en train de causer franchement comme deux hommes du monde qui sont en même temps des hommes d'affaires, je vais vous dire ce que j'ai l'intention de faire, si vous vous rangez à mon avis.

« Je n'ai aucun mandat, notez-le ; ce n'est qu'une intention, qui m'est personnelle. Bon ! Je ferai savoir à Mr. Barnes que pour des motifs de haute délicatesse, qu'il appréciera, vous renoncez à solliciter la main de sa fille, et je lui demanderai en même temps de vous remettre une certaine somme comme… compensation pour la perte d'une élève et comme témoignage de gratitude pour un acte aussi méritoire. Voyons ! Cinq cents livres, par exemple… Qu'en diriez-vous ? »

M. Ripois resta longtemps silencieux, craignant de se livrer. La « conversation amicale » avait pris un tour inattendu, et la fertilité ordinaire de son esprit lui faisait défaut cette fois. Il ne pensait que lentement, comme engourdi, promenant ses regards autour de lui sans rien trouver qui pût le conseiller ni le servir. La grande table où les dossiers s'empilaient, les armoires et les bibliothèques rangées contre les murs, qui marquaient le cabinet de travail d'un homme de loi, et le tapis qui couvrait la pièce, épais et riche comme un tapis de salon, la porte près de laquelle il était assis, une porte sans serrure, recouverte de cuir vert semé de clous à tête de cuivre… Il regarda tout cela distraitement, ne sachant que dire. Il ne songeait pas à mettre en doute les affirmations du solicitor, un homme sûr de son fait, habitué aux exactitudes des choses de loi, et qui, d'ailleurs, le traitait cordialement, presque en familier.

Ce dernier reprit au bout d'un temps :

— Ce mariage, vous le comprenez vous-même, serait désastreux dans ces conditions. D'un autre côté, cinq cents livres, c'est une somme ! Avec cinq cents livres dans sa poche, un homme comme vous, jeune, actif, intelligent, parlant au moins deux

langues, peut aller au Canada, en Australie, n'importe où et faire fortune en dix ans !

Il se pencha en avant, bon enfant, persuasif.

— Voyons ! Est-ce que cela ne vaut pas cent fois mieux ? Vous voyez que je suis sincère avec vous ; soyez donc sincère aussi avec vous-même et avec moi ! Comment pourriez-vous hésiter entre un mariage peu raisonnable, le fruit d'un malentendu, qui vous conduira tout droit à la gêne, et… ce que je vous offre : une somme ronde et la liberté ?

La liberté ! M. Ripois frissonna sans savoir pourquoi et se rendit compte tout à coup, en un éclair, qu'épouser Aurora Barnes, cette fille maigre, guindée, froide de corps et de cœur, passer toute une vie avec elle, à côté d'elle, serait un supplice que tout l'argent du monde ne saurait compenser. Sa décision était prise ; pourtant il crut devoir montrer encore quelques scrupules :

— C'est que… Que pensera-t-on de moi ?

— Voyons ! pas d'enfantillage !

Le solicitor le regardait familièrement avec une moue de compère.

— Ce qu'on pensera de vous… Rien de bien terrible, je vous l'assure ! Miss Barnes est une jeune fille romanesque, qui ne connaît pas grand'chose à la vie ; mais son père comprendra parfaitement… parfaitement ! Allons, vous acceptez, c'est entendu, eh ?

M. Ripois fit oui de la tête. Mais Mr. Attwood ne se montra pas entièrement satisfait : il semblait désirer une réponse plus

positive et plus claire. Sa voix s'éleva de nouveau, nette et sonore, si haute que son interlocuteur en fut gêné : les clercs de la pièce voisine, se dit-il, devaient les entendre.

— Nous nous comprenons bien : vous avez le choix entre Miss Barnes et les cinq cents livres… et vous prenez les cinq cents livres ? C'est bien cela ?

C'était là une manière brutale et déplaisante de présenter les choses ; mais M. Ripois jugea inutile de protester. Il acquiesça de nouveau.

— Voyons, je n'entends pas. C'est oui ?

— Oui.

Quand cela fut dit, le solicitor se renversa dans son fauteuil et parut attendre. Il y eut un bruit de chaises remuées, de murmures, et la porte aux clous de cuivre s'ouvrit, laissant passer Aurora Barnes et un homme trapu, à cheveux gris, qui l'accompagnait. Ce dernier regarda M. Ripois un instant de la tête aux pieds avec un mince sourire de mépris ; mais ce fut au solicitor qu'il s'adressa.

— Nous vous remercions, mon cher monsieur ! C'est bien ce que nous pensions tous les deux, vous et moi, et ma fille est maintenant convaincue. Si vous le voulez bien…

Ils s'éloignèrent ensemble vers une autre porte. M. Ripois s'était levé machinalement, les joues en feu. Un traquenard ! On avait voulu l'humilier. Il suivait des yeux Aurora, qui lui tournait le dos, s'appuyant d'une main sur le manche d'or de son parapluie, penchée de côté dans une attitude à la fois languissante et raide. Pimbêche ! Mannequin ! Elle avait dû presque tout en-

tendre ; mais il était facile de voir qu'elle n'avait pas le cœur brisé. Rageur, il se réjouit au moins de songer qu'elle aussi devait se sentir humiliée. Le solicitor revint vers lui lorsqu'ils furent seuls de nouveau et le contempla avec un léger sourire.

Après un long silence, M. Ripois se redressa, releva la tête comme s'il défiait le monde et demanda d'une voix encore étouffée :

— Alors… Ces cinq cents livres ?

— Les cinq cents livres ? Oh ! Pardonnez-moi ; ce n'était qu'une petite… supercherie. Nous désirions prouver à Miss Barnes la véritable nature de vos sentiments envers elle, et nous avons réussi. Le procédé n'était pas des plus loyaux, me direz-vous ? Bah ! Continuons à être sincères : vous n'êtes pas homme à vous choquer beaucoup du subterfuge.

L'attitude du solicitor était ironique, mais toujours affable, et son sourire indiquait qu'il était, lui, homme à tout comprendre et tout excuser.

— Vous pouvez, naturellement, écrire à Mr. Barnes pour lui demander quelque chose ; mais je crois que ce serait peine perdue… Je ne vous retiens pas…

M. Ripois se retrouva dehors, au milieu du tumulte cruel de la rue, et suivit machinalement le trottoir, remuant des pensées confuses. Il s'était laissé rouler comme un enfant ! Du même coup, il perdait son espoir de richesse et d'existence joyeuse et sa meilleure élève, celle qui le faisait vivre, à parler franc.

Et il sentit que ce n'était que le commencement du désastre, que derrière le mur mince de l'avenir, qui s'effrite un peu tous les

jours, une autre calamité l'attendait, dont il avait déjà deux ou trois fois deviné la présence cachée.

q

Chapitre 24

Vers le soir, M. Ripois se retrouva dans le voisinage de Piccadilly Circus. Il aurait dû retourner dans l'après-midi à Finchley Road pour y donner une leçon ; mais la paresse et le découragement s'étaient unis pour l'en dissuader. Il avait erré à l'aventure dans les parcs et passé une heure dans une bibliothèque publique, où il retrouva des souvenirs de faim et de misère qui ne firent qu'accroître sa tristesse. Cinq à six fois au cours de cette journée il s'était répété à lui-même, pour réagir :

« Que diable ! Je n'ai rien perdu à la connaître, cette fille ! J'y ai même gagné le prix de ses leçons, et je me retrouve là où j'en étais avant. »

Mais, chaque fois qu'il se disait cela, il lui venait un souvenir émouvant de ce qu'il avait été trois mois plus tôt : un Amédée Ripois, plus jeune, plus riche de tout ce qui compte, confiant, gaillard, heureux ! Et, de nouveau, la sensation se formait en lui d'une perte incommensurable qui l'avait dépouillé jusqu'au cœur.

« Ce qu'il te faut, mon garçon, songea-t-il, c'est un bon dîner ! » Il alla à un restaurant français de Soho et se commanda un repas copieux et fin, arrosé de bourgogne, sans regarder à la dépense.

Quand il s'en alla, rassasié, la chaleur du vin dans les veines, un cigare entre les dents, son abattement semblait dissipé, et il résolut de consacrer cette soirée au plaisir pour se réconforter tout à fait et défier le sort. Plusieurs music-halls s'offraient à lui ; mais, après une ou deux hésitations, il décida de descendre jusqu'au « Coliseum », où il était sûr de trouver de la place un soir de semaine. La place ne manquait pas en effet : il s'installa à l'extrémité d'une rangée de sièges, à moitié couché dans son fauteuil, les jambes allongées, pour jouir du spectacle sans effort.

Sur la scène, deux hommes en tuniques à brandebourgs et une femme en robe de soie bleu pâle coupée aux genoux frappaient avec des marteaux sur des instruments de verre et de métal. Des sons clairs s'élevaient, qui s'enchaînaient et formaient un air. Tantôt les musiciens distribuaient leurs coups à gestes précis, nonchalants, et tantôt ils se pliaient sur leurs instruments et martelaient avec fièvre, exagérant leur effort pour mieux faire ressortir le mérite de leur travail. Après chaque morceau, ils se redressaient, joignaient les talons et faisaient le salut militaire avec une raideur germanique, au milieu des applaudissements.

Dans le vaste demi-cercle du balcon, tous les sièges du milieu étaient occupés ; mais, vers les ailes, les spectateurs clairsemés s'étalaient et prenaient leurs aises. M. Ripois fumait son cigare à bouffées lentes et n'accordait qu'une attention distraite à ce qui se passait sur la scène. La salle lui paraissait trop grande et trop pareille à celle d'un théâtre : le public immobile et calme, l'absence presque complète de va-et-vient créaient une atmosphère trop solennelle ; il regretta de n'être pas plutôt allé à un des music-halls de Leicester Square, où l'on peut, quand le spectacle est sans intérêt, regarder les femmes du promenoir.

Après les musiciens vinrent des acrobates japonais. Ensuite une femme chanta.

C'était une Australienne, disait le programme : une grande et belle fille aux larges épaules nues, qui gardait sous sa robe noire à paillettes un air de fraîcheur saine et presque d'austérité. Derrière elle, et autour d'elle, le décor mettait un fond et un cadre mièvres de jardin à la française, avec une terrasse à balustrade de pierre, des bosquets et des ifs taillés ; mais, du milieu de ce décor artificiel, sa voix montait avec force, sans subterfuges et presque sans art, unie et rapide, profonde comme la coulée d'une rivière dans un défilé.

En réponse aux applaudissements et aux rappels après deux airs d'opéra, elle revint sur la scène pour chanter : Good Bye.C'était ce qui convenait le mieux à la fois à sa voix et au goût du public, ce genre de romance sentimentale et simple ; aussi la fin du morceau fut-elle accueillie par des battements de mains chaleureux, et çà et là des couples échangèrent des regards attendris. Presque aussitôt, le rideau s'étant baissé et relevé, des acrobates cyclistes débouchèrent sur les planches et y décrivirent des cercles vertigineux.

M. Ripois se renversa de nouveau dans son fauteuil, avalant sa salive avec peine. Cette chanteuse et sa romance l'avaient bouleversé d'incompréhensible façon ; et voici que l'angoisse s'appesantissait encore sur lui, lourde comme la couverture de plomb des cauchemars, décourageante comme un fléau auquel on n'échappe pas. Il jeta le tronçon de cigare qu'il avait gardé machinalement entre les doigts et se dit à lui-même :

« Je ne suis pas dans mon assiette, décidément ! »

La voix de l'Australienne résonnait encore dans ses oreilles en écho très faible, mais plein d'une tristesse poignante. Qu'était-ce donc qu'elle chantait ? Good Bye Summer ! Good Bye ! Good Bye ! Sa gorge s'étrangla ; il lui parut qu'il comprenait pour la première fois ce qu'il y a de mélancolie déchirante dans les adieux, dans les derniers grands cris des pertes irrémédiables. Un arrachement – c'était bien cela, il le savait – un arrachement, et puis un vide amer, un vide qui brûle et qui ronge.

À sa gauche s'étendaient cinq ou six sièges inoccupés ; devant lui, plusieurs autres ; à quelque distance, un homme d'aspect commun et une jeune fille vêtue d'une blouse de couleur crue regardaient le spectacle ensemble, reposant sur le bras du fauteuil leurs mains enlacées. Ils se tenaient penchés l'un vers l'autre, épaule contre épaule, presque joue contre joue et échangeaient parfois des mots murmurés. « Ont-ils l'air assez ridicule ! » se dit M. Ripois, et cependant, au moment même où il se disait cela, son cœur se serrait, et la sensation du fauteuil vide à côté du sien devenait presque insupportable. Bah ! Si c'était une femme qu'il lui fallait il n'aurait pas de peine à en trouver une tout à l'heure. Pourtant…

Pourtant… Quand il sortit du Coliseum et retourna vers Leicester Square, les trottoirs étaient encombrés de femmes, et il se prit à les regarder l'une après l'autre avec curiosité, se rendant compte, à mesure, qu'aucune ne lui inspirait l'ombre d'un désir. Il y avait cependant de belles filles parmi elles, certaines qu'il connaissait de vue depuis longtemps. Elles se mêlaient à la foule qui quittait les théâtres, quêtant avec des regards languissants ou vifs les regards des hommes, surtout des hommes âgés, en habit, qu'elles croient de bonne prise, ou des très jeunes gens aux fi-

gures simples, qui n'oseront pas marchander ni se défendre. Les lumières fulgurantes, le tumulte, la cohue animée et diverse des figurants… C'était le tableau final, l'apothéose entraînante d'un soir de vie, ou chaque passant joue son rôle.

M. Ripois n'avait jamais parcouru ces rues, à cette même heure, sans jouir du défilé incessant du bruit, des lumières, de ce contact grisant de la faune du plaisir. Or, ce soir-là, ni Leicester Square, ni Cranbourn Street, ni Piccadilly Circus n'avaient aucune volupté pour lui, aucun vertige. Les restaurants où pénétraient des couples en toilettes de soirée, les salons-bars d'où des hommes émergeaient lourdement, la figure congestionnée, les lèvres encore humides, mâchant un cigare, pour faire leur choix à loisir parmi les femmes du trottoir, rien ne lui inspirait d'envie.

Il s'arrêta devant le magasin d'Appenrodt et chercha à comprendre ce qui s'était passé en lui.

« C'est moi qui ai changé, se dit-il lentement. C'est bien moi qui ai changé. »

Quelques mois plus tôt, à cette même place, il se campait pour regarder passer la foule, brûlant d'ambitions, de désirs simples, dévisageant les femmes hardiment, songeant à ce qu'il ferait s'il avait quelques livres en poche. Et maintenant ! Ce n'étaient pas son entrevue du matin avec le solicitor et sa déconvenue qui étaient les vraies causes de sa tristesse ; elles n'avaient fait que secouer son cœur d'un choc brutal, et, sous ce choc, un malaise engourdi s'était réveillé et s'étirait comme une bête aux griffes aiguës.

Une femme le frôla avec un regard d'invite ; il vit tout près de sa figure une figure blanche et rouge, aux couleurs brutales

comme celles d'un masque, dont la pâte et la poudre n'arrivaient pas à dissimuler l'air excédé, et il se détourna avec un sursaut de répulsion physique. Il n'avait pas fait trois pas qu'un contraste subit lui faisait voir, avec les yeux du souvenir, une autre figure, pleine et fraîche, celle-là, qui se levait vers la sienne comme pour s'offrir, et des yeux gris lumineux, francs, impudiques, qui s'ouvraient tous grands devant les siens.

Ella !... Il faucha d'un coup de canne une herbe imaginaire, et s'arrêta net. Ella ! Comme elle était proche de lui et mêlée à sa vie, malgré le temps écoulé ! Les femmes qu'il avait vues depuis, celles qu'il voyait maintenant ne faisaient que lui rappeler Ella. Les baisers d'Aurora Barnes avaient été fades et sans saveur, parce qu'il s'était souvenu malgré lui de ceux d'Ella ; les plus belles filles de Leicester Square ne lui inspiraient que de l'éloignement, parce qu'il se prenait à songer encore à Ella, à la beauté de sa jeune figure amoureuse, à l'appel pathétique de son jeune cœur amoureux.

Et il l'avait quittée !... Tout en reprenant sa marche, il se dit en haussant les épaules : « Que diable ! Je ne pouvais pourtant pas faire autrement ! » Un garçon qui veut jouir de la vie et connaître de nombreuses aventures ne peut guère s'encombrer d'une femme et d'un enfant. Il n'y a que les niais qui font cela. De sorte qu'il l'avait quittée... Il l'avait quittée, et ce malaise sans nom était descendu sur lui, ce malaise qui ressemblait à un regret, et à un désir, et à une mue douloureuse de son cœur.

Plusieurs fois il s'était demandé, au temps où ils étaient ensemble, si ce n'était là qu'un commencement, la promesse d'une lignée de vrais amours, de ces bonnes fortunes exquises comme en ont les hommes prédestinés. Il s'était imaginé lui-même,

Amédée Ripois, allant à travers la vie, d'aventure en aventure, trouvant partout sur son chemin des femmes de toutes sortes, femmes mariées, jeunes filles, qui viendraient vers lui poussées par une force irrésistible et lui donneraient tout ce qu'elles avaient à lui donner. Maintenant il voyait les choses clairement : la faillite d'un de ses petits projets misérables suffisait à lui faire pressentir la futilité des autres.

Il voyait sa vie : une vie ordinaire, étroite et terne, où tout serait tronqué, mesquin ; où des rêves dorés avorteraient en réalités piteuses. Dans cette vie, Ella était venue comme un don divin : elle était venue à lui, les yeux éblouis d'un mirage, avec sa jeunesse, sa grâce, son amour miraculeux, qu'elle lui apportait tout ensemble dans une sorte d'égarement sacré ; et il avait laissé tomber tout cela dans la poussière du chemin, avec le sourire entendu d'un malin qui ne se laisse pas prendre au piège.

Imbécile ! Imbécile ! Quel imbécile il avait été ! Il se revoyait assis devant sa fenêtre, le soir où il était parti, le cœur plein d'elle, encore ivre de cette sensation d'étonnante aubaine qu'il avait eue tout de suite, conscient qu'il l'aimait avec ses sens plus qu'aucune femme qu'il eût jamais connue, qu'il l'aimait avec son cœur comme il n'avait jamais aimé. Et puis… Que s'était-il donc passé ?… Du fond de son pauvre cerveau abusé, une voix s'était fait entendre : elle avait énoncé les maximes de la sagesse imbécile des coureurs de filles, les préceptes sentencieux et stupides de ceux qui ne croient pas être dupes. « Vilaine histoire ! avait dit la voix. Ne sois pas jobard. Laisse la fillette se débrouiller comme elle pourra ; c'est sa faute ! » Et il était parti roublard, et faraud, et gai séducteur.

Shaftesbury Avenue s'étendait devant lui, presque silencieuse, presque vide. En un espace de temps incroyablement court, la foule issue des théâtres s'était dissipée ; il ne restait plus sur les trottoirs que des passants attardés qui marchaient vite, quelques flâneurs solitaires qui s'en allaient lentement, lentement, s'arrêtant à chaque instant, se retournant, et puis reprenant leur marche à regret, après un coup d'œil découragé le long des rues désertes. Quelle quête mélancolique poursuivaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils avaient perdu ? Des femmes erraient aussi, acharnées, frôleuses, sur le visage desquelles le conflit des lumières espacées et de la nuit mettait des ombres tragiques. M. Ripois ne les regardait plus ; mais il devinait leur silhouette au passage et chacune d'elles lui faisait penser à Ella.

Elle l'attendait : il en était sûr. Elle l'attendait après s'être raconté à elle-même quelque fable pour expliquer son départ ; elle l'attendait comme elle l'avait attendu au sommet de Dollis Hill, inébranlable dans sa confiance enfantine, certaine qu'il allait revenir.

Quand M. Ripois songea à ce retour, voici que la voix sentencieuse et stupide s'éleva de nouveau. C'est ridicule, ce que tu vas faire là ! Ne sois pas jobard ; songe aux ennuis… Mais elle s'arrêta net, étouffée par une autre voix bien plus puissante. Il aimait Ella. Il l'aimait. Il l'aimait. Le reste ne comptait pas.

Il rentra à Hornsey sur l'impériale d'un autobus ; quand il fut rentré, il ouvrit sa fenêtre toute grande et s'assit dans l'unique fauteuil boiteux de sa chambre, sentant qu'il lui serait impossible de dormir.

La nuit est presque silencieuse ici. Au fond du petit jardin rectangulaire, un grand mur couvert de lierre s'élève, qui arrête les regards et ne laisse voir qu'un pan du ciel terne et trouble d'automne qui rougeoie encore au-dessus de Londres. M. Ripois regarde tantôt le ciel et tantôt le mur, et il écoute son cœur qui bruit comme un feuillage sous le vent. Il l'écoute avec tant d'attention, et avec un étonnement si sincère qu'il cesse de se rendre compte que ce cœur est une part de lui, que c'est le même cœur qui l'a poussé et fait agir pendant des années et des années, qui a battu dans sa poitrine maintes chamades de désir et de colère, et parfois d'attendrissement fugitif. Il n'y reste plus qu'un grand amour qui s'ouvre et se déploie de minute en minute, d'abord avec des bruissements infiniment doux comme pourraient en produire, en glissant l'un sur l'autre, les pétales d'une fleur qui s'épanouit, puis soudain avec des claquements de bannière.

Il revoit Ella ! sa figure, la ligne de son corps, des attitudes, des gestes que lui inspirait l'amour. Il se souvient de paroles qu'ils ont échangées, d'heures qu'ils ont passées ensemble au sommet de Dollis Hill, côte à côte, peut-être la main dans la main, recevant les caresses de la brise et du soleil avec une sorte d'émerveillement ; d'autres heures solennelles des soirs d'été, à Hampstead, ou ailleurs, quand l'ombre couvrait leurs visages rapprochés ; enfin le retour, la maison silencieuse et leur secret qui reprenait toutes les nuits comme un beau conte sans fin, fait de prodige et de mystère.

Pendant que toutes ces choses duraient, il n'a pas su en comprendre le prix. Lorsqu'il se répétait à lui-même : « C'est le grand amour, cette fois, le grand amour ! » il ne se servait du mot sacré que comme un enfant sot et brutal. Depuis il a changé miraculeu-

sement à son insu, et le souvenir de ce qu'il a laissé tomber avec dédain lui tord le cœur.

Comme il saurait mieux l'aimer maintenant ! Il invente des caresses humbles et tendres, mille manières de la chérir auxquelles il n'a jamais songé autrefois, et il s'imagine sans effort sa réponse à elle, la réponse de sa tendresse généreuse et toujours prête, avide de donner.

Par les soirs comme celui-ci, quand la vie décourage et que le vent froid souffle la malchance et la tristesse grise, elle serait à côté de lui. Elle lui mettrait un bras autour du cou ; sa voix serait basse et caressante, riche de consolations. Il aurait pour reposer sa tête la courbe de la jeune épaule, et sur sa tempe il sentirait la joue d'Ella qui viendrait se poser, sa joue et la peau lisse et chaude du dessous de son menton. Elle le presserait contre son corps : elle…

Chacun des souffles de la nuit fait courir une houle sur la surface du lierre, et le silence d'alentour est si profond que ces bruissements traversent l'étroit jardin désolé et viennent jusqu'à la fenêtre. M. Ripois se cache la figure entre ses bras repliés comme un enfant qu'on menace, en gémissant. Il a les yeux secs ; c'est son cœur qui fond et larmoie. Le regret l'étreint, et la peur. S'il a perdu Ella, en la quittant ! Si son amour à elle est mort pendant que le sien s'éveillait ; mort d'un seul coup quand elle a connu la trahison, ou bien mort lentement au long des heures innombrables qui auront dessillé ses yeux, dissipé le mirage, révélé trait par trait la vraie figure de son méprisable amant. Lorsque M. Ripois songe à cela, il lui vient un désir brûlant d'être de nouveau près d'elle pour plaider, avouer ou mentir, la regagner n'importe comment.

Une dernière fois, la voix conseillère s'élève, la voix qui l'a fait partir : « Tu vas retourner à ta maîtresse, souffle la voix. Bon ! Rends-toi compte ! Rappelle-toi comment elle sera… enceinte, enlaidie… Et songe aux ennuis : l'oncle et la tante, qu'auront-ils à te dire ? »

L'avertissement sage et vil passe et ne laisse derrière lui qu'un attendrissement infini. Rien ne compte plus qu'Ella pour son amant. Ella et le désir qu'il a d'elle, de sa présence, du contact de son corps, de la certitude qu'elle est toujours à lui.

Et l'amour qui emplit le cœur de M. Ripois se mue en une chose si immatérielle et si pure qu'il sent la transformation et en demeure confondu. Une moitié de ce qui était lui est desséchée, tombée en poussière, déjà balayée, loin ; ce qui reste est prodigieusement affiné, délicat et frais ; et, au plus profond de son être, une onde de tendresse simple monte, retombe et monte encore, comme une gerbe d'eau dans un bassin.

q

Chapitre 25

Le lendemain, M. Ripois quitta son bureau dès que ses leçons du matin furent terminées, et s'en alla vers Cricklewood. Parcourir le quartier familier, retrouver la rue qu'il cherchait, puis la maison, tout cela lui fut facile ; mais une fois là, le cœur lui manqua. Au lieu de monter les marches du perron et de frapper à la porte, il continua son chemin et ne s'arrêta qu'à l'angle d'une autre rue,

où il s'immobilisa longtemps, mordu d'appréhension, étudiant de loin l'insignifiante façade comme une énigme redoutable.

Que se passe-t-il là dedans ? Que s'est-il passé depuis trois mois ? Il comprend qu'en refermant furtivement la porte derrière lui, cette nuit d'août où il est parti, il a abandonné tous ses droits, effacé lui-même d'un seul geste le passé précieux ; et maintenant il erre au dehors, timide, en étranger qui doute de l'accueil qui l'attend.

Des rideaux aux fenêtres… Ils habitent encore là ! À cette heure l'oncle sera assis dans la pièce du rez-de-chaussée qui donne sur la rue, peut-être seul, peut-être… Où est Ella ? S'il frappe maintenant, qui viendra lui ouvrir ? Des paroles dures de reproche ne seraient rien ; c'est d'Ella seulement qu'il a peur, de ce qu'il lira sur sa figure lorsqu'elle le verra.

Il attend, surveillant la maison de loin. Personne n'entre ni ne sort ; les rideaux tombent en plis rigides, et bien que la porte, les fenêtres, les murs soient tout pareils aux autres murs, portes et fenêtres de la rue, précisément de la même taille et de la même couleur, cette petite maison a pourtant pris un aspect émouvant et singulier, comme les maisons marquées d'une croix sur les gravures des journaux, où quelque chose de tragique s'est passé.

À l'angle des deux rues qui se coupent, M. Ripois a d'abord attendu en s'efforçant de n'avoir pas l'air d'attendre. Pour ressembler aux autres passants, il a marché de long en large, flâné sur le trottoir dans une attitude de nonchalance, regardé parfois d'un autre côté. Puis, à mesure que le temps s'écoule, il dépouille tout souci d'apparences, et il finit par s'adosser à une grille, les yeux fixes, le cœur serré et ne sachant si c'est d'impatience ou de peur.

Un fournisseur a monté tout à l'heure les marches du perron et frappé ; la porte s'est entr'ouverte, et M. Ripois s'est rapproché de quelques pas, frémissant ; mais il n'a vu qu'une fente d'ombre, deviné quelqu'un caché derrière le battant, qui donnait une brève réponse, et la porte a été refermée avec précaution, sans bruit, comme dans une maison où il y a du chagrin… Alors son impatience tombe tout à fait, la peur le saisit, et il retourne se figer à l'angle des trottoirs, atterré d'avance par ce qu'il sent venir.

Ce n'est plus la peur restreinte et positive de paroles qui pourront être prononcées, d'un accueil méprisant, ni même de ce que la figure d'Ella pourra signifier en le voyant : c'est une peur vague et confuse comme une ombre, comme le pressentiment d'une dette à payer. Il a commis une lourde faute, une erreur imbécile, et la crainte lui vient qu'elle soit de celles qui ne se réparent pas. Une dette à payer, dont il a deviné la menace depuis longtemps, sans bien la comprendre…

La courte journée d'automne s'achève déjà, et, çà et là, des lumières devancent la nuit. M. Ripois passe devant des fenêtres éclairées avant qu'on ait baissé les rideaux ou les stores, et voit tout l'intérieur d'un seul regard : la table, des gens assis qui parlent en se tournant l'un vers l'autre, ou bien s'immobilisent en un silence intime, comme s'ils s'étaient tout dit. Mais la fenêtre qu'il guette ne s'éclairera pas ; c'est la pièce où se tient l'aveugle, et on laissera tomber l'obscurité qu'il désire. Il croit entendre la voix d'Ella chargée de tendresse :

— Il fait presque nuit, oncle cher !

L'angoisse resserre sa pince sur M. Ripois, l'angoisse d'être seul, d'être dehors, de ne pas savoir… Il se raidit et attend encore,

jusqu'à ce que la pince devienne trop dure ; alors, n'y tenant plus, il quitte l'angle des rues et va se camper juste en face de la maison qu'il guette, sous un réverbère, pour être sûr qu'on le verra. De nouveau, les minutes de nuit défilent et s'allongent ; mais rien ne se passe.

Enfin la porte s'ouvre ; quelqu'un descend les marches du perron, un bâton à la main, et s'en va le long du trottoir sans hésiter, tâtonnant un peu. C'est l'aveugle qui sort pour faire sa promenade solitaire de chaque soir…

M. Ripois hésite un instant et le suit. Une fois l'angle de la rue tourné, il se rapproche ; il l'a presque rejoint quand ils arrivent au long mur qui borde des jardins, et la solitude de cette rue-là l'encourage. Il presse le pas, tousse deux fois pour desserrer la pince qui l'étrangle et parle enfin.

— Hé ! Dites… C'est moi !

Il n'a pas besoin de se nommer ; l'aveugle a reconnu sa voix et s'arrête. Le bâton erre un peu, reconnaît le trottoir et le mur, finit par se poser ; M. Ripois, qui le surveillait machinalement, relève alors les yeux. Ce vieillard n'a guère changé ; mais le bord de son chapeau jette une ombre sur le front et l'entour des yeux, qui sont restés lisses et presque jeunes, et l'on ne voit de sa figure, à la lumière, que les joues et le menton, qui sont ravagés, coupés de plis de chair et de rides profondes, et la bouche qui tremble. Elle tremble si fort que, par deux fois, des mots qui semblaient s'y former ne vont pas plus loin et retombent dans le silence. Enfin :

— C'est vous ! Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi êtes-vous revenu ?

— Je suis revenu à cause d'Ella.

— À cause d'Ella ! Et qu'est-ce que vous pourriez bien lui faire encore ?

— C'est pour lui demander pardon. C'était un malentendu ; je suis revenu pour de bon.

Il répond aux questions avec une sorte d'humeur, parce qu'il sent confusément que c'est là affaire entre Ella et lui. Et il demande :

— Où est-elle ? À la maison ?

Mais l'aveugle n'a pas entendu ; il serre son bâton dans sa main, et toutes les rides de son visage semblent se creuser encore un peu plus, jusqu'à devenir des coupures profondes comme des bouches, comme des bouches qui répéteraient toutes la même grimace d'amertume et de colère.

— Alors, vous êtes revenu ? Je croyais que les hommes comme vous ne revenaient jamais ; qu'ils se sauvaient dans la nuit quand ils avaient fini leur mensonge et leur vol, et qu'ils ne revenaient pas... Chien !... Vous êtes venu dans une maison où il y avait deux vieilles gens et une enfant, et vous avez volé tout ce qu'il y avait à voler... Chien !... J'aurais dû me douter de quelque chose lorsque vous habitiez avec nous et que la voix d'Ella a commencé à changer quand elle me parlait. Elle me parlait comme avant ; mais c'était vous qu'elle devait regarder, et je sentais que sa voix avait changé. J'aurais dû m'en douter, bien sûr ; et pourtant, comment aurais-je pu ? Je ne savais pas qu'elle était devenue aussi grande que cela, moi !

M. Ripois demanda encore à voix basse :

– Où est Ella ?

— ...Je sentais bien que ses épaules étaient presque aussi hautes que les miennes et que c'était une belle enfant, droite et saine ; mais je ne comprenais pas qu'elle avait grandi à ce point-là et qu'il aurait fallu la mettre en garde contre les hommes comme vous. Si seulement j'avais eu mes yeux, j'aurais bien su lire le mensonge sur votre figure, tous les mensonges que vous aviez dans le cœur et que vous lui disiez, toute la saleté que vous aviez dans le cœur... Chien ! Chien de Français !

— Où est Ella ?

— Ah ! vous ne savez pas ! répondit l'aveugle, et sa colère tomba tout à coup. Il resta silencieux, un long moment, et finit par dire doucement, comme s'il se parlait à lui-même :

— Vous ne la salirez plus !... Vous ne la salirez plus...

M. Ripois se rapprocha d'un pas et chercha à lire la vérité dans l'attitude du vieil homme, sur sa figure couturée de rides et jusqu'en ses yeux morts. Il ne sut rien voir qui eût un sens clair ; alors ses regards errèrent stupidement sur tout ce qui les entourait, le mur interminable plaqué d'ombres, la rue déserte, qu'au loin un chat traversait à pas comptés, avec des pauses... Il voulut demander une fois de plus : « Où est Ella ? » mais les mots lui restèrent dans la gorge, et ses mains esquissèrent d'elles-mêmes des mouvements imbéciles le long de son corps, tirant son pardessus, effaçant un pli, inutiles et tremblantes.

— Elle est morte ! dit l'aveugle. Morte. Entendez-vous ? Morte peu après que vous êtes parti, chien !... Un accident !...

Et, soudain, sa colère flamba de nouveau. Il restait immobile, même pas tourné vers son interlocuteur, peut-être parce qu'il ne devinait pas bien sa position exacte ; mais un tremblement de désespoir sénile l'agitait de la tête aux pieds.

— Un accident, cria-t-il d'une voix sourde. Par le Dieu vivant, je jure que c'était un accident ! N'allez pas croire qu'elle s'est tuée pour vous ! Non ! elle avait deviné quelle sorte d'homme vous étiez, et comment vous lui aviez menti, bien avant cela ; dès que vous êtes parti… C'était un accident, je le jure ! Mais, quand on l'a apportée, toute écrasée et saignante, et, plus tard, déjà morte, quand j'ai senti ses membres cassés sous mes mains, ma petite Ella, si droite et si forte !… et que j'ai songé que c'était peut-être à cause de vous !

M. Ripois recula d'un pas devant sa figure de menace ; mais le geste aveugle du bâton ne venait même pas vers lui, et il resta là, bien que ne trouvant rien à dire. Le sens des mots le pénétrait bien ; mais il n'avait pas encore commencé à sentir. Ce serait pour plus tard – il y songea confusément – plus tard il aurait tout le temps de sentir, trop de temps !… Il continua à écouter, se demandant s'il avait encore quelque chose à apprendre.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Qu'est-ce que vous voulez encore ? Et pourquoi êtes-vous revenu ? Est-ce que vous n'avez pas pris ce qu'il y avait à prendre ? À Ella son pauvre cœur enfantin, et sa vie, et son honneur si elle avait vécu ! Et à nous, à deux vieilles gens comme nous !… Vous êtes venu dans la nuit, comme un voleur, parce que vous aviez affaire à une petite fille naïve qui n'avait pas encore appris à voir les choses et les gens comme ils sont, et à moi qui n'y vois plus ; et vous vous êtes sauvé dans la nuit comme un voleur. Si vous étiez revenu demander pardon

mille fois en vous traînant sur les genoux, j'aurais plutôt tué Ella avec mes mains que de la laisser retourner à un homme comme vous. Et maintenant sauvez-vous encore une fois, et allez vous vanter auprès des autres Français qui vous ressemblent de ce que vous avez fait. Allez ! voleur !... voleur !... voleur !...

M. Ripois s'éloigna en haussant les épaules sous les injures, parce que la colère et l'indignation de ce vieil homme étaient des choses de peu d'importance à côté de ce qu'il sentait venir, du long compte à régler entre la mort et lui. Pourtant il essaya, encore une fois, de se comporter gaillardement. Descendant vers Maida Vale à pas saccadés, le long des trottoirs animés à cette heure, son chapeau un peu en arrière, les épaules effacées, la moustache conquérante, il se dit à lui-même d'un ton presque indifférent, même avec un semblant de rire :

— Alors elle est morte !... Ça simplifie les choses !

Mais, l'instant d'après, le monde tournoya autour de lui et s'arrêta à contresens, de travers, mal reposé sur ses bases. Le sentiment de sa perte commençait à peser sur lui, et soudain toute la vie qui l'entourait l'offensa comme un blasphème. C'était l'égotisme monstrueux de ceux que le chagrin ronge qui se révélait ainsi. M. Ripois regarda des femmes qui passaient, des femmes laides, chétives, difformes, qui clairement ne pouvaient inspirer à personne aucun désir, de vieilles gens aux membres desséchés, dont l'échine lasse se pliait vers la terre, des garçons et des filles qui se lutinaient grossièrement au bord du trottoir, dont les rires plissaient les figures sans grâce, montrant leurs dents gâtées.

Son cœur en révolte leur cria :

— Taisez-vous ! Il y a quelqu'un de mort !

Et, comme ils poursuivaient tous leurs occupations et leurs jeux vulgaires, la haine lui grippa les mâchoires. S'il avait seulement pu racheter la vie d'Ella avec une de celles-ci, ou avec toutes ! Il se voyait condamnant d'un geste toute cette foule inutile et répugnante, pour sauver la morte qu'il eût voulu garder ; ou même tuant avec ses propres mains, rageusement, joyeusement, presque en justicier, trop heureux de pouvoir payer la rançon. Ses mains s'enfonçant dans une gorge flasque, ou bien un coup frappé dans les côtes avec un gloussement de fureur démente, pour sauver Ella qu'il aimait… Rêves stupides ! Un peu plus loin la foule s'éclaircissait, disparaissait, les lumières se faisaient rares, et il traversa Maida Vale sans penser à rien.

En arrivant à St. John's Wood Road, la raison lui revint : il se demanda où il allait et finit par obliquer à gauche et par prendre un omnibus qui le ramenait chez lui.

L'aspect de sa chambre sombre, cet autre aspect qu'elle avait à la lumière, l'atmosphère qui l'entourait et pesait sur lui – tout cela lui parut étrange. Tout cela avait déjà changé hier, et voici que c'était encore changé aujourd'hui. Mais il n'avait pas envie de s'asseoir devant sa fenêtre, cette nuit : il valait bien mieux se déshabiller et dormir. La seule chose qui lui restât en tête était une sorte de refrain machinal :

— J'ai tout le temps… tout le temps… tout le temps d'y songer !

q

Chapitre 26

Les oisifs et les riches peuvent savourer leurs chagrins longuement, à loisir, les faire revenir au premier plan quand il leur plaît, pour en déguster l'amertume exquise. Pour le commun des hommes le chagrin n'est qu'un luxe, quoi qu'on en dise ; un luxe qui prend son tour après des problèmes plus urgents – les besoins d'un corps, la lutte pour le toit et pour le pain, avec ses ruses, même les ambitions mesquines que l'habitude rend impérieuses, telle désir d'avoir bonne apparence et de garder ses aises.

M. Ripois n'était pas de ceux qui tournent et retournent complaisamment chacune de leurs douleurs et de leurs pertes pour s'en faire une sorte de funèbre orgueil ; il ne souhaitait qu'une chose, et cela en toute simplicité : être heureux. Mais, même s'il avait désiré étudier son propre cœur, des soucis plus immédiats l'eussent détourné de ces subtilités pour quelque temps.

En perdant Aurora Barnes, il avait perdu sa plus profitable élève, qui lui rapportait presque autant, à elle seule, que toutes les autres ; et il apparut vite qu'il avait perdu encore plus que cela. Plusieurs des élèves qui lui restaient cessèrent bientôt après de prendre des leçons. Il n'y vit d'abord qu'une simple coïncidence, mais finit par redouter quelque chose de plus grave. « Ces gens-là ne peuvent pourtant pas se connaître tous entre eux ! » songea-t-il ; mais un soupçon décourageant subsista.

Comme il n'avait plus d'autre argent que celui qu'il gagnait ainsi, le présent ressemblait déjà fort à la misère ; l'avenir, que ce fût prévision raisonnée ou pressentiment, ne paraissait guère s'annoncer mieux. C'était toute la dorure de son rêve qui s'écaillait et tombait à la fois ; la dorure de l'existence facile qu'il

avait connue quelque temps, la dorure du nom sonore et du blason emprunté. Toutes ces choses semblaient avoir perdu leur vertu, frappées d'un maléfice.

De nouveau, il passa des heures mornes dans son bureau, les coudes sur la table, et le menton entre les mains, échafaudant des projets qui s'écroulaient à mesure. Les idées ne venaient qu'avec peine ; les appétits directs et forts qui faisaient autrefois jaillir de son cerveau des plans hardis, ingénieux, – ces appétits s'étaient affaissés sous une langueur et ne l'inspiraient plus. La conviction se forma en lui, à la longue, qu'il ferait mieux de s'en aller, de changer de lieu et de nom, sinon de métier. Finchley Road, Cricklewood, Hampstead, tous ces quartiers du nord de Londres semblaient liés à un chapitre de sa vie qui avait mal tourné. Il désira faire ce qu'il avait déjà fait à plusieurs reprises avec succès : clore l'épisode et laisser tout le passé ennuyeux ou triste derrière lui.

La recherche d'un nouveau local, à laquelle il consacra ses loisirs, lui procura quelques heures d'animation et d'intérêt. Il fallait peser le pour et le contre, le chiffre du loyer et l'apparence de la maison, parcourir les rues avoisinantes en éclaireur, chercher à deviner ce qu'il y avait derrière ces murs, quelle sorte de gens habitait là, combien d'entre eux seraient susceptibles de devenir des élèves ou de lui en envoyer ?

Mais, quand M. Ripois eut fait son choix et retenu une petite pièce qui donnait sur la cour, dans Orchard Street, près d'Oxford Street, tout l'intérêt de l'entreprise sembla s'évanouir, et les détails qui restaient à régler furent sordides et décourageants. Une semaine de loyer à payer d'avance… c'était un fragment de son maigre pécule qui s'en allait ; quelques meubles à louer : une table, des chaises, le nécessaire pour enlever aux quatre murs

leur aspect de nudité miséreuse… Le propriétaire d'un petit magasin de bric-à-brac du quartier, auquel il s'adressa, se montra méfiant et âpre.

— Si vous ne voulez pas me laisser une somme en dépôt, dit-il, il me faut des références.

M. Ripois n'avait pas de références à donner ; il expliqua cela avec un peu de hauteur et des gestes las. Quelque chose demeurait dans son attitude d'avoir été, pendant plusieurs mois, Raoul Cadet-Chenonceaux et d'avoir eu sur ses cartes de visite une couronne et un écusson ; mais le marchand de bric-à-brac ne pouvait percevoir la nuance et gardait ses soupçons.

C'était un petit homme au teint blafard, ridiculement chauve, qui baissait la tête en parlant, appuyait le menton sur sa poitrine et contemplait son interlocuteur à travers ses sourcils, comme s'il faisait glisser son regard entre son front et des lunettes absentes. Il avait l'air naturellement humble, de sorte que les questions brutales qu'il adressait à M. Ripois et la façon dont il accueillait les réponses ressemblaient à des impertinences d'inférieur.

— Pas de dépôt et pas de références ! Voyons ! C'est une plaisanterie.

Il finit pourtant par accepter de fournir une table, un classeur, deux chaises et quelques gravures assez sales, à la condition que le gérant de l'immeuble, avec qui il s'entretint, veillerait sur ce mobilier et n'en laisserait rien sortir. Et une quinzaine de location à payer d'avance – son ultimatum – nouvelle saignée ! M. Ripois dut en passer par là, et s'estimer heureux…

Trois jours plus tard, un homme apporta ces meubles, qu'il monta le long de l'escalier un par un en plusieurs voyages, exagérant sa peine. Il donna des conseils pour leur disposition, aida à accrocher les gravures et, quand tout fut prêt, se montra grossièrement chaleureux et sympathique, dans l'attente du pourboire.

— À la bonne heure ! fit-il en s'essuyant le front, examinant les quatre murs l'un après l'autre. Vous voilà bien installé ! Un peu sombre, peut-être ; mais tout de même…

Les trois pence qu'il reçut ne le satisfirent guère ; mais il se contenta d'une moue de dérision et de quelques grognements, et sortit en traînant les pieds.

Resté seul, M. Ripois mit tout en ordre, rangea ses livres, classa quelques papiers, puis il s'assit à sa table et regarda autour de lui, se demandant ce que l'avenir lui apporterait là. En face de lui était appendue une gravure représentant un aspect de la Cité, vue de haut : le dôme de Saint-Paul, et la mer des toits serrés, le carrefour de la Banque, fourmillant de passants et de véhicules, et Cheapside, qui ressemblait à un ravin entre les deux escarpements parallèles des maisons. Sur le mur de droite s'étalait une reproduction de quelque Minerve de musée, dans un mince cadre de bois noir ; une des baguettes du cadre s'était décollée et laissait voir la surface du dessous, écaillée et jaune. La Minerve penchait la tête et baissait vers le sol ses yeux sans prunelle.

À gauche, et presque dans un coin, l'unique fenêtre de la pièce s'ouvrait sur le puits de briques d'une cour intérieure, large de quelques mètres seulement. Un réflecteur de verre ondulé, disposé obliquement à l'extérieur de la fenêtre, renvoyait à l'intérieur la lumière du ciel lointain. Assis devant sa table, M. Ripois ne

pouvait voir de ce ciel qu'un reflet confus et déformé, gris ou bleu, que les ondulations du verre rayaient comme une houle.

Ce local était certes assez misérable, dénué de toute élégance ; il s'en rendait bien compte ; mais la maigreur de sa bourse avait dicté son choix. Plus tard, peut-être… Il prit une feuille de papier et y traça de sa plus belle écriture le nom qu'il avait choisi : « René de Champreuse ». Il adoptait la particule, cette fois ; cela sonnait assez bien, évidemment… Évidemment…

Ses doigts tambourinaient sur la table ; mais son cœur restait lourd, vide de toute ardeur et même de l'espoir facile des commencements. Quelques centaines de cartes à faire imprimer ; encore une dépense ! et à envoyer dans le quartier, au hasard. Il faudrait aussi insérer quelques annonces dans les journaux, deux ou trois, – ses ressources ne lui permettraient pas davantage. Machinalement, il aligna des chiffres sur sa feuille de papier pour calculer ce que tout cela lui coûterait et resta atterré. C'était la famine toute proche ! Une seule économie possible lui vint à l'esprit lorsqu'il en chercha : au lieu d'envoyer ses cartes par la poste, il pourrait aller de maison en maison, le soir, et les déposer lui-même honteusement.

Sur le réflecteur d'indistinctes taches grises passaient, qui étaient des nuages. M. Ripois les regarda longtemps, longtemps, et, en même temps que ces ombres, des pensées venaient à la file et se succédaient dans son cerveau, des pensées toutes confuses et grises aussi. Une main géante avait peint le monde couleur de tristesse et semé partout la malchance et l'ennui. Que ferait-il si des élèves ne venaient pas bientôt ? Et surtout quand retrouverait-il sa vaillance gaillarde, et tout le plaisir que lui donnait au-

trefois la vie ? Depuis quelque temps, tout avait mal tourné : ses espérances de prospérité… Tous ses projets… Ella…

Il s'éternise ainsi, une main sous la tempe, les yeux fixés sur la surface de verre où défilent les ombres. Elle est morte ; il ne l'a pas oublié. Cette mort est mêlée à tout ce qui lui arrive, à tout ce qu'il sent, à chaque minute de sa vie, sans qu'il y songe. Il y a un goût de mort dans chaque gorgée d'air qu'il aspire, un peu de la lassitude de la mort dans chacun des gestes qu'il fait, quelque chose du silence de la mort autour de lui. Et il se demande combien de temps cela va durer.

Il lui semble, qu'elle est morte juste au moment où il venait de découvrir comment il l'aimait, et combien. Un soir, il a senti son merveilleux amour à lui jaillir comme une tige et s'épanouir aussitôt ; il a senti son cœur transformé, vivifié, purifié, plein d'Ella et du désir d'elle, avide seulement de la retrouver pour tout remettre en ordre et tout recommencer… et, le lendemain, il est rentré dans sa chambre sombre avec l'unique souhait de s'endormir et d'oublier ; de sorte qu'entre l'Ella d'autrefois et la morte il y a une autre Ella qu'il a vraiment aimée et qui n'a vécu qu'un jour.

Le chagrin… Maintenant, il sait ce qu'est le chagrin. Une tombe s'ouvre en travers de son chemin, une tombe pareille à ces abîmes des cauchemars que l'on retrouve toujours devant soi. Ce n'est pas un remords qu'il sent : un regret peut-être, un regret d'avoir été si stupide, d'avoir creusé en travers de sa propre vie, et de ses propres mains, cette tombe qui ne veut pas se refermer.

Les taches grises se pourchassent toujours sur le réflecteur ; leur défilé devient si insupportable à la longue que M. Ripois se

penche sur la table et cache sa figure entre ses bras repliés. Et le temps passe.

— Que diable ! Il faut se faire une raison !

Il n'a jamais été sottement sentimental. En garçon sensé, qui voit la vie comme elle est, il se rend compte de ce qui lui arrive. C'est un chagrin qui le frappe : un chagrin profond ; cela pèse, et ronge, et défigure le monde entier ; mais pour un temps ; seulement pour un temps. Les jours vont venir l'un après l'autre, les semaines vont venir l'une après l'autre, patiemment, qui vont adoucir et effacer son grand chagrin. Il sait cela pour l'avoir vu arriver autour de lui. Une mort est une chose immobile dont chaque minute nous éloigne un peu ; il le sait et il se le répète pour s'encourager.

Pourtant, lorsqu'il relève la tête, quelque chose se glisse dans son cœur, quelque chose qu'il ne s'explique pas et qui l'inquiète, un sentiment qui n'est pas celui d'une lourde peine, mais bien d'un élan vivace et fort, une persistance chaude. On dirait qu'un peu d'Ella n'est pas mort. C'est plus qu'un souvenir d'elle qui subsiste, bien plus ; c'est… C'est un peu d'elle qui n'est pas mort.

Peut-être est-ce la femme qu'il s'est mis à aimer alors qu'elle n'était déjà plus, celle qu'il a aimée tout un jour. Puisqu'elle n'était déjà plus, la mort n'a pu l'atteindre !

Rien que l'effleurement de cette idée fait hausser les épaules à M. Ripois.

— Est-ce assez stupide ! Voyons : elle est morte ; c'est fini !

Il se répète qu'il n'y a plus qu'à attendre ; que le temps effacera à la fois ces billevesées et son chagrin. Et pourtant il ne peut

s'empêcher de penser à Ella comme il penserait à une femme vivante, toute proche de lui ; et rien que de prononcer son nom, ou même de le former dans son cœur, lui donne envie de tendre les bras.

Il est rentré chez lui, après un repas de neuf pence dans un petit restaurant de Tottenham Court Road : deux tranches de viande noyées dans une sauce aqueuse et des pommes de terre bouillies, mal cuites et trop dures, dont la surface pelée en facettes portaient encore des traces de doigts.

Il se laisse tomber dans l'unique fauteuil de sa chambre, regarde autour de lui, et songe qu'il lui faudra déménager bientôt ; ce logement-ci est trop loin et trop cher. Où ira-t-il en chercher un nouveau ? À peine s'est-il posé à lui-même cette question qu'il la repousse avec un geste las. Plus tard ! Il n'a plus qu'un désir, c'est de tout remettre à plus tard, car les idées lui font mal, et il se débat au milieu de menaces cruelles.

Trouvant une cigarette dans sa poche, il l'allume machinalement et aspire sa fumée sans saveur. Bientôt le papier se fend à l'extrémité et des brins de tabac lui mettent leur âcreté sur la langue ; alors il jette la cigarette avec dépit, promène une fois de plus ses regards autour de lui, et, tout à coup, c'est la vue de son lit qui lui suggère un asile.

Se coucher et dormir ; se réfugier dans le sommeil. Comment se fait-il qu'il n'ait jamais compris tout ce qui tient de miséricorde dans cela ? La nuit : il n'a jamais pensé à la nuit que comme à un repos nécessaire séparant des jours allègres, un repos que l'on prend poussé par le besoin, d'où l'on sort avec plaisir pour explorer le matin. Voilà tout ce qu'il y voyait autrefois, au

temps où la vie était heureuse et simple, au temps où il n'avait pas encore commencé à souffrir, où il n'avait presque pas commencé à penser. Maintenant il est malheureux, parce que sa tête est pleine de pensées confuses, rudimentaires, qui se traînent et rampent, et qu'il souhaite arrêter en s'endormant.

Quels mots pourraient dire la torture d'un cœur qui se complique, et s'affine, et voit une horde de sentiments entrer par une brèche dans la muraille ? Amour sentimental, Pitié et Regret, nous étions si heureux sans vous ! Si proches de la nature brutale, si simples et si forts ! Si votre travail douloureux est nécessaire pour forger ce que l'on appelle une âme, veuillez considérer que cette âme, nous ne l'avons point désirée et n'y comprenons pas grand'chose, et que nous préférerions être heureux.

M. Ripois retire son veston, les yeux fixés sur l'oreiller et les draps blancs du lit, et un élan de reconnaissance monte déjà en lui pour le sommeil qui va venir. Ah ! Grand Dieu ! aucun homme ne pourrait supporter l'horreur de la vie si chaque nuit ne venait à son aide ! Et sans la nuit miséricordieuse, et le sommeil, aucun homme ne pourrait supporter l'effort de penser ! C'est surtout cela qu'il désire, arrêter coûte que coûte les pensées confuses qui rampent et s'enchevêtrent. Elles ne lui laissent rien oublier.

« Le nouveau bureau, ces leçons, ton gagne-pain… cela s'annonce mal. »

Il se dit :

« Je n'y peux rien. Il n'y a qu'à attendre. »

« Et Ella qui est morte ! Que vas-tu faire ? »

« Je n'y peux rien. »

« Mais tu l'aimais ; tu l'aimais ! Et elle est morte ! »

« Je n'y peux rien ; c'est fini. »

Il se répète vingt fois que c'est fini et qu'il n'y a qu'à attendre, sans arriver à se persuader lui-même. Et, lorsqu'il se jette dans son lit et s'étouffe avec ses couvertures, les yeux résolument fermés pour aller au-devant du sommeil, ce qu'il veut effacer avant tout, c'est l'obsession incompréhensible de cette morte qui semble encore vivante pour lui.

q

Chapitre 27

Dix jours plus tard, M. Ripois avait un premier élève. C'était un jeune Allemand qui se préparait à la diplomatie et voyageait pour se perfectionner dans les langues. Il savait le russe, ce dont il était si candidement fier qu'il força M. Ripois à avouer cinq ou six fois, au cours de leur première entrevue, qu'il n'avait, – lui, M. Ripois – pas la moindre notion de cette langue. Il croyait avoir également une certaine connaissance du français pour l'avoir étudié au gymnase, et ensuite dans nombre de romans paillards, qu'il énuméra.

Sur l'origine aristocratique de M. René de Champreuse, et ses titres à l'enseignement du langage de la diplomatie, avec ses finesses, il ne conçut aucun doute, et paya une guinée d'avance sans sourciller.

C'était un vendredi après-midi. M. Ripois quitta son bureau avec l'intention de n'y revenir que le lendemain matin, pour prendre son courrier. Toute cette semaine avait été une semaine d'oisiveté forcée ; mais les journées s'étaient trouvées remplies par la hantise de l'attente – l'attente des élèves qui ne vinrent pas, – de sorte qu'elles avaient paru plus longues que des journées de travail et plus dures. La visite du jeune Allemand semblait, avant tout, un heureux présage, un tournant du sort. M. Ripois recommença à croire en son étoile et se dit qu'une fois de plus tout allait s'arranger et marcher selon ses désirs.

Mais il était temps ! Il palpa le souverain qu'il avait mis dans une poche à part, le shilling qui se frottait dans son gousset aux deux ou trois shillings qui lui restaient auparavant pour tout potage, et se dit avec un sourire de franchise brutale qu'il était vraiment temps. L'aubaine arrivait si juste à point qu'on ne pouvait qu'y voir l'indice d'une protection miraculeuse. Foulant le trottoir d'un pas élastique, M. Ripois retrouva un instant sa belle confiance d'autrefois et sa conviction intime qu'il était foncièrement différent des autres gens et que les règles ordinaires ne s'appliquaient pas à lui.

La nuit tombait déjà, car l'hiver était proche ; mais il était encore de bonne heure, trop tôt, en tout cas, pour dîner sérieusement. Un thé, peut-être… Il entra dans un Lyonset commanda ce qu'il lui fallait.

Pas laide, la petite bonne qui le servait ! Quand elle apporta le thé, il la regarda dans les yeux avec un sourire ; elle lui rendit regard et sourire sans aucune gêne, habituée qu'elle était aux galanteries facétieuses de nombre de jeunes gens qui venaient là tous les jours. Mais, pour M. Ripois, ces signes prenaient un sens

plus clair et l'encourageaient à des hardiesses. Il la suivit des yeux quand elle retourna vers le long comptoir du fond : gentille, décidément, pas mal faite, l'air simple ! Lui parlerait-il quand elle reviendrait pour lui donner sa note ? Le restaurant allait fermer dans une heure ou deux ; il pourrait lui demander un rendez-vous, la retrouver quelque part…

L'heure ordinaire du thé était passée et la salle presque vide. Les lumières de la rue clignotaient à travers la large vitre de la devanture. Quelques-unes des bonnes dont c'était le tour de partir de bonne heure remontaient du sous-sol habillées, et sortaient vite, alertes et joyeuses, en jetant un bonsoir aux autres. Pourquoi cet air de contentement, et où allaient-elles en se dépêchant, si fort ? M. Ripois s'imagina l'employé de magasin ou l'artisan aux ongles noirs qui les attendait, au coin de la rue, ou peut-être dans le parc, où ils s'assiéraient dans l'obscurité, serrés l'un contre l'autre, pour échanger des caresses vulgaires et des platitudes murmurées. Petites sottes ! L'animation de leurs figures fraîches et de leurs yeux brillants le choquèrent comme un outrage et l'attristèrent soudain.

Celle qui l'avait servi revenait vers lui :

— Vous ne voulez rien d'autre ?

— Non.

Il ne releva même pas la tête pendant qu'elle lui parlait, debout à côté de lui, et, quand elle se fut éloignée, il resta quelque temps immobile, regardant sa tasse vide d'un air découragé.

En quittant le Lyons,il poussa jusqu'à Marble Arch, entra dans le parc et suivit lentement l'allée qui longe Park Lane. La soirée

était froide ; la pluie menaçait, et pourtant chacun des arbres semés sur les pelouses abritait au moins un couple assis d'amoureux. Certains se parlaient avec des rires bas ou joyeux qui sonnaient dans le silence ; d'autres restaient immobiles et muets, si étroitement liés l'un à l'autre que leurs visages demeuraient confondus dans l'ombre, même lorsqu'ils interrompaient leurs baisers. Parfois un des couples se levait et revenait vers la lumière de l'allée ; la femme s'appuyait lourdement sur le bras de son compagnon, les yeux noyés, et ramenait sur ses tempes ses cheveux en désordre avec des gestes alanguis. Le vent froid d'automne, la dureté de leurs vies captives, les obstacles et les laideurs sans nombre – leur invincible illusion d'amour surmontait tout cela.

Le long des pelouses d'autres femmes erraient, seules, cherchant les regards des hommes au passage ; et, lorsqu'elles étaient jeunes, et point répugnantes d'aspect, leur quête vénale et leur offre de caresses grossières semblaient presque touchantes aussi, comme si c'eût été quelque chose de précieux et de désirable que la brève illusion de la tendresse simulée d'une femme et son contact émouvant.

M. Ripois suivit l'allée en flâneur, regardant autour de lui. Il était content d'imaginer qu'il retrouvait peu à peu son insouciance d'autrefois, avec ses plaisirs sans mélange. « Encore quelques élèves, se dit-il, un peu d'argent devant moi, plus d'ennuis, et le bon temps va revenir. » Il regardait les femmes au passage, sans désir urgent d'amour, mais par habitude et parce qu'il avait encore l'instinct de ne laisser échapper aucune occasion d'aventure.

Une forme indistincte sur un banc attira son attention. Celle-là ne paraissait pas chercher les hommes : elle demeurait presque immobile, tournant seulement la tête de temps en temps quand quelqu'un passait près d'elle. Tout de suite, il commença à se demander ce que cette femme pouvait être et ce qu'elle faisait là. Une demoiselle de magasin ou une ouvrière sans emploi, peut-être, qui hésitait encore entre le trottoir et la faim. Il en avait tant rencontré comme cela dans les parcs ou dans les rues, de ces femmes que quelques mots suffiraient à entraîner et qui ne restent si longtemps indécises que parce que la plupart des hommes ne savent pas trouver ces mots ou n'osent pas les dire.

S'arrêtant à quelque distance, il la guetta. Elle était trop loin pour qu'il pût voir sa figure ou même deviner son âge. Comme il hésitait, elle se tourna vers lui et, bien que la lumière fût faible à cet endroit, il eut l'impression qu'elle était jeune et presque jolie. Elle parut le regarder aussi quelques instants et ne se détourna que lentement.

« Qu'est-ce que je vais faire ? se demanda-t-il. M'asseoir à côté d'elle et lui parler ? Je ne risque rien. »

Deux ou trois fois il se posa ces questions, se répétant chaque fois qu'il ne risquait rien et que cela ferait toujours passer le temps ; puis, comme elle ne se retournait plus, voici qu'une sorte d'indifférence envahit M. Ripois : l'« à quoi bon ? » de ceux qui ont le cœur fatigué. Il fit une moue découragée et continua son chemin.

Tout le long de l'allée et jusqu'à Hyde Park Corner le spectacle était le même. Partout des formes enlacées qui bravaient le froid et les regards moqueurs des passants, sûres qu'elles étaient du

prix de ce qui leur était échu ; partout des formes solitaires qui rôdaient, mélancoliques. Arrivé au pied de la statue d'Achille, M. Ripois s'arrêta de nouveau, désœuvré, se souvenant qu'il était encore de bonne heure, et tout à coup une révolte le secoua.

« Est-ce que ça ne va pas bientôt finir ? » se dit-il, fouettant le sol de sa canne, comme s'il avait affaire à un ennemi tangible. Il eut envie de revenir vers cette femme assise sur le banc, de s'asseoir à côté d'elle, de lui parler hardiment, pour se prouver à lui-même qu'il était toujours son propre maître et libre de s'amuser comme autrefois. Que diable ! Un garçon de son âge ne pouvait pas larmoyer pendant des années.

Mais, en même temps qu'il se disait cela, la conscience irrépressible d'un changement l'obsédait, du changement qui s'était fait en lui, des sentiments nouveaux qui s'étaient glissés dans son cœur et le tyrannisaient. Alors il s'assit sur une chaise au bord de l'allée et chercha à comprendre.

« Voyons ! Où est-ce que j'en suis ? »

Il se répéta cela plusieurs fois, penché en avant, grattant le sol du bout de sa canne. Non seulement il ne trouvait pas de réponse, mais il n'arrivait même pas à penser clairement.

« Où est-ce que j'en suis ? »

Devant lui s'étalait le carrefour intérieur du parc : l'entrée de Rotten Row, le commencement de la route qui s'en va vers le kiosque de la musique et la Serpentine, les autres allées qui s'enfoncent à travers les pelouses. Les voitures étaient rares et passaient lentement, ce qui accentuait le contraste entre ce coin re-

cueilli et le carrefour extérieur, de l'autre côté de la grille, qui était inondé de lumière crue et sillonné de véhicules bruyants.

« Où est-ce que j'en suis ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

M. Ripois sentit ses idées si confuses qu'il voulut reprendre les choses au commencement, comme s'il se racontait une histoire.

« Voyons ! Ça a commencé un peu après que je l'ai quittée… Celle de Cricklewood…»

Il évite de prononcer son nom, parce qu'il lui semble qu'il ne s'est que trop attendri déjà et qu'il est maintenant temps d'en finir avec tout ce sentiment. Et pourtant le nom vient de lui-même, un peu plus tard, quand il continue à se raconter sa propre histoire à phrases inachevées, avec de longues pauses.

« Elle est morte, n'est-ce pas ? Ce n'est pas toute la bile que je pourrais me faire qui va la ressusciter. »

Paroles de sagesse ! Mais il en a déjà formulé de semblables vingt fois sans rien changer au poids qui l'oppresse.

« Évidemment, c'est triste… Pauvre Ella ! »

Ce n'est pas elle qui est à plaindre ; c'est lui ! C'est lui ! Il aimait Ella ; il l'a perdue et maintenant qu'elle est morte et qu'il ne peut plus l'aimer, son souvenir vient entre les autres femmes et lui. Cela lui paraît être quelque chose de stupide et d'incompréhensible, sinon une injustice. Voyons ! une femme qui est morte, qui ne compte plus ! Il songe obscurément que, lorsqu'une créature humaine est sortie du monde, elle devrait s'effacer tout entière, et ne rien laisser derrière elle qui puisse faire mal aux autres. Au lieu qu'Ella…

Un sortilège ! Il y a là un sortilège ! Voici que, par cela seul qu'il prononce son nom, elle se dresse debout dans son cœur, vivante, n'ayant rien perdu de ce qu'il aimait en elle, ni sa beauté, ni son cœur riche et rare, ni son amour. Vivante. Il la sent vivre, il voit sa figure et son corps, il devine les gestes qu'elle va faire, ses gestes familiers d'autrefois quand ils étaient ensemble, la nuit, dans la maison silencieuse. Et il l'aime comme autrefois, avec la même flamme de désir ; plus qu'autrefois, avec une tendresse désespérée. Bien plus qu'autrefois !

Les mains de M. Ripois se crispent sur ses genoux et il a envie de crier, comme un homme qu'on menace de la torture. Dieux éternels ! Comment ces choses-là sont-elles possibles ? Il lui semble qu'il sort du monde qu'il connaît pour entrer parmi les fantômes, et qu'il tend les bras vers la pourriture du tombeau.

Machinalement, il s'est levé ; il a traversé le carrefour, franchi la grille, et il remonte Piccadilly en suivant le bord du trottoir. Tous ces gens qu'il croise ou qu'il dépasse, des hommes s'en allant à leur club, des femmes affairées ou nonchalantes ne sont pas dans le même monde que lui ; il les voit comme à travers une muraille de verre. Car l'effarement du maléfice pèse sur lui, et il s'étonne presque qu'aucun des passants ne se détourne pour l'éviter. Ils sont sains et normaux, eux ! Il peut lire sur leurs figures la trame de leurs vies et leurs désirs simples : désirs de considération et de confort, de volupté, d'argent. Lui s'en va à côté d'eux dans les rues, avec l'amour d'une femme morte au cœur, et il lui semble qu'ils peuvent tous la voir marcher à côté de lui.

Elle marche à côté de lui, dans les rues, en le tenant par la main, et toutes les fois qu'une femme vivante passe, elle lui dit :

— Celle-là ne compte pas pour toi, ô mon amant.

Et elle dit encore :

— Il n'y a que moi qui compte pour toi ; moi dont le cœur ne bat plus, et dont le corps se décompose dans la terre, et dont le visage serait un spectacle d'horreur si on le voyait. Moi que tu n'aimeras plus jamais… tu n'aimeras plus jamais que moi.

M. Ripois ne répond rien à cette voix surnaturelle ; mais il regarde les femmes au passage avec un regret poignant. Tout ce qu'elles ont à donner qui est doux et bon – leur présence, leur contact, leurs caresses – faut-il donc qu'il renonce à tout cela ? Il commence à s'apitoyer sur lui-même, puis il se souvient tout à coup de la présence et du contact et des caresses d'Ella, qu'il a perdus aussi ; et sa peine devient plus qu'il n'en peut supporter.

Il arrive à Piccadilly Circus, s'arrête un instant sous la marquise du London Pavilion,puis repart dans la direction de Leicester Square, et l'effroi de ce qui lui arrive le suit partout, l'effroi et une stupeur qui n'est pas encore dissipée.

« Comment cela peut-il se faire ? se demande-t-il. Voyons ! Elle est morte. Comment cela peut-il se faire ? »

Au coin de Wardour Street, il s'arrête encore, par habitude, pour suivre distraitement le manège des femmes du trottoir ; et une fois encore, vingt mètres plus loin, à l'angle de la rue suivante, parce qu'il y a là une petite foule immobile.

C'est une femme qui chante. Derrière elle, un homme est accroupi devant une sorte de ridicule piano d'enfant, sur lequel il plaque des accords. La chanteuse est debout et se tient très droite, les mains enfoncées dans les poches de sa longue jaquette

grise d'ouvrière ; elle lève la tête vers les fenêtres closes de l'autre côté de la rue ; son chapeau de paille décolorée retombe en arrière et découvre sa figure qui, de loin, semble d'une blancheur frappante.

Des enfants font cercle tout près d'elle ; un peu plus loin des badauds écoutent, alignés au bord du trottoir, et, au bout de la courte rue, les passants de Leicester Square et les femmes de Wardour Street s'arrêtent aussi, désœuvrés, et ne repartent que quand le chant s'arrête.

— Oh ! Thora… Thora !…

La voix de la chanteuse n'est ni très forte ni très belle, mais assez pure pour émouvoir. Elle chante avec la solennité pathétique des petites ouvrières d'usine de Hackney ou de Bermondsey, qui suivent la rue par deux ou trois, le dimanche soir, en se tenant par la taille, dans la splendeur de leur costume de fête – chapeau à grandes plumes, collier de perles fausses, robe de velours et souliers éculés – chantant à tue-tête une romance triste, et oubliant tout dans l'extase où leur propre voix les plonge.

— Speak… Speak to me…

Qu'y a-t-il dans la voix humaine qui noue ce lien mystérieux et puissant entre celle qui chante et ceux qui écoutent ? Les voici arrêtés, muets ; ils ont presque tous sans s'en douter pris un air recueilli, comme si ce qui monte dans la nuit était une prière faite en leur nom. La chanteuse jette ses notes l'une après l'autre, lentement, d'une voix qui traîne et larmoie, en supplication ; et ceux qui écoutent restent immobiles et se taisent et semblent dire :

— C'est cela ! C'est bien cela ! Elle chante pour nous aussi.

M. Ripois est parmi eux. Bien qu'il ait déjà entendu cette romance, c'est la première fois que ses paroles renferment pour lui autre chose qu'une fable sentimentale. Chacune des strophes pleines de lamentations, de regret, de désir sans espoir, devient réelle et touchante, une paraphrase de ce qui lui est arrivé et de ce qui se passe en lui ; et, quand le refrain vient, c'est un choc pareil à celui qu'un homme éprouve en voyant dans une glace sa figure mutilée.

I loved you… in life… too little

I love you… in death… too well.

Quand la voix se tait, il reprend son chemin en se répétant ce qu'il vient d'entendre :

I loved you… in life… too little

I love you… in death… too well.

Il y a donc eu avant lui d'autres hommes frappés du même mal, d'autres hommes qui ont continué stupidement à aimer une femme après qu'elle a échappé pour toujours à leurs bras ! C'est bien cela que dit la chanson :

Je vous aimais trop peu dans la vie ;

Dans la mort je vous aime trop bien.

Quelle chose incompréhensible et redoutable que l'amour, qui peut ainsi attacher ensemble un homme vivant, dont le sang chaud galope dans ses artères, et une femme qui n'est plus ! Comment cela se peut-il ? Quel lien peut-il y avoir entre eux ? Ils ne peuvent plus s'aimer. Alors ?

M. Ripois médite et s'effare. La vie est assurément plus compliquée qu'il ne l'avait cru ; elle est pleine de grandes forces aveugles et cruelles qui sont comme des bêtes lâchées dans un enclos ; la chance, par exemple, l'amour, la mort. Il ne pourra plus jamais aimer Ella ; il n'ose même pas songer à son corps, à cause des horreurs de la tombe ; et pourtant l'amour imbécile le brûle.

Il n'y peut rien ; il ne peut qu'essayer de chasser de son esprit tout ce qu'il y a d'affreux et de répugnant dans l'idée de la mort. Quand il y a réussi, Ella est toujours là ; mais elle ne lui fait plus peur.

Il découvre qu'il peut se souvenir d'elle et continuer à l'aimer sans penser à son corps, et bientôt il retrouve les élans de tendresse qu'avait suscités sa première découverte de l'amour, lorsqu'il avait résolu de retourner vers elle. Le regret et le chagrin subsistent ; mais il ne s'y mêle plus d'épouvante et presque plus d'étonnement.

Pauvre Ella ! Pauvre petite fille trop confiante ! Elle au moins a trouvé le repos, pendant que son amant paie le prix de son erreur. Il lui plaît maintenant d'imaginer qu'elle n'est pas tout à fait morte, puisque quelque chose d'elle survit en lui. Elle dort. Elle dort dans ce cœur éveillé trop tard, où il n'y a plus de place que pour elle. Toute pareille à ce qu'elle était autrefois, elle ne fait aucun reproche, elle ne tourmente pas ; elle dort, sereinement, sûre de n'être pas dérangée.

M. Ripois s'en va le long des rues avec l'air important et mystérieux d'une femme qui veille pour la première fois sur un ber-

ceau. La morte est revenue, et dort. Il ne peut moins faire que de montrer enfin un peu de patience, et de la laisser dormir en paix.

q

Chapitre 28

Quatre heures et demie. L'Allemand devrait être là ! M. Ripois l'attend sans impatience, assis devant son bureau, tournant et retournant un crayon entre ses doigts. Il n'a pas encore d'autre élève ; mais la veille deux lettres lui sont parvenues, qui demandaient ses conditions. Deux lettres le même jour ! Il s'en est réjoui toute une heure ; il a recommencé ses réponses trois fois, s'appliquant à ce qu'elles fussent irréprochables de clarté et d'élégance ; puis, quand elles ont été mises à la poste et qu'il s'est retrouvé dans son bureau sombre, le plaisir et l'espoir ont fui.

Les murs sur lesquels par endroits le papier se soulève et se détache, la fenêtre qui ne lui laisse voir qu'un mur de briques et le reflet trouble du ciel d'hiver, la Minerve qui baisse vers le sol ses yeux sans prunelle, il n'y a rien là qui puisse le porter à la gaîté. Et, quand il détourne les yeux de tout cela, un cortège se lève et défile dans son cœur, un cortège dont chaque personnage se détache à son tour et vient jeter quelques gouttes d'une eau qui brûle.

C'est ainsi aujourd'hui. Il ne peut s'empêcher de regarder du côté de la fenêtre, et le jeu de la lumière et des nuages sur le réflecteur l'obsède et l'attriste. Sur ce rectangle de verre ondulé, de la poussière et des parcelles de suie pleuvent tous les jours, de

sorte que, même lorsque le ciel est clair, M. Ripois, assis devant sa table, n'en peut voir qu'une image maculée. Le plus souvent ce ciel de Londres est bas et opaque, maintenant que l'hiver est venu, et son reflet sur le miroir souillé devient moins qu'une lueur, une misérable tache grise et noire, tristesse sur tristesse, juste assez de clarté pour un défilé de fantômes.

Et les fantômes passent. Ils ne semblent jamais las de passer et de repasser. Voici une jeune fille qui attend sur un tertre baigné de soleil. Quelqu'un monte la route en pente, quelqu'un qui distingue peu à peu la figure de cette jeune fille, ses yeux gris, ses cheveux fauves, son corps aux courbes généreuses, et s'assied à ses côtés, avec une sorte de stupeur joyeuse et la sensation d'une prodigieuse aubaine. Les voici tous deux seuls ensemble, quand la maison dort, et, lui, sent peu à peu, devant l'aveuglement sublime de sa jeune maîtresse et ses gestes de confiance et d'amour, descendre en lui un effroi sacré qu'il ne comprendra que plus tard. La nuit encore ; il se sauve, et, dans sa fuite imbécile, il lui semble qu'elle le regarde fuir, pâle, ouvrant tout grands dans l'ombre ses yeux dessillés. Après cela… Oh ! Dieu vivant ! Il a vu Ella étendue, écrasée et saignante, et son pauvre corps deux fois déformé.

Un pas dans l'escalier. M. Ripois relève la tête et se passe les mains sur la figure comme pour en chasser l'expression d'effarement et d'horreur. Il écoute. Non ! Ce n'est rien. Alors il regarde sa montre et voit que l'heure du rendez-vous est passée depuis longtemps. Peut-être y a-t-il une lettre en bas ? Il descend l'escalier et trouve en effet un pli dans sa boîte, à la porte de la rue : « Impossible de venir… demain à la même heure. » Rien ne le retient donc plus là aujourd'hui ; pourtant il remonte à son bureau

et s'assied de nouveau devant sa table pour suivre sur le réflecteur le défilé des taches grises.

Tant qu'il ne se souvenait d'Ella que comme de l'amante impudique et naïve qui s'était joyeusement donnée, il ne pouvait comprendre comment il se faisait qu'il l'aimât encore, maintenant qu'elle n'était plus. Depuis qu'il a vu par la pensée le beau corps broyé, tel qu'il a dû être à l'heure de la mort, il ne s'étonne plus. Car il sent qu'elle lui était tout aussi chère ainsi, avec sa chair meurtrie et ses os brisés, et que, si rien n'avait survécu d'elle qu'une loque sans force et sans contour, il l'eût encore aimée.

« Un accident », avait dit l'aveugle. M. Ripois secoue la tête : il sait bien qu'elle est morte à cause de lui. Lorsqu'il se souvient comme elle était jeune, saine et belle, et qu'il songe à sa vie ardente arrêtée si tôt, une grande pitié se mêle à son amour, une pitié qui fait mal aussi. Et c'est à cause de lui qu'elle est morte ! Ce qu'il éprouve ne ressemble en rien à ce qu'on appelle le remords. Les règles imposées, le bien et le mal, il n'a pas de respect pour ces choses-là ; mais son regret est plus poignant qu'aucun remords quand, après avoir plaint Ella, il en vient à se plaindre lui-même et qu'il songe à ce qu'il a perdu.

Comment a-t-il pu être aussi stupide ? Pourquoi est-il parti ?

« Je suis parti parce que… parce que j'étais ce que j'étais. Depuis j'ai changé ; mais il est trop tard. » Voilà tout ce qu'il trouve à se dire.

Trop tard ! les mots les plus tristes de la langue humaine. La barrière sur laquelle on vient se meurtrir les poings, avec des sanglots et des cris futiles.

Quand il sort enfin, c'est pour retrouver le monde des rues tel qu'il le voit depuis peu, tout différent de celui où il s'en allait autrefois en flibustier, cherchant l'aventure. L'insuccès et le chagrin l'ont rapproché des autres hommes ; il n'arrive pas encore à les croire pareils à lui ni à leur reconnaître les mêmes droits ; mais il devine sur le visage de presque tous qu'ils ont été frappés aussi.

Quant aux femmes qui passent, il les regarde avec une sorte d'hésitation mélancolique.

« Belle fille ! se dit-il encore parfois. Belle fille ! »

Mais il ne se retourne plus pour la suivre des yeux ; il s'en va le long du trottoir comme s'il y avait un fossé profond entre elle et lui. Certaines ont des visages si jeunes et purs, où brille une telle foi dans la vie qu'il gémit en les regardant. Ce sont celles-là qui suscitent chez un homme l'amour profond, l'amour qui contente et qui dure. M. Ripois tapote les pierres du trottoir du bout de sa canne et se dit que son tour est passé. Son tour est venu et passé, et ces choses-là n'arrivent pas deux fois à un homme comme lui.

Tout le reste de ce qu'il convoitait ardemment autrefois : les accessoires du luxe, les objets qui donnent la jouissance ou le plaisir vaniteux, il les désire encore, mais d'une façon différente, avec moins d'âpreté, et plus de tristesse.

Les bons restaurants, qui sont de nouveau hors de sa portée, les cigares et les vins, les primeurs étalées aux vitrines ; les vêtements de bonne coupe, tels que ceux qu'il avait eus, et qu'il avait dû engager récemment ; les affiches des agences de voyages, représentant des pays ensoleillés où la vie serait douce, il sent toujours l'attrait de ces choses-là ; mais le désir qu'il éprouve n'est plus assez fort pour lui donner de l'espoir. Sa pauvreté, la menace

toute proche de l'insuccès définitif et de la misère, les détails sordides de sa vie, tout cela fait partie de la malchance qui l'accable. Il en souffre plus qu'autrefois parce qu'il n'a plus de rancune féroce ni de projets de revanche, et aussi parce que son cœur est changé. Il le sent, ce cœur, désarmé et attendri, prompt à sentir les moindres heurts qui réveillent son chagrin trouble. La douleur lui a laissé dans l'âme une plaie ouverte, par où toute la cruauté du monde entre comme un flot brûlant.

Fatigué de marcher, M. Ripois entre dans Leicester Square et s'assied sur un banc. Il ramène son pardessus sur ses genoux et enfonce les mains dans ses poches, car le froid de l'hiver vient déjà. Quand il est resté là quelque temps, immobile, une sorte d'engourdissement descend sur lui, une paresse physique de vivre qui fait que l'heure présente semble de peu d'importance et laisse ressortir en relief aigu les détails du passé.

Il a vu tout à l'heure dans la rue une femme pâle aux yeux pathétiques, renversée, presque couchée, sur les coussins d'une voiture, et une question vient le hanter.

Cet accident dont Ella est morte… Est-ce que cela lui a fait beaucoup de mal ?

Il a toujours eu, pour lui-même, l'épouvante de la douleur physique, qui lui paraît être une chose monstrueuse ; et maintenant qu'il pense à Ella avec une tendresse délicate, l'idée qu'elle n'a peut-être trouvé le repos qu'après de longs moments de torture pince à la fois son cœur et sa chair à lui.

Un accident… ! Il a tant vécu dans les rues qu'il ne lui est que trop facile de s'imaginer la scène. Un cri qui perce le tumulte ; de toutes parts de vains gestes de secours ébauchés ; en une se-

conde, la foule qui s'amasse, posant des questions, essayant de voir. Ceux qui ont vu appellent et réclament avec des voix déchirantes, comme s'ils souffraient aussi : « Une civière… Une civière… Il n'y a donc personne, voyons ! » Un homme fend la foule avec autorité et s'agenouille. « Je suis médecin. » Des femmes regardent par-dessus son épaule et reculent de deux pas, une main à la tempe, avec des grimaces d'horreur et de compassion.

Le beau corps gît à terre, ployé et sali ; la tête qu'on soulève vacille et retombe en arrière ; les membres sont pliés en des positions singulières et sous l'étoffe d'une manche quelque chose saille de la chair du bras, dont la seule vue donne le frisson. En travers du front et jusque sur une pommette pend une gerbe de lourds cheveux défaits ; il y a un peu de boue sur une des joues meurtries ; de l'autre côté un mince filet rouge sort du coin de la bouche et rampe sur le menton comme un ver.

Quand la souffrance d'un homme devient trop grande, une main vient le prendre à la gorge, une main étrangleuse, qui parait vouloir le délivrer du fardeau insupportable. Elle tient M. Ripois par la gorge pendant que les hideuses images défilent ; et, quand il comprend tout à fait que c'est Ella qui gît à terre, déformée et saignante, Ella qui se dressait jadis en face de lui dans l'ombre, aussi grande que lui, droite et magnifique, pour lui nouer ses bras tendres autour du cou, la main qui l'étouffe serre tout à coup si fort qu'il hoquette une seconde et ne reprend son souffle que lentement, regardant autour de lui d'un air stupide.

Il se lève et fait lentement le tour du square. Les gens qui sont assis sur les bancs regardent sa figure, grise de froid et d'horreur, et le suivent des yeux en s'étonnant. Il sent le vent sur son front ; il voit les nuages qui passent, les branches qui oscillent, les mai-

sons proches ; il entend le bruit des voitures, les cris des vendeurs de journaux ; et chaque sensation nouvelle qui fait jouer ses nerfs semble lui dire : « Après tout tu es vivant, toi ! » Hélas ! Il ne reste plus rien de son égoïsme heureux. Pour la première fois de sa vie, il sait ce que c'est que de souffrir pour quelqu'un d'autre et à la suite de cette souffrance qui est déjà cruelle en soi viennent l'inquiétude et la peur. Quelle sécurité peut-il maintenant y avoir pour lui, quelle paix, puisque son cœur attendri saigne sous des coups qui ne l'ont pas frappé ?

Il s'est assis de nouveau sans y songer. À côté de lui sur le même banc, une Italienne de Soho joue avec son bébé. Elle le secoue et le bouscule rudement, presque avec violence, lui pousse un doigt dans les côtes, lui fait toutes sortes de niches brutales, et l'enfant tour à tour rit, pleurniche et essaie de frapper aussi. Il est brun de peau et noir de cheveux comme sa mère, et l'on devine qu'il existe entre eux une entente mystérieuse née de l'unité de race et de sang, qui fait qu'ils se comprennent sans effort.

M. Ripois les surveille quelque temps avec une attention machinale ; puis il s'enveloppe dans son pardessus et ferme les yeux. Mais le cauchemar qui l'accompagne partout recommence. Il n'a plus besoin maintenant de chercher péniblement à comprendre et de se demander : « Où en suis-je ?» car il a enfin compris. Il a compris que la vie est incompréhensible et pleine de subtilités cruelles, et qu'un être chez qui une âme s'éveille ne peut plus être heureux. Le regret inutile, la pitié, l'amour sans étreintes, rien de tout cela ne l'étonne plus. Et, quand les images hideuses reviennent lui montrer le corps agonisant d'Ella, morte depuis si longtemps, il les accueille avec un hochement de tête amer, comme s'il les attendait.

La foule, la foule amassée qui se bouscule pour voir, voilà ce que les images lui montrent encore, et il lui semble qu'il est là, au dernier rang, et qu'il pousse de toutes ses forces, avec des gestes frénétiques et des gémissements, pour arriver plus près. Il y a des hommes et des femmes devant lui qu'il n'arrive pas à écarter : des hommes qui se haussent sur la pointe des pieds pour mieux voir, ouvrant la bouche dans une grimace de curiosité stupide ; des femmes qui s'accrochent l'une à l'autre avec des doigts crispés en poussant des exclamations de pitié. L'une d'elles se détourne tout à coup avec un cri et fend la foule pour se sauver, une main devant les yeux.

M. Ripois est toujours assis sur le banc ; ses regards se fixent distraitement sur l'Italienne qui joue avec son enfant, et une horreur nouvelle le glace et lui tord les nerfs quand il se prend à songer à ceci qu'il avait oublié : Ella, quand elle est morte ainsi sur le dur pavé. Oh ! Dieu ! il ne faut pas qu'il y pense… elle allait avoir un enfant !

La foule qu'il imaginait tout à l'heure n'est plus là ; l'on dirait qu'elle s'est dispersée soudain, chassée par trop d'horreur. Lui-même se laisse aller en arrière contre le dossier du banc, le cœur chaviré, en proie à un malaise physique qui le laisse faible comme un convalescent, fatigué jusqu'aux mœlles, un goût de nausée dans la bouche.

Quand il recommence à penser, c'est avec une sorte de langueur. Il se passe les mains sur la figure en soufflant, puis les laisse retomber sur ses cuisses, et le vent qui vient frapper ses paumes moites lui donne une telle impression de froid qu'un frisson lui parcourt le corps ; pourtant il reste là, immobile. Le drame est fini ; plus d'images terrifiantes qui convulsent et dé-

chirent ; mais il se sent si faible et si fatigué que le regret qui les remplace entre comme une lame dans son cœur amolli. L'enfant brun, qui vagit et gesticule à côté de lui, lui rappelle l'enfant qu'Ella aurait eu de lui, si elle avait vécu.

Un enfant ! L'enfant d'Ella, et le sien ! Il lui semble que c'eût été une chose si prodigieuse qu'il n'y aurait eu aucune ressemblance entre cet enfant né de leur amour et les petits êtres répugnants qu'il voit tous les jours. Un enfant dans lequel il aurait retrouvé la vie aimée d'Ella et l'essence de sa vie à lui, miraculeusement mêlées.

Il ferme encore les yeux, ramassant son pardessus sur sa poitrine pour combattre le froid qui le gagne, et ce geste lui donne l'illusion qu'il serre quelque chose, quelqu'un, contre lui. Le souvenir lui revient d'un soir d'été, où il a tenu Ella pressée contre son épaule dans sa chambre close ; une nuit tiède sans lourdeur, si profonde et si douce qu'elle apportait même au milieu des rues et des maisons un message mystérieux de paix et de contentement.

C'est Ella qui l'avait demandé, et il ne s'était soumis qu'avec un peu d'impatience et d'ennui. Dans l'obscurité, devant la fenêtre grande ouverte, ils s'étaient blottis dans un fauteuil l'un contre l'autre, et aucun souffle ne venait du dehors qui ne caressât leurs deux visages à la fois. Combien de temps étaient-ils restés là ? Peut-être quelques minutes, peut-être une heure. M. Ripois sentait avec la même force et presque de la même manière, le voisinage du corps d'Ella, de son corps aux lignes héroïques et de son cœur tendre et simple, qui lui appartenaient tous les deux. Et il lui était venu à la longue un peu d'étonnement de percevoir qu'il était heureux ainsi et qu'il ne désirait rien de plus.

Il s'imagine une seconde qu'il sent encore ce contact, sur le banc du square, dans le froid gris du soir d'hiver qui tombe, et cette fois entre la femme qu'il aime et lui un autre corps est blotti, qui ne les sépare pourtant pas ; un corps menu, né de leur grand amour et qui les rend tous deux immortels.

L'Italienne a cessé de jouer avec son enfant. Elle s'immobilise et regarde curieusement ce jeune homme à moustache gaillarde assis à côté d'elle, qui presse son pardessus contre lui, transi et pâle, et laisse des larmes sourdre de ses yeux fermés.

q

Chapitre 29

Le matin, M. Ripois s'habille lentement, avec des gestes découragés. Il est lavé et rasé et maintenant noue sa cravate en se regardant dans le miroir qui pend au mur.
Chaque fois qu'il se meut dans sa chambre en procédant à sa toilette, il doit écarter une chaise et se glisser entre la table et le lit avec précaution, pour ne pas se cogner les chevilles au passage. Le miroir qui lui renvoie son image est terni, semé de marques indélébiles, fêlé dans un coin. La fenêtre de sa chambre donne sur le toit d'un atelier ; lorsqu'il regarde par là, il voit des cours étroites où sèche du linge et, plus près, le toit de zinc encore mouillé par endroits et jonché de boules de papier, de croûtes de pain, de détritus de toute sorte qui pourrissent sous la pluie.

Il essaie de deviner l'heure en prêtant l'oreille aux bruits du dehors. Huit heures à peine probablement. Inutile de sortir en-

core. Machinalement, il jette un nouveau coup d'œil vers la glace pour vérifier sa mise, et par désœuvrement reste là, étudiant l'image qui lui est renvoyée, criblée de trous et de raies, et voilée d'une brume grise.

À quoi bon jouer la modestie ? Il n'est pas plus laid qu'un autre ! Même vue dans cet horrible miroir, sa figure est avantageuse et de celles qui ne déplaisent pas. Le vieux geste instinctif fait monter sa main vers la moustache pour la lisser avec soin ; M. Ripois tourne à demi la tête d'un côté, puis de l'autre, pour se contempler sous divers aspects, et malgré tout une satisfaction lui vient à la longue. Il ne peut s'empêcher de songer que plus tard, les mauvais jours passés, sa bonne mine lui vaudra encore sans doute quelques aventures d'amour.

Par un retour d'idées il se prend à penser à celles qu'il a déjà eues. Il y songe sans vanité, d'une façon sincère et lucide. Certaines de ces aventures ne pourraient d'ailleurs flatter en rien son amour-propre, car il se rend compte qu'il ne les a dues qu'aux circonstances ou encore à d'habiles mensonges. Mais il lui reste des souvenirs assez nombreux de femmes qui lui ont donné de l'amour, tout au moins quelque chose qu'elles eussent elles-mêmes appelé de ce nom : élans brefs de passion ou caresses mièvres, simple préférence sentimentale, indulgence ; chacune, selon son cœur et l'instinct de son corps, l'a choisi pour quelque temps et l'a récompensé d'être ce qu'il était. Ces souvenirs épars revenus l'un après l'autre, il lui reste l'impression que, somme toute, il a eu plus que sa part d'amour. Et il songe à Ella. Oui ! bien plus que sa part !

Des nuages plus sombres passent sur le fond gris du ciel et obscurcissent sa chambre ; le miroir ne lui renvoie plus qu'une

image brouillée et presque informe. Il la contemple avec curiosité et se demande ce qu'aurait été sa vie, ce qu'elle serait encore, s'il était laid, disgracié, ou seulement pareil à la plupart des autres hommes dont les traits sont quelconques et ne s'harmonisent pas.

« Pauvres diables ! se dit-il avec une compassion superficielle. Il doit y en avoir à qui ces chances-là n'arrivent guère ! »

Le reflet vague et blême qu'est devenue sa figure sur la surface ternie du miroir fixe sur lui des yeux pathétiques qui brûlent.

« Plus que ta part, dit l'image informe. Tu as eu bien plus que ta part d'amour. Et qu'en as-tu fait ? »

Il songe aux hommes innombrables qui marchent lentement d'un bout à l'autre de leur vie sans recevoir leur part, eux, et il lui semble qu'il les a dépouillés. Des hommes qui attendent patiemment durant des années un don qu'ils n'estiment pas être leur dû et ne s'étonnent point que rien ne vienne. Des hommes, trouvant par hasard sur leur chemin une tendresse de femme, une tendresse commune, incomplète, à peine désintéressée, se jettent à sa rencontre avec un grand bond du cœur, donnent des deux mains leur amour accumulé et s'estiment heureux. Des hommes qui ne passent à côté d'une femme jeune et belle que la gorge serrée.

Et lui, parce que ses traits s'ajustent ensemble d'une certaine manière, que sa moustache décrit la courbe qu'il faut et qu'il sait rendre ses regards vifs et caressants, a reçu dix fois sa part d'amour, de dix femmes abusées. Qu'en a-t-il fait ?

Après être resté longtemps immobile, le menton sur une paume, il s'étire et se lève. La seule réponse qu'il puisse se faire à lui-même, la seule chose qu'il ait comprise, c'est qu'il se croyait autrefois malin, qu'il a toujours agi en amour avec prudence et roublardise et qu'il n'a réussi qu'à tout gâcher.

Il n'aurait jamais cru que la vie fût si compliquée, ni son propre cœur.

Une heure plus tard, il monte l'escalier qui conduit à son bureau, ses lettres à la main. Il entre, retire son chapeau et son pardessus à gestes las et ouvre les trois lettres l'une après l'autre. Quand il les a lues, il les laisse retomber sur sa table, se renverse en arrière jusqu'à ce que sa chaise tienne en équilibre sur deux pieds, et machinalement se balance d'avant en arrière, pendant que ses regards se posent sur le réflecteur fixé en dehors de la fenêtre.

Trois mauvaises nouvelles ! Il lui semble presque qu'il les attendait. L'Allemand lui fait savoir qu'il doit quitter Londres pour le moment, mais reprendra leurs leçons à son retour, « d'ici quelques semaines ». Les deux autres lettres viennent de gens qui lui avaient demandé ses conditions et sur lesquels il comptait déjà. Ceux-là l'informent sans autres détails qu'ils ont décidé de « prendre d'autres dispositions ».

Naturellement il va leur écrire de nouveau pour insister, offrir un rabais. Mais est-ce bien la peine ?

Sur le réflecteur défile l'éternel cortège des taches grises. Brusquement elles s'écartent et laissent paraître une plaque de ciel pur dont même le reflet souillé de poussière et de suie parait

suave, presque touchant, après la longue tristesse du voile sombre.

M. Ripois regarde la clarté qui grandit sur la surface du verre et remplit la pièce peu à peu. Il se dit tout haut, avec un ricanement :

« Du ciel bleu à Londres en novembre ! Qu'est-ce qui se passe ? »

L'idée lui vient que, puisqu'il n'a rien à faire, il peut sortir et jouir du beau temps pendant qu'il dure ; mais, avant qu'il ait mis la main sur son chapeau, un tout autre désir l'assaille, un désir soudain qui descend sur son cœur comme une avalanche et balaye tout.

Il veut s'en aller. S'en aller : quitter Londres ; quitter le pays ; retourner « chez nous ».

Quand les Français qui viennent de quitter la France disent « chez nous », cela veut d'abord dire pour eux le village où ils sont nés, ou bien la ville où ils ont vécu, ou leur province ; mais le sens des mots change à la longue, et après un temps, quand ils parlent entre eux dans les rues d'une ville étrangère et qu'ils disent « chez nous », ils désignent ainsi tout leur pays.

M. Ripois s'est levé ; il s'est approché de la fenêtre et, sans y songer, s'hypnotise sur la tache claire du réflecteur. Le désir subit qui l'étreint est si urgent et si fort qu'il tremble d'énervement, comme une personne que la hâte aiguillonne ; puis il se dit à demi-voix : « Chez nous ! » et les larmes lui montent aux yeux.

Même sans argent, honteusement, en vaincu, il rentrera au pays d'où il est venu. Pour payer son voyage, il ira porter au prê-

teur sur gages tout ce qui lui reste de vêtements et de linge, une paire de chaussures fines dont il ne veut plus, ses boutons de manchette. Il vendra ces livres prétentieux qui lui font horreur. Cela le mènera toujours bien jusqu'aux falaises de France ; une fois là, il s'en ira à pied le long des routes, s'il le faut, mendiant au seuil des chaumières avec simplicité le manger que les gens de sa race ne lui refuseront pas.

Il n'est revenu qu'une fois en France depuis qu'il habite Londres ; mais il lui suffit d'y penser pour goûter de nouveau toutes les sensations de jouissance fine et profonde qu'il a éprouvées : la caresse savoureuse du parler français, le bruit des sabots sur les quais du port, le modelage différent des figures, qui inspire tout de suite un sens de parenté, mille autres détails familiers qui sont émouvants après une longue absence ; les bonnets blancs des femmes, les enfants en sarraus de toile, les maisons et les champs auxquels on reconnaît l'aspect indéfinissable des choses de « chez nous » ; la bienvenue délicieuse qui est dans la couleur du ciel et dans les courbes de la terre, et dans la forme des baies ; et qui donne envie de rire et de chanter.

« Bon Dieu ! songe M. Ripois. Comment ai-je pu si longtemps rester ici ? »

Autrefois il aimait Londres, bien qu'il ne cessât jamais d'en parler avec mépris. Maintenant il ne lui reste plus qu'un grand désir de s'en aller. À Londres il n'a pas eu de chance. Tout a mal tourné ! Il se prend à penser à sa malchance et à ses chagrins confusément, en bloc, et il lui semble que cela a été une suite de malentendus. Des malentendus sans nombre entre des gens qui ne le comprenaient pas et lui qui se trompait aussi.

Il a soif de se retrouver parmi des gens de sa race, parlant la même langue, ouvertement, sans fausse pudeur ni réserve, pour qui ses paroles et ses intentions seront claires. Si d'autres chances d'amour lui viennent là, il lui paraît impossible qu'elles finissent aussi mal que celles d'ici.

Mais il agira différemment : il le sent. Il s'en ira dans le labyrinthe avec précaution, en tâtonnant, de peur surtout de se faire mal à lui-même, mais un peu aussi de peur de faire mal aux autres, parce qu'il sait qu'il pourrait souffrir par eux.

Il songe :

« Comme il faut faire attention, tout de même ! »

Et il reste immobile en face du réflecteur, hochant interminablement la tête, en homme qui rumine une leçon.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/hemon_louis_-_monsieur_ripois_et_-la_nemesis/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.